

UNIVERSITÉ DE PARIS - FACULTÉ DE DROIT

LA POPULATION DE L'EGYPTE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN DROIT

Présentée et soutenue le 30 Novembre 1938, à 13 h. 30

PAR

LEFTER MBORIA

Président : M. R. MAUNIER, professeur.

Suffragants : { *MM. OUALID, professeur,*
DOLLEANS, professeur.

1938

IMPRIMERIE PROCACCIA
LE CAIRE

*Thèse Paris
1938.*

LA POPULATION DE L'EGYPTE

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

Présentée et soutenue le 30 Novembre 1938, à 13 h. 30

Suffragants : } MM. OUALID, *professeur,*
 } DOLLEANS, *professeur.*

IMPRIMERIE PROCACCIA
LE CAIRE

*47803



LA POPULATION DE L'EGYPTE

INTRODUCTION

L'EGYPTE ET SES HABITANTS

1. — L'EGYPTE

L'Egypte fait partie de la grande zone désertique de l'Afrique du Nord, et se trouve à l'angle Nord-Est de ce continent. Elle s'étend de Wadi-Halfa, 21° 52' 30" de latitude Nord, jusqu'à la Mer Méditerranée, 31° 30' de même latitude, c'est-à-dire sur une longueur de près de 10° — à peu près 1.030 kilomètres.

Elle est limitée au Nord par la Mer Méditerranée : au Sud par le Soudan; à l'Est par la Palestine, le golfe d'Akaba et la Mer Rouge; et à l'Ouest par la Libye.

Politiquement parlant, l'Egypte possède un territoire énorme, d'une superficie de près d'un million de kilomètres carrés; mais en réalité la zone habitable et cultivable n'est que de 35.168,1 km²¹; le reste du territoire est désertique. Son territoire englobe la péninsule du Sinaï et El Ariche qui se trouvent en Asie.

*
**

La partie habitable est formée par une vallée verdoyante — la vallée du Nil — bordée des deux côtés par

1. C'est la superficie indiquée par les recensements égyptiens; la majorité des ouvrages de géographie donnent le chiffre de 32.000 km².

des déserts ¹. Elle forme une grande oasis en plein Sahara. Les auteurs ont décrit cette belle et fertile contrée; pour les arabes, poètes dans l'âme, l'Egypte est un éventail déployé où Le Caire — El Kahira = la victorieuse — est le bouton de corail; le conquérant de l'Egypte, Amrou, exprime son admiration pour le pays qu'il vient de conquérir, à son chef le Calife Omar, en des termes enthousiastes : « O Prince des Fidèles ! peins-toi une campagne magnifique au milieu de deux chaînes de montagnes. Voilà l'Egypte; toutes ses productions et ses richesses lui viennent d'un fleuve béni qui coule avec majesté au milieu du pays »; Arminjon ² la décrit comme « une étroite bande de terres d'alluvions, longue comme la tige filiforme d'une plante que couronnerait la fleur à demi épanouie du Delta, elle n'est que le lit et l'estuaire du Nil. »

Passé Wadi-Halfa, et après avoir franchi sa dernière cataracte — à Assouan — le Nil s'engage dans une vallée à fond plat, surplombée à pic des deux côtés par des collines arides. Des villages, perchés sur les premières rampes du désert, on embrasse d'un coup d'œil toute « *la verte vallée* », dont la largeur varie de quelques centaines de mètres aux abords d'Assouan, à près de dix kilomètres à Héliouan — banlieue du Caire —, en passant par des étranglements où il n'y a que le Nil, majestueux et lent, encadré par deux parois raides de rochers, et par des écartements donnant naissance à une vallée évasée de près de 25 km. de largeur. Avant d'atteindre le Caire, un bras du Nil, le Bahr Youssef, se détache et va féconder une vieille dépression lacustre — le Fayoum —, formant ainsi une sorte d'excroissance à l'oasis nilotique, ou plutôt une oasis filiale rattachée à l'oasis mère par un couloir de dix kilomètres de longueur.

1. Lors de l'indépendance égyptienne, on a proposé pour drapeau national, un drapeau à fond jaune traversé par une bande verte — symbolisant la vallée du Nil entourée par les déserts.

2. P. ARMINJON, *La situation économique de l'Egypte*.

La vallée du Nil présente deux aspects complètement différents, suivant que l'on se trouve au Sud ou au Nord du coude transversal du passage de Quéna. A partir d'Assouan jusqu'à Quéna, la vallée est étroite, ayant très rarement une largeur allant jusqu'à 5 km. Une fois franchi le coude de Quéna, le couloir s'élargit, prend de l'ampleur, et atteint parfois jusqu'à 25 km. de largeur.

A partir du Caire commence le Delta : le Nil se bifurque en deux branches à 20 km. au Nord de la capitale, au lieu dit « le ventre de la vache », où on a érigé le premier des barrages construits en Egypte. La vallée s'épanouit en un Delta de 150 km. de rayon, et atteint, au bord de la mer, une largeur de 260 km. Ces « *deux terres* » — comme disaient les anciens égyptiens —, la vallée et le delta, s'équilibrent : elles ont presque la même étendue cultivable et la même population, et ne peuvent se passer l'une de l'autre; elle sont réunies entre elles par le Nil, lien indissoluble qui fait en même temps leur unité et leur prospérité.

Dans le désert de l'Ouest, il y a cinq oasis, éloignées de la vallée du Nil de 100 à 200 km.; elles sont alimentées par une nappe aquifère souterraine, provenant, suivant le Dr. Ball ¹, du côté Sud-Ouest du centre de l'Afrique. Le désert de l'Est n'est habité que dans les exploitations de pétrole et de phosphates. La presqu'île du Sinaï est habitée par une population éparsée vivant de l'élevage, du transit et de l'exploitation de quelques mines.

*
**

La plupart des géologues sont d'accord pour affirmer, que la vallée du Nil, et par conséquent le Delta, sont dûs à l'œuvre érosive du fleuve, et non à une dépression du

1. Le Dr. BALL a trouvé dans les sources des oasis, des niveaux d'eau supérieurs aux niveaux du Nil aux mêmes latitudes, et ainsi, il a réfuté l'idée suivant laquelle l'eau des oasis proviendrait des infiltrations du Nil.

sol. Le Nil n'a pas seulement creusé l'oasis égyptienne, mais l'a aussi ameublie avec les limons qu'il charrie depuis les hauts plateaux abyssins. Les sources du Nil, inconnues et mystérieuses jusqu'à ces derniers temps, — ce qui a poussé les anciens à diviniser le fleuve (*le dieu Hâpi*) —, sont actuellement presque entièrement explorées; elles remontent jusqu'au Lac Victoria, en pleine Afrique équatoriale. Le Nil reçoit au Soudan, venant des montagnes d'Abyssinie, ses deux principaux affluents; ce sont l'Atbara — qui rejoint le Nil à Berber —, et un peu en amont le Nil Bleu — qui se jette à Khartoum. Le Nil Blanc, issu du lac Victoria, a un débit régulier durant toute l'année, tandis que ses deux affluents sont de véritables torrents : presque à sec pendant l'étiage, ils atteignent, lors de la crue, un débit de près de trente fois¹ supérieur au sien.

Le Nil a peu à peu créé l'Egypte : lors de ses débordements annuels, il dépose, depuis des millénaires, des couches de limons argileux², qui mélangés aux sables du désert apportés par les vents, forment la belle terre égyptienne³. Il a conquis sur le désert, la vallée — la Haute-Egypte —, et sur la mer, le Delta — la Basse-Egypte.

C'est le moment de citer la définition des prêtres égyptiens, rapportée par Hérodote : « l'Egypte est un don du Nil », et de la corriger; parce que l'Egypte doit son existence non seulement au Nil, mais aussi au soleil et au labeur du fellah. Il est vrai que sans le Nil l'Egypte

1. Près de 15.000 m³ par seconde.

2. Ces couches de terre ont de 10 à 30 mètres de profondeur.

3. HABIB S. BOUSTANI, *Pour l'Agriculture Egyptienne* : « Contrairement à une croyance généralement admise par la majorité des cultivateurs, le mélange au limon du sable silicieux en proportions définies, est une des conditions indispensables à la formation de la terre arable. L'argile pure et le sable fin sont impropres à eux seuls à la culture; ils constituent les terres glaises ou battantes impénétrables à l'eau, aux racines et aux instruments aratoires », et, suivant les proportions de ces deux éléments une terre est bonne pour telle ou telle culture.

serait comme tout ce qui l'environne : le Nil apporte au laboureur et la terre pour s'établir et l'eau pour se nourrir. La crue annuelle est le véritable miracle; les anciens n'ont jamais su l'expliquer : Hérodote et Diodore se montrent désappointés de ne pouvoir tirer ni des prêtres, ni de personne, l'explication tant cherchée ¹. Mais cette crue, laissée à elle-même, aurait détruit ce qu'elle avait déjà créé : le retrait des eaux aurait emporté une partie du limon déposé, et le territoire de l'Egypte serait devenu une toile de Pénélope, fait et défait continuellement; il a fallu, pour créer l'Egypte, que le fellah intervienne, — fasse des digues le long du Nil et perpendiculairement à son cours, divise l'Egypte en un damier de bassins ² —, et que le soleil — en fendillant profondément la terre, pour permettre la parfaite aération de cette dernière — remplace les engrais et les labou-rages ³.

1. DIODORE écrit : « La crue du Nil est un phénomène qui frappe d'étonnement ceux qui le voient, et qui paraît tout à fait incroyable à ceux qui en entendent parler. En effet, tandis que les autres fleuves diminuent vers le solstice d'été, et se dissipent de plus en plus à partir de cette époque, le Nil, seul, commence à croître et ses eaux grandissent, de jour en jour, jusqu'à inonder enfin presque toute l'Egypte. » (Rapporté par A. MORET, in *Le Nil et la civilisation égyptienne*).

2. L'eau stationnait dans les bassins pendant trois mois. Après l'évacuation de l'eau, la terre — restée couverte de limon rouge — était prête pour être ensemencée.

3. « Après que les eaux se sont retirées, la terre se dessèche peu à peu; au bout de quelques temps, comme elle est très argileuse, elle se retracte, se fend, est bientôt coupée par des crevasses nombreuses et profondes qui s'enfoncent dans le sol et se subdivisent en fissures de plus en plus minces; pendant toute la saison du repos de la terre, le sol est ainsi préparé pour une aération parfaite; l'oxygène et l'azote de l'air pénètrent dans les ramifications des crevasses et entrent en contact intime avec les particules terreuses dans toute l'épaisseur de la couche active du sol. Les eaux d'inondation, arrivant ensuite, emprisonnent cet air qui, se trouvant très divisé, est évidemment plus apte à être dissous facilement et à être transformé en produits qui seront ensuite assimilés par les racines des plantes. Cette aération si complète de la terre pendant la période de sécheresse des bassins permet de *supprimer tout labourage* avant l'ensemencement qui suit immédiatement le retrait des eaux. » J. BAROIS, *Les irrigations en Egypte*.

En définitive, la terre cultivable de l'Egypte est due à la collaboration du Nil, avec le fellah, le soleil et les sables du désert !

Jusqu'à la première moitié du siècle dernier, la terre égyptienne était sous le régime pharaonique de la submersion, dit régime des bassins ou de l'inondation. Ce système ne permet qu'une seule culture par an, — surtout de céréales et de toutes sortes de plantes alimentaires —, et laisse la terre en jachère, sous l'influence réparatrice du soleil, pendant plus de trois mois. Sur les berges du fleuve, de ses branches et de ses canaux principaux, on peut se permettre une seconde culture, irriguée avec des « *norias* » et des « *chadoufs* » : ce système d'irrigation indique à lui seul que pareilles cultures ne peuvent être étendues. Sous ce régime, la terre ne s'épuise pas, et rapporte en grande quantité tout ce qui est utile à la vie.

Avec Mohamed Aly, nous entrons dans une nouvelle phase de l'agriculture égyptienne, qui tranche nettement avec le système séculaire : c'est la substitution de l'irrigation pérenne au vieux système des bassins. L'irrigation pérenne permet plusieurs récoltes par an¹, des cultures plus riches — comme le coton et la canne à sucre —, et plus variées; elle permet aussi d'étendre la sole cultivable sur des terres arides, que l'eau des plus fortes crues du Nil ne pouvait atteindre. Mais ce système d'irrigation épuise le sol, — la terre étant toujours sous culture —, et nécessite l'emploi des engrais.

Nous répéterons, avec Mr. Willcocks², pour le Nil tout entier et non seulement pour le Nil Bleu — comme il le

1. a) la culture *nili*, ou d'Automne (Août-Octobre), au moment de la crue: les champs ne sont plus inondés, mais arrosés.

b) la culture *chétoui*, ou d'Hiver (Novembre-Avril), quand le Nil commence à baisser.

c) et enfin, lors de l'étiage, l'eau emmagasinée dans les réservoirs permet d'irriguer les récoltes *séfi* ou d'Eté (Mai-Juillet).

2. SIR WILLIAM WILCOCKS, *Projets relatifs au Nil*.

fait —, le vieux dicton des habitants des rives de l'Euphrate :

« O fleuve, toi qui nous a apporté toutes choses,
Quand les dieux puissants ont creusé ton lit,
Ils ont donné en même temps la prospérité à tes rives ».

! *
**

L'Egypte appartient à la zone chaude. Sa configuration fait qu'elle a des variations climatiques très faibles. Elle est largement ouverte aux vents de la Méditerranée, qui s'engouffrent dans la vallée et adoucissent l'ardeur du soleil. Les déserts avoisinants interviennent pour rafraîchir la température pendant la nuit, et faire tomber la rosée matinale qui remplace la pluie.

Pendant l'hiver la neige est inconnue, et la pluie est de plus en plus rare à mesure que l'on s'éloigne du rivage de la mer ¹. Le Delta connaît très rarement la gelée; la température y est douce, mais subit parfois des écarts très grands entre le jour et la nuit; les hivers y sont parfois assez froids, — difficilement supportables par le fellah mal habillé et mal nourri —; et, certains hivers, quoique cela paraisse paradoxal, on a enregistré des morts dues au froid! Mais la vallée du Nil ne connaît pas ces rigueurs : elle jouit d'un perpétuel été; aucune brume ne voile le ciel.

II. — SES HABITANTS

A) LES EGYPTIENS

« L'Egypte étant, de tous côtés, fortifiée par la nature », comme l'écrivait Diodore, on devait s'attendre à une population aborigène sans mélange, pure; mais, dès les époques les plus reculées, elle apparaît composée d'éléments divers : l'étude des squelettes et des dessins dé-

1. La pluie est inconnue aux abords d'Assouan.

couverts jusqu'à ce jour, permet d'affirmer, qu'au moins trois races ont contribué à la formation du type pharaonique, à savoir : les méditerranéens, les sémites et les libyens (africains); ainsi, une fois de plus, malgré les théories « raciales » actuelles, on est en droit de déclarer que « tout peuple est le résultat d'un brassage continuuel dont la qualité est déterminée par les conditions d'existence que présente le pays où il vit »¹; et, en Egypte, il y a eu, dès le début, un facteur puissant d'unité : le Nil. C'est dans ce creuset, qu'est le Nil, que sont venus fusionner les *premiers éléments* pour former ce composé stable, qu'est le type pharaonique, composé qui n'a pu être entamé par aucun des nombreux *éléments nouveaux* venus après-coup.

Au cours des siècles et des invasions successives qu'a subies l'Egypte, il y a eu des apports de sang nouveau : tour à tour sont venus se fondre avec l'élément autochtone déjà métissé, les nègres, les assyriens, les perses, les macédoniens, les romains, les arabes et les turcs, mais sans pouvoir changer le type aborigène déjà formé, parce que ces divers peuples venaient en Egypte en conquérants, et n'avaient pas beaucoup de rapports sexuels avec les indigènes.

L'invasion des Rois Pasteurs (des Hyksos), apporta un élément asiatique qui fut absorbé par la population, sans qu'elle subisse de changement. Les pharaons conquérants des 18^e et 19^e dynasties, apportèrent des milliers de prisonniers, qui furent assimilés vite. Sous les Lagides, la population égyptienne a incorporé quelques soldats et quelques colons étrangers, marquant les produits de ces croisements de son cachet spécial, sans en recevoir d'empreinte nouvelle. Les Romains vinrent à leur tour, conservèrent l'administration des Ptolémées, respectèrent

1. G. MASPERO. *Les liens qui rattachent les populations modernes de l'Egypte à ses populations antiques* (Conférence au Club Ramsès).

les us et les coutumes du pays... mais ne se mêlèrent pas beaucoup avec la population indigène. Les arabes ne furent qu'un petit contingent; il suffit au général Amrou, d'une armée de quelque 14.000 hommes, pour conquérir l'Égypte, naturellement grâce à la défection des coptes... et le mot « arabe » avec lequel on désigne l'égyptien musulman est par trop faux : l'apport arabe, n'ayant eu sur la population autochtone, que l'effet d'une goutte d'eau dans l'océan. Enfin les turcs, qui ne s'intéressèrent qu'à la rentrée des impôts, n'influèrent pas beaucoup sur l'évolution de la race égyptienne.

On se perd en conjectures sur l'origine des premiers égyptiens; on a élaboré là-dessus les théories les plus diverses et parfois les plus fantaisistes : on les dit, descendants des celtes, de souche caucasique, d'origine nègre, de race chinoise, immigrants polynésiens, originaires d'Éthiopie, venus de Chaldée... bref, les ethnologues se sont permis toutes les suppositions possibles et imaginables, et ne sont pas arrivés à résoudre le problème, qui reste entier. Un seul fait est certain : c'est que les premiers habitants de l'Égypte étaient de race blanche.

En laissant de côté ces discussions académiques, et en ne considérant que ceux qui nous intéressent actuellement — *les fellahs*¹ — nous pouvons avancer, qu'ils sont les véritables descendants des pharaons. Ils n'ont presque pas subi de mélanges à travers les diverses conquêtes de l'Égypte, ou plutôt l'apport étranger n'a pas abâtardi leur type. Bref, au moment de la conquête arabe, le peuple égyptien a pu si bien assimiler tous les éléments étrangers, qu'il n'a subi aucun changement apparent. La colonisation arabe s'est cantonnée sur certains points seulement : Alexandrie, le Caire, Assouan et certains villages du Delta où les terres étaient fertiles. La grande masse

1. Le mot fellah, qui désigne le cultivateur, le laboureur égyptien, dérive du mot fallaha qui veut dire culture, labourage. Nous le donnons ici dans le sens plus large de paysan, ou plutôt d'originaire de la campagne.

paysanne n'a presque pas été mélangée avec les arabes; les musulmans des villages, sont presque tous des coptes convertis à l'islamisme et arabisés. « D'après Macrizi — et il semble que ce soit vrai —, c'est sous la dynastie de Qalaoun, au milieu du 14^e siècle, que fut porté le coup décisif à la puissance matérielle et numérique des Coptes. Entraîné par la populace, le pouvoir laissa ou fit détruire beaucoup d'églises et de monastères, confisqua leurs biens de main-morte et les donna aux émirs... Des centaines de chrétiens passèrent en un jour à l'islamisme » ¹. On dit que les coptes, mieux que les musulmans, représentent les véritables descendants des pharaons : il y a, dans cette allégation une partie vraie; nous avons déjà remarqué que dans les campagnes, les deux éléments, musulmans et coptes, sont de même souche; mais, dans les villes principales, il n'en est pas de même : si les coptes sont des véritables autochtones, les musulmans sont loin de l'être; ils se sont alliés aux arabes, aux turcs et aux autres éléments musulmans venus en Egypte; en plus, la polygamie et surtout l'esclavage, leur ont permis de se procurer au dehors de beaux spécimens de femmes qui ont contribué à affiner la race... mais il n'est pas dit, qu'avec le temps, ces éléments ne vont pas être égyptianisés comme tous les autres apports étrangers. Suivant le Dr. Abbate Pacha ², la femme égyptienne a mieux conservé le type ancestral.

Une partie des arabes, restée nomade, n'obtint pas le cachet égyptien, parce qu'elle ne fusionna pas complètement avec eux : nous voulons parler des bédouins, qui se distinguent des fellahs par leurs traits plus fins et leur constitution plus nerveuse. Ils se considèrent supérieurs aux fellahs : un mariage mixte, c'est-à-dire avec

1. MARCEL CLERGET. *Le Caire, étude de géographie urbaine et d'histoire économique.*

2. Dr. ABBATE PACHA. *Fixité de la race dans la femme égyptienne*, in *Bulletin de la Société Royale de Géographie*, T. VI.

un fellah, est pour eux une mésalliance, un véritable scandale.

Nous devons remarquer qu'au Sud, la race égyptienne, a été fortement mélangée aux nubiens et aux soudanais, sans pour cela perdre son type égyptien... mais, les hommes ont la peau un peu plus bronzée. Constatation déjà faite par les auteurs du moyen-âge — Macrizi et autres — qui écrivaient que plus on pousse vers Assouan, et plus l'habitant devient noir, — bronzage qui peut être en partie expliqué par la chaleur plus forte du soleil.

En résumé, le type pharaonique a pû être conservé, pour trois raisons : 1) l'Égypte n'a jamais servi de colonie de peuplement : les contingents étrangers n'ont jamais été importants; 2) les étrangers se sont toujours établis dans les villes, occupant des postes dans l'administration, — ils étaient les maîtres du pays —, et des situations dans le commerce, sans trop se soucier de l'agriculture; enfin 3) grâce à la fécondité proverbiale de leurs femmes, les égyptiens ont pu neutraliser l'apport étranger.

Maspero, dans son « *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique* », décrit le fellah d'une manière expressive : « Le seul type d'homme de la campagne d'Égypte est celui que l'on voit figuré sur les murailles des temples et des hypogées de Thèbes et de Memphis, c'est un homme élancé, aux épaules larges et pleines, aux pectoraux saillants, aux bras nerveux, à la main fine et longue, aux hanches peu développées, aux jambes sèches, aux pieds alongés, minces et faiblement cambrés. Sa tête est plutôt courte, son visage ovale, son front fuit modérément en arrière, ses yeux s'ouvrent bien et grandement. Le nez est assez fort, la bouche longue, les lèvres charnues. Les dents petites sont égales et bien plantées, les oreilles s'attachant haut à la tempe ». Le fellah porte les cheveux courts, se coiffe le sommet du crâne d'une calotte en bure brune (*lebda*), ou en piqué blanc brodé (*taquiah*), s'habille d'une ample tunique en coton aux

manches longues (*galabeya*), de couleur blanchâtre ou bleue. Il porte en dessous une chemise, un gilet, et un caleçon large et long, tous en cotonnade. Il va nu-pieds, mais possède des babouches (*balgha*) pour les jours de fête. La fellaha s'habille d'une robe longue touchant terre, de couleur noire — de couleurs voyantes tant qu'elle est jeune fille — se couvre la tête d'un long morceau d'étoffe noire (*melaya*), enferme ses cheveux dans un mouchoir, et porte des parures baroques de grosses perles bigarrées, et force bracelets en verre, en argent ou en or; elle a les chevilles entourées d'anneaux de cuivre ou d'argent.

|*
**

Le fellah vit en foule ; cela ne veut pas dire qu'il vit socialement : les conceptions de patrie, de vie communale, d'intérêt public, d'association, sont au-dessus de sa compréhension.

Cette façon de vivre a fortement influencé leur intelligence qui n'a rien de personnel, de dynamique, qui ne peut rien créer ; ils ont une intelligence passive, purement réceptive, collective : cristallisée en de vieux préceptes que l'on se transmet de génération en génération ; ils sont seulement capables de retenir, de répéter automatiquement, sans pouvoir suivre un raisonnement logique jusqu'au bout.

On a constaté que les jeunes fellahs, jusqu'à l'âge nubile, sont éveillés, vifs, alertes, intelligents ; mais une fois dépassé cette limite, leur intelligence commence à s'alourdir¹. Comment expliquer ce phénomène ? Sûrement, par l'influence du milieu inculte dans lequel ils vivent — la presque totalité des fellahs étant illettrés — ; la vie routinière et figée dans des formes immuables empêche leur intelligence de se développer.

1. Constatation relevée par tous les auteurs qui se sont occupé du fellah.

Le fellah n'est pas inintelligent, mais il est seulement inculte. L'instruction largement diffusée dans les masses, permettra à la longue, de changer les façons de penser, de faire et de vivre du fellah.

L'égyptien du peuple « est resté tellement naïf et bon enfant, tellement fataliste et peu exigeant. Sa sobriété est extraordinaire. Il dort aussi bien sur la pierre que sur la terre, car, pour lui, le sommeil est ce qu'il y a de meilleur au monde... »¹ Il est imprévoyant au plus haut point : il dépense tout, quitte à emprunter plus tard et se mettre à la merci des usuriers ou des gros propriétaires fonciers ; il vend toute sa récolte lors de la moisson, et est obligé d'acheter au prix fort la quantité nécessaire à ses semailles. Il remet tout à la dernière minute ; il ne connaît pas la valeur du temps. « *Dieu pourvoira au lendemain.* » Le fellah ne pense qu'au présent, et n'agit que suivant les exigences du moment ; le passé et le futur lui importent peu : c'est ce qui le rend joyeux, insouciant et jamais pressé². Il est foncièrement négligent ; il néglige tout y compris sa santé : malade, il ne consulte le guérisseur que lorsqu'il est à bout !

Le fellah endure tout, supporte tout³ : des siècles de servage l'ont habitué à cet état, il est devenu insensible. Travailleur infatigable, il est à même de trimer du matin au soir dans le boue, dans l'eau, au soleil.

Il est tolérant tout en étant très religieux ; déjà les

1. MARCEL CLERGET, ouvrage cité.

2. MACRIZI avait déjà remarqué ce défaut des paysans : « un des côtés du caractère égyptien, c'est de ne jamais se préoccuper de l'avenir. Il ne fait jamais provision de vivres comme les habitants des autres pays. Un de leurs traits encore c'est l'absence de réflexion. Notre Cheikh Ibn Khaldoun me disait ceci : « les Egyptiens agissent comme s'ils ne devaient jamais rendre des comptes. »

3. Citons toujours MACRIZI : « Quand Dieu créa les choses, dit Kaeb el Akbar, il adjoignit une seconde à chacune d'elles : je vais en Syrie dit la Raison ; je vais avec toi, dit la Rébellion. Je vais au Desert, dit la Misère ; je vais avec toi dit la Santé. L'Abondance dit, je vais en Egypte ; je t'accompagne, dit la Résignation. »

grecs remarquaient que les égyptiens étaient « les plus religieux des hommes. »

On peut synthétiser le caractère du fellah avec l'aide de trois de ses expressions les plus usuelles : *mâlech*, *boukra*, et *hader* ou *tayeb* : « La première excuse toutes les erreurs, toutes les négligences, toutes les imprévoyances du fellah ; la seconde montre ses habitudes d'atermolement, son indolence, son insouciance, son incurie ; c'est l'antithèse du : « Time is money » ; le mot *hader* est la réponse constante à toute recommandation, à tout ordre, à toute injonction que reçoit le fellah, sans qu'il réponde jamais par une observation, mais avec l'idée, bien arrêtée chez lui, de n'en tenir aucun compte. C'est avec ces trois mots qu'il oppose sa force d'inertie à l'activité, à l'énergie, à la fiévreuse impatience des volontés les plus tenaces, des esprits les mieux trempés qui finissent à la longue par s'émousser et par s'assimiler à ce roc granitique. » ¹

*
**

La nourriture des fellahs est, par nécessité, presque complètement végétarienne ; la base de cette nourriture est le pain de maïs, sans mie, à demi pétri et à demi cuit, assaisonné de toutes sortes de crudités : concombres, navets, oignons, piment vert (*felfel*) et parfois d'un peu de fromage blanc aigre. Les légumes cuisinés sont : les fèves (*foul*) qui forment le plat national, la *bamia*, la *molokhia*, les courgettes, les lentilles et le riz. Il boit le lait de sa *gamousse*, mange les œufs de ses poules, s'il n'est pas très pauvre. La viande est réservée aux jours de fête, *petit et grand baïram*, aux grandes réjouissances (mariage, circoncision, *mouled*), et à un jour par semaine tout au plus. Comme fruits, les fellahs mangent des

1. PIOT BEY. *Causerie ethnographique sur le fellah*, in *Bulletin de la Société Royale de Géographie*, T V.

dattes et des pastèques... les bananes, oranges, mandarines, etc., sont des fruits de luxe, destinés uniquement à la vente.

*
**

L'habitation du paysan est des plus misérables : construite en pisé, au moyen d'un clayonnage en bois enduit d'une mince couche de glaise pour les très pauvres, ou au moyen de briques crues séchées au soleil pour les autres ; chez les premiers elle est recouverte avec des branchages de dattier ou de cotonnier ; chez les autres, quelques solives assez espacées, soutiennent toutes sortes de tiges recouvertes d'une couche de cendres et de pisé, protégeant tout juste l'intérieur des ondées. Les pauvres ne possèdent qu'une pièce unique où s'entassent hommes, animaux, instruments de labeur, et les minces provisions du laboureur. Les paysans aisés ont des maisons composées de plus de deux pièces, mais la différenciation n'est pas toujours très précise : ce sont des pièces à multiples usages. Ce qui frappe dans ces maisons c'est le manque de grenier, de chambre destinée à l'emmagasiner des céréales, dû à la sujétion sociale du fellah et à son grand dénuement ; c'est le manque d'instruments aratoires, à l'exception de l'antique charrue identique à celle que l'on voit sur les monuments pharaoniques ; c'est le manque d'ouvertures expliqué par le genre de constructions de la maison — un mur en pisé ne pourrait soutenir beaucoup d'ouvertures sans compromettre sa solidité — et par les habitudes orientale. Tout le mobilier de la maison se compose de quelques nattes, de quelques couvertures en coton (et encore c'est un luxe !), d'un cordon tendu d'un mur à l'autre servant de garde-robe, du traditionnel coffre en bois peinturluré qu'est le cadeau de mariage où l'on fourre pêle-mêle toutes sortes d'objets, du four à pain, d'une jarre à eau, d'une marmite, d'une écuelle et d'un tub à tous usages.

**

Jusqu'ici nous n'avons parlé que du genre de vie et du caractère du fellah; nous avons laissé intentionnellement de côté le citadin égyptien qui n'a rien à envier à l'euro-péen : même genre de vie, naturellement en gardant quelques habitudes orientales ; même habitation, même instruction, même alimentation — riche et variée comme celle de l'Europe orientale — même habillement : l'universel complet-veston avec la seule nuance qu'il porte le couvre-chef national, « *le tarbouche* », genre de fez rouge enjolivé d'une houppe noire.

B) LES ETRANGERS

En Egypte on coudoie toutes les races du monde : le nordique flegmatique aussi bien que le méditerranéen jovial ; le nègre pur ébène et l'asiatique jaunâtre. Notre intention n'est pas de décrire le caractère de ces différentes races, mais seulement de souligner, que, quoique la colonie étrangère d'Egypte soit des plus cosmopolites, chaque nationalité, chaque religion, se réunit en un petit cercle fermé aux autres groupes : les centres vraiment cosmopolites étant très rares.

La seconde et dernière remarque que nous avons à faire sur les étrangers, c'est qu'on ne rencontre pas de cultivateurs parmi eux, et que tous travaillent dans les administrations, le commerce, l'industrie, la banque.

PREMIERE PARTIE

LA POPULATION DE L'EGYPTE

CHAPITRE I.

EVOLUTION DE LA POPULATION DE L'EGYPTE

1. — DES PHARAONS A LA CONQUETE ARABE

L'Egypte est indiquée par la nature pour contenir une population de forte densité : son climat tempéré, son sol fertile, ses femmes fécondes, tout contribue à l'accroissement et à la conservation de l'espèce humaine ; depuis la plus haute antiquité elle a été le foyer de populations grouillantes, elle a attiré les hommes en masses compactes. Tous les historiens sont d'accord pour reconnaître que l'Egypte pharaonique était un pays peuplé, mais ils ne sont pas du même avis sur le nombre de ses habitants.

Les grecs s'étonnaient de ce pays si fertile et si peuplé ; Théocrite chante : « Mille pays, qu'habitent mille nations humaines, nourrissent des moissons mûries par la pluie de Zeus, mais aucun n'en produit autant que la basse terre d'Egypte, quand le Nil débordé amollit la glèbe humide. Aucun non plus ne contient autant de cités peuplées d'hommes habiles au travail. Trois centaines de villes y sont construites, trois milliers s'ajoutent à trois myriades, deux fois trois, ensuite trois fois neuf. Sur toutes le vaillant Ptolémée règne seul. »¹

L'Egypte a connu le recensement, non dans le sens moderne du mot, mais considéré comme simple comptage de la population, avant toute autre nation. Ses puissants pharaons, pour pouvoir bien exploiter le pays et tirer

1. Cité par G. HANOTAUX, *Histoire de la nation Egyptienne*.

des impôts de plus en plus importants, ordonnaient périodiquement des enquêtes sur la superficie des terres cultivées, sur l'importance des différentes cultures et sur le nombre des habitants ¹. La loi ptolémaïque imposait au chef de famille, une déclaration annuelle écrite, du nombre des personnes habitant avec lui ; la loi romaine substitua à ces déclarations annuelles, des dénombremens renouvelés tous les quatorze ans. Le pays possédait des registres d'état civil, et les chefs de famille étaient obligés de déclarer les naissances et les décès survenus dans leurs familles ; ces registres tenus par des scribes étaient déposés dans les temples : quand Diodore de Sicile indique le nombre des habitants de l'Égypte, il reconnaît avoir puisé ses renseignements dans « les registres sacrés ». Nous possédons, en Égypte, le texte du plus ancien dénombrement rapporté par l'histoire, de celui exécuté quinze siècles avant Jésus-Christ, sous le règne de Memnon, par le scribe Amenhotep — fils de Hapi et de Yatu —, et qui est relaté sur le socle de la statue du scribe, érigée dans le temple d'Amon à Karnak. Mais malheureusement l'inscription est cassée à l'endroit même où devait figurer le nombre des habitants de l'Égypte ². Trois siècles plus tard, un nouveau recensement

1. D'après J. H. BREASTED, *Ancient Records of Egypt*, les registres d'état civil existaient vingt siècles avant notre ère, et les premiers dénombremens égyptiens datent peut-être de près de trente siècles avant Jésus-Christ.

Les impôts — qui étaient personnels —, les opérations militaires, et les grands travaux publics — exécutés par le moyen de la corvée —, rendaient nécessaires les recensements.

2. Nous transcrivons la traduction du texte hiéroglyphique donnée par Mr. le professeur BREASTED, op. cit. « My lord again showed favour to me: the king of Upper and Lower Egypt, Nimbare, he put all the people subject to me, and the listing of them under my control, as superior king's scribe over recruits. I levied the (military) classes of my lord, my pen reckoned the numbers of millions: I put them in classes in the place of their elders: the staff of old age as his beloved son. I taxed the houses with their numbers belonging thereto, I divided the gangs and their houses, I filled out the subjects with the best of the captivity, which his majesty had captured on the battlefield. I levied... » et ici l'inscription est cassée.

fut fait, en vue de la construction des Pyramides, mais ici encore nous ne connaissons pas les résultats.

Pour évaluer la population, nous sommes obligés de recourir aux indications, imprécises et fantaisistes, laissées par les écrivains grecs : qu'ils parlent du nombre des villes ou de celui des habitants, leurs chiffres ne concordent jamais. Ainsi, Hérodote, estime le nombre des villes, sous le règne d'Amasis, à 20.000 ; Diodore de Sicile, parlant de l'ancien temps, indique le chiffre de 18.000 ; Théocrite, plus large, parle de 33.000 villes sous Ptolémée-Philadelphie ; et Caton l'Ancien (romain), mentionne le nombre de 13.000 villes. Quant au chiffre des habitants, on assiste aux mêmes discordances entre les auteurs : Diodore de Sicile dit qu'il y avait 7.000.000 d'habitants sous les anciens rois ; l'historien Josèphe parle de 10.000.000 d'hommes, dont 3.000.000 à Alexandrie. Hérodote estime l'armée égyptienne à 410.000 hommes, tandis que Strabon l'estime à 1.000.000 d'hommes et Tacite à 700.000. Maintenant, passons aux chiffres les plus invraisemblables : l'écrivain français Goguet parle de 27 millions d'habitants, tandis que Pancton pense que le Delta contenait à lui seul 40 millions d'habitants ; mais, nous obtenons des chiffres astronomiques, en basant nos calculs, sur le fait rapporté par Diodore de Sicile, suivant lequel « le père de Sésostris, ordonna que tous les enfants nés le même jour que son fils seraient élevés avec lui. Lorsque ce prince entreprit sa grande expédition les compagnons de son enfance étaient au nombre de plus de 1.700..... »¹ ; si Sésostris avait 20 ans lors de l'expédition, la population de l'Egypte devrait être de 72 millions 722.600 habitants ; s'il était âgé de 30 ans, la population serait de 82.000.000 ; si ; le nombre de 1.700 compagnons de Sésostris est donc exorbitant, et

1. *Description de l'Egypte*, T. IX, par JOMARD. Les chiffres qui suivent sont calculés par Jomard, basés sur la donnée de Diodore.

ne peut pas servir pour calculer la population du pays sous le règne de ce roi.

S.A. le Prince Omar Toussoun, dans son mémoire présenté à l'institut d'Égypte¹, estime la population égyptienne au temps des pharaons, entre 18 et 20 millions, en se basant sur la superficie des terres cultivées, sur le nombre des personnes ayant payé la capitation au moment de la conquête arabe, sur la consommation du pays calculée d'après la production... Nous croyons ces chiffres exagérés et faux, parce que tablés sur des données incertaines, se rapportant à des époques différentes.

Mr. J. Beloch², dit, qu'à l'époque romaine, l'Égypte comptait 3.000 villes, et 5.000.000 habitants.

Enfin Jomard arrive, avec ses calculs à une population de 5.420.000 à 6.000.000 d'habitants.

Nous pouvons conclure, en admettant un chiffre moyen, que l'Égypte pharaonique devait contenir près de 8.000.000 d'habitants, chiffre qui a peut être le plus de chances de se rapprocher de la vérité.

2. — DE LA CONQUÊTE ARABE A L'OCCUPATION FRANÇAISE

Les écrivains arabes nous ont laissé beaucoup de données permettant le calcul de la population de l'Égypte lors de la conquête arabe — première moitié du septième siècle —, mais malheureusement, les calculs basés sur ces données, nous donnent comme population des chiffres énormes.

Suivant les auteurs, le nombre des personnes taxées à payer la capitation lors de la conquête aurait été de 6 ou 8 millions ; or, les personnes imposables étant uniquement les mâles âgés de 15 à 60 ans, on aurait eu, — en considérant que ce groupe représente dans le recense-

1. *Mémoires de l'Institut d'Égypte*, T. VI.

2. J. BELOCH, *La population du monde Gréco-romain*.

ment de 1927 les 30% de la population totale —, des populations de 20.000.000 et de 26.600.000 respectivement ; chiffres d'autant plus improbables, que les mêmes auteurs, indiquent le nombre de 1.500.000 feddans comme total de la superficie cultivée, ce qui donne respectivement des densités de 13 et de 17 personnes par feddan cultivé : densités impossibles puisque un feddan ne peut pas nourrir plus de quatre personnes¹. Notons que cette seconde donnée — 1.500.000 feddans cultivés — est par trop fausse, tous les auteurs modernes étant d'avis que la superficie cultivée était, au moment de la conquête arabe, au moins aussi étendue qu'elle l'est à l'heure actuelle. Alors pourquoi croire aux premiers chiffres quand les nombres se rapportant à la superficie imposée sont faux ?

Jomard², d'après les données d'un autre auteur arabe, Ebn Abdel Hakim, arrive au minimum de 14.000.000 d'âmes ; mais, quant à lui, la population de cette époque, ne devait pas dépasser les 4.630.000 habitants.

On peut s'étonner que, — dans un pays où les individus mâles payent une capitation à partir d'un certain âge³ —, il n'y ait pas un dénombrement tout fait. Jomard rapporte la façon assez spéciale dont on se prenait, avant l'expédition française, pour reconnaître les personnes ayant atteint l'âge imposable : « ce moyen consistait à présenter un anneau de corde sur la tête des jeunes gens : ceux dont la tête passait à travers étaient exemptés de l'impôt ; reste à savoir si la corde avait toujours la même mesure dans les mains de tous les percepteurs... » ; et, malgré ce facteur d'arbitraire, même si on connaissait les montants des capitations payées à diverses dates par les égyptiens, on ne serait pas arrivé à calculer le nombre des habitants du pays à ces époques : parce que le taux de la capitation — qui n'était pas le

1. Avec le système de l'irrigation pérenne.

2. JOMARD, op. cit.

3. âge qui a varié de 12 à 16 ans.

même pour tous — a souvent varié, et qu'une partie de ces revenus était détournée par les gouverneurs.

3. — DE L'OCCUPATION FRANÇAISE A NOS JOURS

Lors de l'occupation de l'Egypte en 1798, par le corps expéditionnaire commandé par Napoléon, le pays se trouvait dans une situation déplorable : le règne néfaste des Mamelouks l'avait ruiné ; le régime des inondations était négligé ; les superficies cultivables étaient en regression ; la population dépérissait ; en un mot la civilisation avait nettement retrogradé.

Comme on le sait, un corps de savants, accompagnait l'armée française ; cette poignée d'hommes, a étudié le pays à tous les points de vue, et a laissé une œuvre très complète, « La description de l'Egypte », dont le tome IX, écrit par Jomard, s'occupe de la population du pays.

La situation trouble du pays, ne permettait pas un dénombrement en règle. Jomard dut recourir à des moyens arbitraires¹, pour connaître le nombre des habitants de l'Egypte. Il compta, en 1800, la population de la province de Minya, et de là déduit le chiffre de la population totale du pays. Cette façon de calculer — basée uniquement sur les superficies de Minya et du pays — n'est pas très correcte, et d'ailleurs rien n'indiquait la province de Minya à ce choix. Jomard estima la population totale du pays à 2.488.950 habitants, la population nomade à 130.000 âmes et le nombre des lieux habités à 3600.

De tous les calculs fantaisistes de Jomard, le plus amusant est celui qui le conduisit à estimer la population de la ville du Caire à 263.700 individus. Il part de deux postulants moins que vraisemblables : 1) la proportion des

1. JOMARD, op. cit., « J'ai été assez heureux pour recueillir, sur les lieux mêmes, de la bouche des cheikhs et des personnes instruites, des renseignements détaillés, sur le nombre des individus de chaque village. Plusieurs fois j'ai dû rectifier ceux qui me paraissaient inexacts ; mais quand ils péchaient, c'était toujours en moins... »

naissances de la ville du Caire serait la même que celle de Paris; 2) dans la ville du Caire la natalité et la mortalité s'équivaleraient... et là-dessus, calculant d'après des tables de mortalité de la ville inexactes, il calcule le nombre de ses habitants.

En 1821, on estima la population du pays, en tablant sur la liste des contribuables, plus spécialement sur les rôles d'impôts, à 2.536.400 habitants. Mais Edward William Lane, « d'après ses observations critiques, croit pouvoir réduire ce nombre à un peu moins de 2 millions, nous pouvons donc admettre le chiffre de 2 millions pour l'année 1835... »¹.

En 1846, nouvel essai, basé cette fois, sur le recensement de la propriété ou plutôt sur le relevé des habitations. On obtint, avec la précision coutumière recherchée par ces genres de dénombremments, le chiffre de 4 millions 476.440 d'individus. Il est probable, d'après Mr. A. Boinet², que l'estimation de 1846 ne tienne pas compte des étrangers, des nomades et des habitants des oasis. Suivant Mr. Clot Bey, en 1840, la population de l'Égypte serait de 3 millions d'habitants; ses calculs étaient basés sur les chiffres des maisons et des ménages.

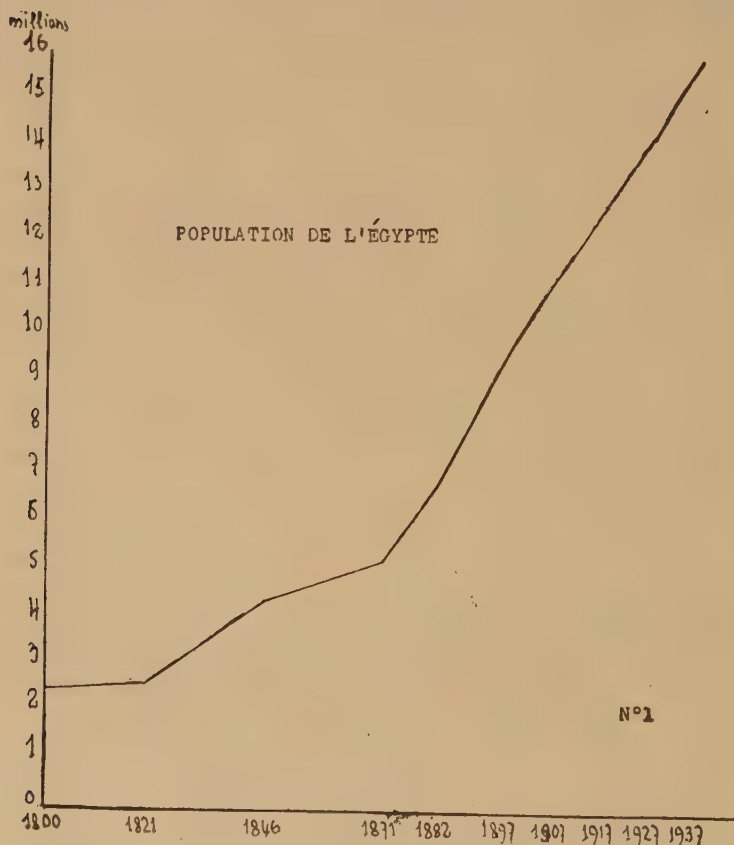
Nous arrivons ainsi à l'année 1873, trois années après la création du premier bureau de statistique égyptien, date à laquelle Mr. de Régny, directeur de ce bureau, en tablant sur des documents administratifs, estima la population du pays à 5.250.000 hommes. Il avait déjà évalué cette population à 5.203.405 habitants pour l'année 1871; les calculs de Mr. de Régny, sont basés sur l'évaluation de 1846, et sur l'accroissement naturel de la population — excédent des naissances sur les décès — enregistré par l'intendance générale sanitaire. En tenant compte de pareilles données incomplètes, la population

1. JEAN BRUNHES, *L'irrigation, ses conditions géographiques*....

2. A. BOINET, *Le recensement de l'Égypte*, in *Bulletin de la Société Royale de géographie*, T. II.

de l'Égypte n'aurait dû être, en 1882, que de 5.800.000 habitants.

Enfin, en 1882 fut fait le premier essai d'un recensement scientifique du pays. Mais malheureusement le moment était mal choisi, le pays traversait une période de troubles causés par la révolte du Colonel Arabi Pacha, et par le bombardement d'Alexandrie par les anglais



intervenant pour « protéger le Khédivé » ; les résultats obtenus ne méritent aucune confiance : nombre d'égyptiens et d'étrangers fuyaient le pays, nombre d'autres arrivaient à éviter le recensement ; pas mal de trans-

missions ont été égarées. Il ne faut pas oublier aussi que c'était le premier recensement que subissait le pays : les paysans méfiants évitaient d'inscrire leurs enfants, surtout si ces derniers étaient mâles, ils pensaient leur épargner ainsi le service militaire et la corvée. D'ailleurs, d'Amici, le directeur de ce recensement, après avoir indiqué les défauts du dépouillement des bulletins, fait par des employés incapables et incompetents, conclut : « Nous avons le droit de compter sur ce travail, dont le pays en même temps que la science auraient retiré un grand profit, tandis que les résultats officiels, que nous verrons prochainement publier, n'auront aucune valeur aux yeux des statisticiens »¹. Les chiffres concernant ce recensement sont diversement rapportés : celui donné par la publication du recensement est de 8.806.381 corrigé dans les dernières pages de cette édition en 6.831.131 ; le rapport concernant le recensement de 1907 donne le nombre de 6.813.919 pour l'année 1882, et enfin dans le rapport du recensement de 1927, ce chiffre est indiqué, pour les limites actuelles du pays, comme étant de 6.804.021.

A partir de 1897 il y a eu des recensements tous les dix ans. Les résultats ainsi obtenus sont respectivement de 9.714.525 — 11.287.359 — 12.750.918 — 14.217.864 et 15.904.525 d'habitants.

Les principales causes d'erreurs, de tout recensement pris en Egypte, sont :

1) Jusqu'au recensement de 1927, il n'y avait aucun contrôle des énumérateurs, chacun d'eux, avait en principe à recenser les habitants de cinquante maisons... mais, pouvait, s'il n'était pas consciencieux, en omettre une partie. A partir de 1927, on a institué, des surveillants spéciaux, pour contrôler le travail des énumérateurs ; ces surveillants, non connus des énumérateurs,

1. F. AMICI, *L'Égypte ancienne et moderne et son dernier recensement*.

doivent refaire le travail de ces derniers, pour une partie des maisons — le dixième —, et comparer ensuite leurs résultats avec ceux des recenseurs. Si les résultats ne concordent pas, l'énumérateur payera une amende, et son travail sera refait.

2) Les énumérateurs sont d'ordinaire des employés subalternes empruntés aux autres administrations de l'Etat, des « *sarrafs* » de village¹ ou autres, ne recevant aucun supplément pour ce travail, et partant le subissant comme une corvée.

3) Dans un pays où règne l'analphabétisme on ne peut pas s'attendre à des résultats précis.

4) Il ne faut pas oublier, que la majorité de la population est musulmane, et qu'en conséquence les agents du recensement ne peuvent pas entrer dans les maisons pour pouvoir contrôler eux-mêmes la réalité des faits, mais doivent se contenter des indications données par les chefs de famille.

5) La crainte de l'administration est enracinée dans la population villageoise : elle a tant souffert dans l'ancien temps, qu'encore à l'heure actuelle elle est méfiante... elle ne répond, même aux questions les plus anodines, que de biais, en évitant le plus possible de dire la vérité. Elle croit, que tous ces renseignements lui sont demandés dans un but intéressé : pour pouvoir établir de nouveaux impôts, ou pour lever une armée, ou pour leur imposer des corvées. Et la superstition aidant, — le mauvais œil ou autres —, le paysan évite de déclarer ses enfants — surtout ses enfants mâles —.

6) La bienséance vient à son tour compliquer le recensement : déclarer l'âge, le nom ou le nombre de ses femmes ou de ses filles est quelque chose qui ne se fait pas.

7) Tous les dénombrements ont eu lieu entre fin Février et le début de Juin, c'est-à-dire par temps clément, mo-

1. Le sarraf est en même temps collecteur d'impôts, officier d'état civil, etc..., en un mot il est le factotum du village.

ment où bon nombre de cultivateurs couchent dans les champs ¹.

On peut donc conclure, que tous les recensements indiquent une population inférieure à la réalité, — la marge existant entre le nombre véritable des habitants, et celui donné par le dénombrement, allant en diminuant d'un recensement à l'autre.

1. Pour plus de détails voir l'étude de Dr. I. G. LEVY, sur « *Le recensement de la population de l'Egypte de 1917* », dans l'Egypte Contemporaine, de 1922.

CHAPITRE II.

MOUVEMENT DE LA POPULATION DE 1882 A 1937

1. LA NATALITE.

C'est au Grand Mohamed Aly que nous devons l'institution du registre des naissances et des décès en Egypte ; ces registres appelés « *orneik* » (modèles), furent confiés aux « *sarrafs* » des villages, gens trop chargés d'attributions administratives, qui ne purent se tirer avec honneur de cette nouvelle tâche. Il s'en suivit, par suite du manque de contrôle de l'administration supérieure, le désordre le plus complet dans les inscriptions, l'inexactitude la plus absolue dans les résultats.

Le fellah méfiant, — et méfiant avec raison, dans cette époque d'innovations continuelles, qui coûtaient des sommes énormes au trésor, et par conséquent, étaient la cause de la création de nouveaux impôts, de nouvelles taxes, et de nouvelles corvées —, cachait la naissance de ses enfants mâles, d'autant plus que cela ne lui occasionnait aucun ennui — il restait toujours impuni —, et permettait ainsi à ses fils d'échapper au service militaire institué par le Pacha.

De son côté, l'administration, au lieu de faciliter les inscriptions, demandait une taxe pour chacune d'elles.

En 1884, il y eut plusieurs circulaires prescrivant : la vérification des registres des *sarrafs*, des amendes contre les parents qui ne déclareraient pas la naissance de leurs enfants, la suppression du droit d'inscription des naissances. Une autre circulaire de la même année (25 Septembre) invitait les consuls, à informer l'autorité sanitaire, des naissances des européens déclarées à leurs consulats.

La loi de 1898 est venue réformer l'institution : elle remplace les *actes* de naissance et de décès, par une simple *inscription* dans les colonnes d'un registre, tenu en double original ; elle décide, que d'érêchef, l'intéressé ne reçoit plus la copie de l'acte de naissance ou de décès comme auparavant, mais qu'il peut, par contre, demander un simple extrait du registre.

Enfin la loi du 28 Août 1912, actuellement en vigueur, acceptée par la Cour d'Appel Mixte, est venue changer quelques dispositions de l'ancienne loi sur les personnes tenues de faire les déclarations des naissances et des décès, mais elle a surtout permis l'extension aux étrangers de la déclaration obligatoire.

Malheureusement ces lois ne sont pas complètement respectées : les chefs des bureaux d'état civil sont des personnes compétentes, mais leur personnel subordonné laisse beaucoup à désirer ; à peine le quart du territoire possède des bureaux d'état civil organisés, les autres trois quarts doivent se contenter pour le service d'état civil, des sages-femmes, des barbiers des villages, des sarrafs et des entrepreneurs de travaux publics. On s' imagine facilement l'exactitude des résultats obtenus avec de pareils collaborateurs.

Mr. le Dr. Kamal¹ nous rapporte, qu'il n'est pas rare, que la naissance d'une fillette, ne soit pas enregistrée du tout ; et que lorsqu'un petit garçon meurt, et qu'un autre naisse bientôt, on donne au second garçon le nom du premier, sans recourir à une inscription quelconque.

De son côté Mr. Wendell Cleland² écrit : « Un haut fonctionnaire, en 1933, estimait qu'au moins 10 % des naissances ne sont jamais rapportées ; et beaucoup de médecins qui furent consultés voudraient augmenter ce pourcentage, ce qui est probablement plus près de la vérité. »

1. Dr. A.M. KAMAL, *A statistical Review of Births and Deaths of children in the 19 principal towns of Egypt since 1886.*

2. WENDELL CLELAND, *The population problem in Egypt.*

D'après nos propres renseignements puisés auprès des personnes *les plus compétentes*, nous croyons, que l'affirmation de Mr. Cleland, doit être réduite ; mais il reste toujours une chose incontestée, c'est qu'il y a *encore aujourd'hui* en Egypte, des naissances qui ne sont jamais enregistrées.

Nous pouvons invoquer les statistiques officielles, pour corroborer ces assertions ; en effet, il est de constatation courante, que l'accroissement de la population urbaine est plus faible que celui de la population rurale ; or, en Egypte, nous observons le contraire ; comment expliquer ce phénomène ? Tout concourt pour que le pourcentage des naissances soit plus faible dans les villes : le nombre des célibataires est plus fort, la vie plus chère, les gens plus instruits, et les moyens anticonceptionnels y sont employés.

TABLEAU N° 1

NAISSANCES URBAINES ET TOTALES POUR MILLE HABITANTS

Année	Taux général des naissances	Taux des naissances dans les chefs-lieux
1924	43,3	50,2
1925	42,8	48,3
1926	43,2	50,0
1927	44,0	43,4
1928	43,3	42,3
1929	43,7	44,5
1930	44,6	45,0
1931	43,2	45,3
1932	41,1	44,1
1933	42,1	45,1
1934	40,4	43,5

Chiffres pris de l'Annuaire Statistique de 1934-1935.

Dans les chefs-lieux nous avons des bureaux d'état civil, — qui manquent dans les campagnes —, c'est-à-dire que dans les villes nous sommes mieux utilisés pour connaître le nombre exact des naissances ; alors, il ne nous reste qu'une seule explication de cette étrange constatation : c'est que, dans les campagnes, où l'administration n'est pas bien équipée, bon nombre de naissances ne sont pas enregistrées.

TABLEAU N° 2

NOMBRE ET TAUX (pour mille) DES NAISSANCES
EN EGYPTÉ

Année	Population estimée au 1er Juillet	Nombre des naissances	Taux des naissances
1901	10.032.800	401.902	40,0
1902	10.201.300	425.672	41,7
1903	10.376.700	433.807	41,8
1904	10.572.400	472.136	44,6
1905	10.766.100	456.843	42,4
1906	10.985.800	481.641	43,8
1907	11.200.000	483.915	43,2
1908	11.404.300	508.827	44,6
1909	11.606.100	482.957	41,6
1910	11.794.800	504.688	42,8
1911	11.985.300	506.947	42,3
1912	12.182.700	508.180	41,7
1913	12.388.300	507.442	40,8
1914	12.581.900	522.467	41,5
1915	12.761.800	520.035	40,7
1916	12.912.000	506.350	39,2
1917	12.760.200	513.722	40,3
1918	12.910.500	502.905	39,0
1919	12.877.700	493.507	38,3
1920	13.042.400	558.609	42,8
1921	13.228.700	558.898	42,3
1922	13.474.300	582.662	43,2
1923	13.701.600	588.855	43,0
1924	13.964.900	604.650	43,3
1925	14.211.900	607.564	42,8
1926	14.432.200	623.825	43,2
1927	14.272.600	627.583	44,0
1928	14.534.100	629.433	43,3
1929	14.760.900	645.217	43,7
1930	15.056.600	670.817	44,6
1931	15.381.800	664.631	43,2
1932	15.626.200	642.595	41,1
1933	15.883.900	668.467	42,1
1934	16.143.800	651.663	40,4
1935	16.401.400	645.760	39,4
1936	16.690.400	698.186	41,8

De 1901 jusqu'en 1917 nous avons calculé nous-même la population estimée, en prenant pour base l'année 1907, année de recensement, dont nous connaissons exactement la population. Cette estimation, basée sur l'accroissement naturel, est très approximative parce que nous ne connaissons que les chiffres globaux des naissances et des décès par an, nous ne possédons aucune indication concernant les naissances et les décès mensuels. Nous avons dû faire ce travail à cause des estimations erronées de l'annuaire statistique: l'année 1907 est indiquée avec une population inférieure à la réalité de près de 500.000 unités.

Tout jeune homme de 19 à 27 ans peut être appelé à faire le service militaire; en sont exemptées certaines catégories de personnes, entre autres les diplômés, les « *fikis* »¹, et tous ceux qui payent une taxe variant de 20 à 100 livres égyptiennes, suivant le stade de l'appel sous les armes. Au lieu de payer ces montants impossibles pour un pauvre cultivateur, les pères pensent atteindre le même but, en ne déclarant pas la naissance de leurs garçons.

La formidable baisse de la natalité, qui est une des caractéristiques les plus marquantes de l'évolution actuelle de diverses populations du monde, n'a pas atteint la population de l'Egypte : on constate seulement, ces dernières années, une baisse apparente de la natalité, baisse due à la surestimation de la population du pays : on attribuait à l'année 1933 la population donnée par le recensement à l'année 1937 ; on était donc, pour l'estimation de la population, de quatre années en avance. Par ailleurs, il y a une petite baisse de la natalité, car, d'après l'Annuaire statistique, les chiffres des naissances et des décès « antérieurs à l'année 1914 sont notoirement au-dessous de la réalité » — on n'avait pas les données concernant certains villages —, et par conséquent, le taux des naissances correspondant à ces années, devait être plus élevé que celui indiqué par notre tableau No. 2.

La vie humaine est soumise à des lois que nous constatons dans leurs grandes lignes, sans pouvoir en connaître les forces, ou les causes, qui les mettent en mouvement. Une de ces lois mystérieuses, qui se manifeste partout avec plus ou moins de vigueur, est celle qui fait que les naissances masculines sont supérieures aux naissances féminines. On a essayé de donner des explications à ces constatations troublantes, mais on en a donné tellement, et si différentes les unes des autres, que nous nous dispensons de les reproduire ici. Chaque groupe

1. Lecteurs du Coran

d'hommes, ou plutôt chaque pays, a son barème spécial ; on constate 100 naissances féminines pour 104 naissances masculines au Royaume Uni, en France, en Suisse, au Japon; 105 en Belgique, en Australie, au Danemark, en Allemagne, en Hollande, en Nouvelle-Zélande; 106 en Italie, en Norvège, en Roumanie; 108 en Egypte, en Bulgarie ; 110 en Espagne ; 111 au Portugal.

L'Egypte a la plus forte natalité du monde: que serait-ce cette natalité si toutes les naissances étaient enregistrées ? Pour avoir une idée de cette fécondité tant vantée par tous les écrivains, anciens¹ et moder-

TABLEAU N° 3

TAUX DE LA NATALITE EGYPTIENNE COMPARE A CELUI
DES AUTRES PAYS

Pays	Taux moyen de la natalité		
	1921-1925	1926-1930	1931-1935
Egypte	43,0	44,4	43,2
Canada	27,4	24,1	21,4
Chili	39,4	41,6	34,0
Inde (Britannique) ...	32,7	33,3	34,4
Japon	34,6	33,5	31,6
Palestine	43,9	47,3	44,6
Allemagne	22,1	18,4	16,6
Belgique	20,4	18,6	16,8
France	19,3	18,2	16,5
Hongrie	29,4	26,0	22,4
Italie	29,7	26,8	23,8
Pologne	35,1	32,2	27,6
Roumanie	37,9	35,2	32,8
Royaume Uni	20,4	17,2	15,5
Yougoslavie	35,0	34,2	32,3
Nlle Zélande	22,2	19,7	17,0

Tableau pris de l'annuaire statistique de la Société des Nations
A remarquer que les chiffres concernant l'Egypte sont plus près
de la vérité que ceux donnés par l'annuaire statistique égyptien
qui sont calculés sur une population surestimée.

1. Sur la fécondité proverbiale des égyptiennes, et sur leurs accouchements multiples, tous les anciens auteurs sont d'accord : Strabon, Aristote, le jurisconsulte Paul, Plinie, Columelle, etc,

nes¹, on n'a qu'à se référer au tableau N° 3, où sont indiqués les taux de natalité de différents pays.

Nous constatons, que de tous les pays — et nous avons indiqué, dans le tableau N° 3, en plus des puissances européennes, les pays ayant la plus forte natalité — seulement la Palestine, peut tenir tête à l'Egypte, quant à la natalité : l'explication se trouverait-elle dans le fait de déclarations des naissances plus complètes en Palestine ?

Beaucoup de questions démographiques concernant la natalité — et des plus intéressantes — sont impossibles à étudier, faute de données suffisantes de la part des statistiques égyptiennes. Nous essayerons quand même, de calculer la fécondité générale — soit le rapport du nombre global des naissances (légitimes ou non), à l'effectif des femmes en âge de procréer² (mariées ou non) — ; ce taux est supérieur au taux ordinaire de natalité, — quotient du nombre des naissances par le nombre de la population —, parce qu'il fait intervenir le chiffre des

1. PIOT BEY, dans sa «*Causerie ethnographique sur le fellah*», in: BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE, Tome V, nous dit : « D'une enquête à laquelle il (S.E. Yacoub Artin Pacha) s'est livré dans un village de Basse-Egypte, près de Chebrekhit, il résulte que la moyenne des naissances parmi la population de ce village était de 15 environ par ménage, et qu'à l'âge adulte, il restait au plus 5 ou 6 survivants. Veuillez remarquer qu'il est question ici d'un seul couple; dans les intérieurs polygames, le nombre des enfants est souvent beaucoup plus considérable, sans atteindre toutefois le chiffre de 150 que les textes sacrés attribuent à Ramses II, l'illustre ancêtre du fellah actuel. En tous cas, je puis citer le fait, pas absolument exceptionnel, d'un cheikh de village, âgé d'une soixantaine d'années, m'invitant à son 17e ou 18e mariage, et qui possédait encore 72 enfants... »

P. ARMINJON, op. cit., écrit : « une notoriété du monde médical français, séjournant à Luxor, me disait que chaque fellahine, femme paysanne, avait dans cette région, en moyenne 14 grossesses au cours de son existence. Il est vrai que près de 3/4 de ses enfants meurent en bas âge. »

2. De 15 à 49 ans.

femmes capables d'engendrer, à la place du chiffre de la population totale (tableau N° 4).

TABLEAU N° 4

TAUX DE LA FECONDITE GENERALE

année	Femmes (15 à 49 ans)	Nombre des naissances	‰
1907	2.608.927	483.915	185
1917	3.026.057	513.722	169
1927	3.512.592	627.583	178

Nous calculerons aussi le taux de la fécondité légitime, *qui est le rapport entre le nombre des naissances légitimes et celui des femmes mariées en âge de procréer* (tableau No. 5).

TABLEAU N° 5

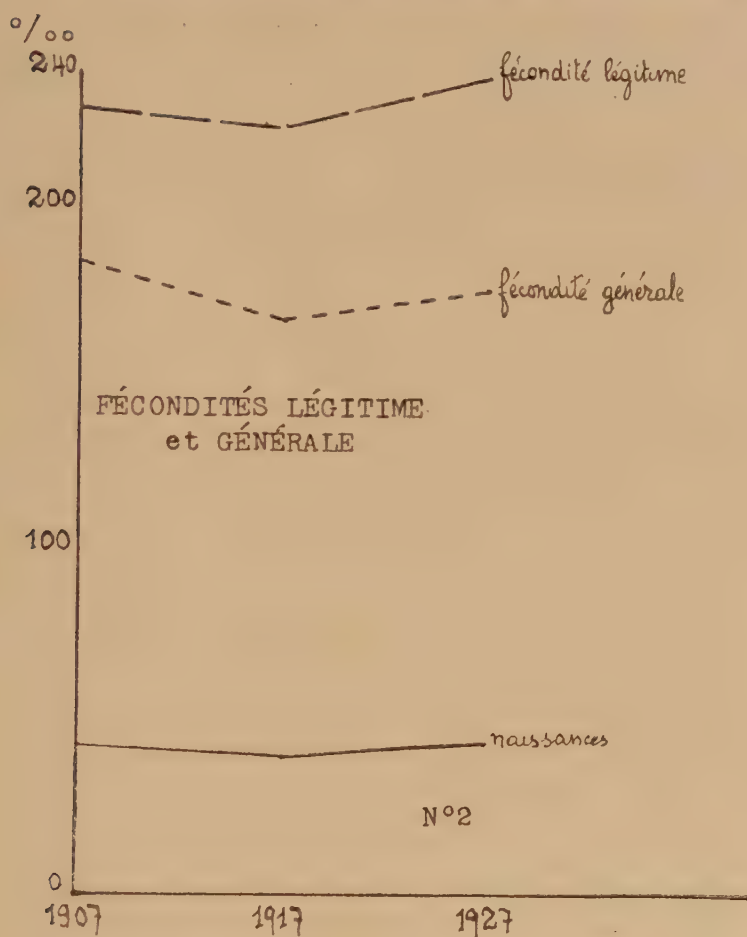
TAUX DE LA FECONDITE LEGITIME

Année	Femmes mariées au-dessous de 49 ans	Nombre des naissances	‰
1907	2.097.962	483.915	230
1917	2.270.916	513.722	226
1927	2.611.154	627.583	240

En Egypte, on a commencé par distinguer les naissances légitimes des naissances illégitimes seulement ces dernières années; le nombre des naissances hors mariage étant infime, le chiffre total des naissances, qui a servi de base au calcul de la fécondité légitime, n'a pas pu influencer les coefficients trouvés.

Nous avons calculé ces coefficients pour les trois années de recensement 1907, 1917 et 1927, les seules années pour lesquelles nous connaissions, le nombre des femmes mariées de moins de 49 ans, et le nombre de toutes les femmes entre 15 et 49 ans.

Ces deux taux ont des variations identiques : une baisse pour l'année 1917, et une reprise pour l'année 1927. La reprise du taux de la fécondité légitime, est plus accentuée que celle de la fécondité générale; cette différence entre les deux taux, peut être attribuée à l'effet de la loi de 1923, qui prohibe les mariages précoces. La baisse



de 1917 est imputable à la guerre: près d'un million d'hommes — qui travaillaient pour les besoins de l'armée — n'ont pu contribuer aux naissances; enfin, les maladies qui ont sévi pendant la guerre — notamment la grippe espagnole — ont gêné l'accroissement de la population.

En résumé, le pourcentage des naissances, calculé soit par rapport à la population totale, soit par rapport à la population féminine en âge de procréer, soit par rapport à

la population féminine mariée et âgée de moins de 49 ans, conduit à la même constatation: que les naissances en 1927, après avoir subi une baisse en 1917, étaient revenues au taux de 1907. Rien n'indique, que ce taux, ait baissé entre 1927 et 1937. Nous possédons peut-être, un barème beaucoup plus sûr, qui indique que les naissances sont en train de décliner faiblement : la proportion des enfants de moins de 9 ans, diminue d'un recensement à l'autre, elle était en 1907 les 29,8% de la population totale, et en 1927 ne représentait plus que les 27,5%. Il y a une autre constatation, qui nous mènerait à la même conclusion : c'est que le pourcentage des femmes mariées en âge de procréer, par rapport au nombre total des femmes de moins de 49 ans, diminue de recensement en recensement (voir Chapitre IV). Les taux des naissances, avant l'année 1907, étaient supérieurs à ceux indiqués dans le tableau N° 2: les naissances de plusieurs villages n'étaient pas rapportées, et les naissances non déclarées étaient nombreuses; malgré cela, ces taux, sont égaux aux taux actuels.

Les naissances illégitimes ne sont distinguées que depuis 1929, et pour les deux seules villes du Caire et d'Alexandrie. Pour l'année 1935, on indique aussi, les naissances illégitimes de tout le pays; on constate, en laissant de côté les Gouvernorats, où les mœurs sont plus ou moins libres, plutôt moins que plus, que le reste du pays n'a pas, pour ainsi dire, de naissances illégitimes (moins que dix). Ce fait est dû aux mœurs très sévères des paysans qui n'admettent pas les rapports sexuels en dehors du mariage; à la coutume du pays, respectée tant par les musulmans que par les coptes, qui oblige la femme à vivre retirée de la compagnie des hommes; à l'habitude de déclarer, les enfants issus d'un concubinage, comme étant de père et mère mariés.

La plupart des naissances illégitimes du Caire et d'Alexandrie, sont représentées par des enfants trouvés. Les naissances déclarées de père inconnu sont insignifiantes;

on ne rencontre pas, pour la raison déjà indiquée, d'enfants illégitimes reconnus par les deux auteurs (Voir Tableau N° 6).

Il y a lieu de noter, que le nombre des naissances illégitimes augmente très vite, mais que, malheureusement, les cas d'infanticide se multiplient avec la même allure.

TABLEAU N° 6

NOMBRE DES NAISSANCES ILLEGITIMES

année	Père inconnu	Morts-nés	enfants trouvés		Tués
			Morts	Vivants	
1929	73	25	6	166	69
1930	45	28	2	179	79
1931	36	29	—	204	62
1932	40	45	6	207	90
1933	74	62	17	282	84
1934	51	83	26	826	103
1935	75	62	21	308	112

2. — LA MORTALITE.

Le permis d'inhumer est indispensable pour pouvoir enterrer un mort. Mais, si les citadins, et ceux qui habitent les endroits possédant un service sanitaire, ne peuvent pas se passer de cette formalité, *les villageois se permettent encore beaucoup de libertés avec la loi*. Les chiffres qui suivent¹, confirment notre allégation :

recensement de 1907	11.200.000
excédent des naissances sur les décès (1907 à 1917)	1.845.690
poulation présumée en 1917	13.045.690
chiffre donné par le recensement de 1917	12.760.200
manquants	285.490
recensement de 1917	12.760.200
excédent des naissances sur les décès (1917 à 1927)	1.941.460

1. Nous ne tenons pas compte de la population nomade qui est simplement estimée, et qui ne déclare ni ses décès, ni ses naissances. Nous donnons la population estimée au 1er Juillet en tenant compte des recensements. Nous avons estimé les naissances et les décès de l'année 1937.

population présumée en 1927	14.701.660
chiffre donné par le recensement de 1927	14.272.600
manquants	429.060
recensement de 1927	14.272.600
excédent des naissances sur les décès (1927 à 1937)	2.472.390
population présumée en 1937	16.744.990
chiffre donné par le recensement de 1937	15.965.000
manquants	779.990

On constate ainsi, entre deux recensements, une moins value sur la population présumée — calculée en tenant compte de l'accroissement naturel —, et cette moins value, va malheureusement en augmentant, dans des proportions inquiétantes : elle a presque triplé entre 1917 et 1937. Comment expliquer ce phénomène ? Que sont devenus ces $285.490 + 429.060 + 779.990 = 1.494.540$ personnes ? Il n'y a que trois explications possibles : ou les recensements ne sont pas corrects, ou ces personnes ont émigré, ou enfin on a omis de déclarer leur mort ; il faut considérer ces questions une à une.

1) Dans ces calculs, nous n'avons pas tenu compte des deux premiers recensements, ceux de 1882 et de 1897, faute de données concernant les naissances et les décès.

C'est importable qu'on ait surestimé la population du pays lors des dénombrements de 1927 et de 1937 : nous avons déjà longuement expliqué que *seulement* le danger inverse était possible, et la sous-estimation du nombre des habitants ne saurait expliquer notre problème. L'inexactitude des recensements égyptiens, ne peut donc, résoudre la question.

2) Les 1.494.540 individus ont émigré : c'est encore faux. L'égyptien n'a jamais émigré, il aime trop son pays natal, son village, pour aller à l'étranger ; au contraire, ce sont les étrangers qui viennent chez lui : d'ailleurs, à la rigueur, on pourrait considérer ces deux courants comme se neutralisant réciproquement. En supposant

que cette explication fut vraie, le bureau des passeports nous en aurait informé, et, il n'en a rien fait; le recensement des égyptiens à l'étranger aurait donné des chiffres importants, et ces chiffres sont dérisoires.

3) Les deux premières explications étant écartées, il ne nous reste que la troisième pour résoudre le problème : on ne déclare pas toutes les morts, et malgré la loi, on enterre les gens sans permis d'inhumer. Mais alors, le mal aurait empiré de 1907 à 1937, et malgré tout, malgré les progrès, malgré les bureaux sanitaires augmentés, les enterrements clandestins seraient devenus une habitude de plus en plus répandue. Le fait, que les déclarations des naissances sont aujourd'hui plus consciencieuses qu'auparavant, pourrait-il expliquer en partie l'augmentation des personnes manquant à l'appel entre deux recensements ? Cela laisse supposer, qu'on continue, comme par le passé, et avec au moins la même fréquence, à enterrer les gens sans permis.

Etudions maintenant le problème de plus près, en distinguant les hommes des femmes ¹

recensement de 1917	H. 6.390.500	F. 6.369.700
accroissement naturel		
entre 1917 et 1927	825.207	1.116.253
population présumée en 1927 ...	7.215.707	7.167.400
population recensée en 1927 ...	7.105.200	7.167.400
manquants	110.507	318.553
recensement de 1927	H. 7.105.200	F. 7.167.400
accroissement naturel		
entre 1927 et 1937	1.204.981	1.267.409
population présumée en 1937	8.310.181	8.434.809
population recensée en 1937	7.977.200	7.987.800
manquants	332.981	447.009

On constate un fait étonnant : le nombre des décès féminins non déclarés, est supérieur à celui des décès

1. Population estimée au 1er Juillet, nomades exclus.

masculins non déclarés. Pour la décade 1917-1927, la proportion était de 3 pour 1; et pour la période décennale suivante, cette proportion sè réduit à 3 pour 2. Cette constatation s'explique peut-être, par l'habitude qu'ont les fellahs, de considérer la femme comme un être inférieur à l'homme, un être sans personnalité propre et sans intérêt. On peut mieux saisir ce fait, en se référant au tableau N° 7. On y remarque, que le nombre des décès masculins (déclarés), pour mille décès féminins (déclarés), est en diminution constante depuis 1917 : de 131²

TABLEAU N° 7

NAISSANCES ET DECES PAR SEXES

Année	Naissances		Décès		Naiss. masc. Décès m.	
	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes	pour 1000 naiss. fem.	pour 1000 décès fem.
1917	266.290	247.425	213.553	162.596	108	1313
1918	261.568	241.337	296.897	215.203	108	1379
1919	257.646	235.861	224.570	159.302	109	1409
1920	291.732	266.877	213.447	156.465	109	1364
1921	291.202	267.693	194.261	140.178	109	1385
1922	303.346	279.316	194.680	144.434	109	1347
1923	305.982	282.873	198.437	154.196	108	1286
1924	313.032	291.536	192.383	151.481	107	1270
1925	315.219	292.345	205.327	164.058	108	1251
1926	323.838	299.987	208.494	168.967	108	1233
1927	326.124	301.459	198.585	160.870	108	1234
1928	327.249	302.184	208.396	171.980	108	1211
1929	334.678	310.539	220.091	183.366	108	1200
1930	347.225	323.592	198.510	168.608	107	1177
1931	343.857	320.774	212.061	185.645	107	1142
1932	331.035	311.560	229.421	201.727	106	1137
1933	346.984	321.483	223.863	196.894	108	1136
1934	340.389	311.274	228.749	201.102	109	1137
1935	336.750	309.010	221.509	190.688	109	1161
1936	363.553	334.633	246.408	209.424	109	1176

en 1917, il tombe à 1176 en 1936 (1137 en 1934); l'augmentation à 1379 et 1409, en 1918 et 1919, peut être expliquée par la forte proportion de décès, constatée dans les chantiers travaillant pour la guerre — la grippe espagnole aidant.

Dans tous les pays du monde, les décès masculins sont plus nombreux que les décès féminins mais n'atteignent jamais les proportions constatées en Egypte entre 1917 et 1927.

Cet excès des décès masculins sur les décès féminins, est dû aux conditions d'existence différentes des deux sexes : jusqu'à ce jour, on n'a rien trouvé dans l'organisme féminin, qui puisse expliquer cette longévité. L'homme travaille, s'occupe des besoins de sa famille, a tous les soucis, et s'expose à tous les risques quotidiens. La femme, au contraire, s'occupe généralement du ménage, travaille peu, et court moins de risques que l'homme.

La civilisation moderne, a pour effet, de baisser le taux de la mortalité; beaucoup de facteurs interviennent pour arriver à ce résultat : les progrès de la médecine et des mesures sanitaires, la diffusion de l'instruction, l'amélioration du « standard of life », etc. Malheureusement, on ne constate aucune amélioration en Egypte (Voir tableau N° 8); comment expliquer ce résultat, quand on sait, qu'entre temps, le pays a fait de très appréciables progrès au point de vue hygiène et instruction ? Durant les trois décades, 1907-1917, 1917-1927 et 1927-1937, la moyenne des décès par mille habitants a passé de 26,3 à 28,0 pour retomber de nouveau à 26,2¹. Cette stagnation du taux de la mortalité est-elle réelle ou apparente ? La réponse n'est pas très aisée, parce que d'un côté nous voyons la mortalité des chefs-lieux, qui ont tous des bureaux sanitaires, décroître (Voir tableau N° 8), et d'un autre côté, en tenant compte du nombre de plus en plus grand des personnes manquant entre deux recensements, — qui ne peut être expliqué que par l'augmentation des

1. Ces moyennes sont elles-mêmes susceptibles de rectifications, parce qu'elles sont calculées en tablant sur des populations surestimées; ainsi en tenant compte de cette remarque nous obtenons les trois taux suivants : 26,7 — 28,0 et 26,7,

décès non déclarés —, on doit augmenter le nombre des décès annuels des trois décades, de près de 28.500, 43.000 et 80.000 unités respectivement; alors, les taux moyens des trois décades, pour tout le pays, deviennent de $26,3 + 2,4 = 28,7$; $28,0 + 3,2 = 31,2$ et $26,2 + 5,2 = 31,4$ décès pour mille habitants.

Durant ces trente dernières années, le taux de la mortalité est donc en baisse dans les villes, et en hausse pour l'Egypte entière; où réside la vérité? Que le taux de la mortalité générale soit supérieur à celui rapporté par les publications officielles, c'est incontestable, — autrement il serait très difficile, sinon impossible, d'expliquer l'existence dans les chefs-lieux d'une mortalité supérieure à la mortalité générale. En effet, seulement les villes, en Egypte, sont pourvues de tous les moyens modernes pour combattre les maladies, tandis que dans les campagnes, les médecins eux-mêmes sont excessivement rares¹, et le paysan ne les consulte (quand il peut le faire et quand il a les moyens de le faire) que lorsqu'il est à bout. C'est dans les grandes villes, que la mortalité est inférieure à la mortalité des pays auxquels appartiennent ces villes; c'est donc la mortalité urbaine qui est inférieure à la mortalité rurale... et en Egypte nous constatons le contraire.

Décider que ces différentes constatations se neutralisant, le taux de la mortalité reste stationnaire, ou conclure qu'il y a une baisse du taux de la mortalité? Nous penchons pour la deuxième solution, mais de toute façon, s'il y a baisse, cette baisse est minime, insignifiante.

1. En 1936, il y avait en Egypte, 3.265 médecins, soit un médecin pour 5000 habitants. Cette proportion étant en France et aux Etats-Unis, de 1 pour 1.600 et de 1 pour 800 respectivement.

De plus, seulement 34 0/0 des médecins vivent dans les campagnes, c'est-à-dire soignent les 84 0/0 de la population égyptienne. Ainsi, la proportion des hommes à soigner pour le médecin de campagne, devient infiniment plus grande que celle indiquée plus haut,

Le taux de la mortalité, en Egypte, est très fort en comparaison avec celui des autres pays : c'est le taux le plus élevé du monde, surtout si on tient compte des rectifications déjà faites. Dans les Statistiques publiées par la Société des Nations, on constate que le coefficient

TABLEAU N° 8

TAUX DE LA MORTALITE EN EGYPTE ET DANS
LES CHEFS-LIEUX

année	Population estimée au 1er juillet	Décès	‰ Egypte	‰ chefs-lieux
1901	10.032.800	217.929	21,7	—
1902	10.201.300	272.630	26,7	—
1903	10.376.700	236.011	22,7	—
1904	10.572.400	278.503	26,3	—
1905	10.766.100	262.946	24,4	—
1906	10.985.800	263.179	23,9	35,5
1907	11.200.000	301.026	26,8	38,3
1908	11.404.300	283.069	24,8	34,2
1909	11.606.100	305.210	26,3	40,2
1910	11.794.800	305.076	25,8	36,4
1911	11.985.300	325.460	27,1	37,8
1912	12.182.700	294.964	24,2	35,4
1913	12.388.300	309.499	24,9	34,6
1914	12.581.900	333.153	26,4	33,6
1915	12.761.800	349.644	27,4	36,3
1916	12.912.000	376.359	29,9	37,4
1917	12.760.200	376.149	29,5	35,1
1918	12.910.500	512.100	39,7	51,5
1919	12.877.700	383.872	29,8	39,9
1920	13.042.400	369.912	28,4	36,2
1921	13.228.700	334.439	25,3	30,1
1922	13.474.300	339.114	25,2	31,6
1923	13.701.600	352.633	25,7	33,5
1924	13.964.900	343.864	24,6	31,6
1925	14.211.900	369.385	26,0	35,8
1926	14.432.200	377.461	26,2	33,1
1927	14.272.600	359.455	25,2	27,2
1928	14.534.100	380.376	26,2	30,3
1929	14.760.900	403.457	27,3	28,3
1930	15.056.600	367.118	24,4	25,6
1931	15.381.800	397.706	25,9	29,1
1932	15.626.200	431.148	27,6	27,0
1933	15.883.900	420.756	26,5	27,5
1934	16.143.800	429.851	26,6	28,1
1935	16.401.400	412.197	25,1	—
1936	16.690.400	455.832	27,3	—

Voir remarques au bas du Tableau N° 2

de la mortalité égyptienne, des deux moyennes quinquennales 1927-1930 et 1931-1935, dépasse celui des Indes Britanniques — qui pourtant est renommé pour sa grandeur —, et celui du Chili. Ainsi, l'Egypte a le triste honneur, de venir en tête des pays civilisés, quant à la mortalité.

Mr. Pierre Bourdeix¹ a fait, de très intéressantes remarques, sur la variation du taux des décès, en fonction de la concentration de la population, dans les centres de plus de 100.000 habitants; il en conclut, que « pour les nations de l'univers, celles dotées de statistiques, la mortalité générale décroît d'après le taux de la population dans les villes de 100.000 habitants et plus » : cette constatation, explique en partie, la haute mortalité de l'Egypte, qui ne possède que deux villes de plus de 100.000 habitants, Le Caire et Alexandrie, contenant les 12,5% de la population totale, tandis que, par exemple l'Angleterre et le Pays de Galles, ont une concentration urbaine égale à 40% de la population totale.

Le taux de la mortalité générale, est en fonction de la composition de la population par âges, parce que le taux de la mortalité est en relation avec l'âge des personnes; ainsi on constate, dans tous les pays, une forte mortalité parmi la jeunesse, un taux faible se rapportant à la classe adulte, tandis que la vieillesse est décimée. Suivant qu'une population a une forte proportion de jeunes gens et de vieillards, ou une forte proportion d'adultes, la mortalité y sera très forte, ou relativement faible. En tenant compte de cette remarque, on est arrivé à concevoir une « population type » (*standard population*) — pour mieux comparer les questions démographiques des divers pays — où la repartition de la population en

1. PIERRE BOURDEIX, « *La densité de la population et la mortalité*, » JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE DE PARIS, 1931.

groupes d'âges est calculée une fois pour toutes¹, et à laquelle sont ramenées fictivement les populations de tous les pays. On calcule ainsi les taux « rectifiés » de mortalité, en prenant la moyenne pondérée des taux spécifiques des divers groupes d'âges.

Cette façon de calculer les taux rectifiés de mortalité, sans tenir compte de la « réalité complexe et changeante » du milieu dans lequel on se trouve, est prônée par la majorité des auteurs, et combattue par quelques autres. Sans prendre parti pour le moment dans cette controverse, nous faisons remarquer que de pareils calculs sont impossibles sur la population égyptienne, l'inexactitude des données statistiques concernant la répartition de la population et de la mortalité par groupes d'âges étant flagrante. Mais la remarque était à faire, parce qu'elle explique en partie la forte mortalité en Egypte, où le groupe des jeunes gens, est de beaucoup plus fort que dans la plupart des autres pays.

Il serait intéressant, d'avoir une idée approximative, sur la répartition de la mortalité suivant les âges. On a déjà observé, que les données concernant les âges n'étaient pas sérieuses, et pour pallier ce défaut dans une certaine mesure, il suffit de considérer les trois stades de la vie humaine — 1) la jeunesse de 0 à 19 ans; 2) l'âge viril, de 20 à 49 ans; 3) l'âge mur, passé la cinquantaine² — qui sont des groupes d'âges assez larges, et où les déclarations erronées peuvent s'annihiler réciproquement (Voir tableau No. 9). On remarque que la jeu-

1. Les deux populations types les plus employées sont la population de la Hollande en 1910, et la population type proposée par Mr. Bunle, obtenue en combinant les populations de cinq pays — Allemagne, Angleterre, France, Italie, Suède — vers l'année 1910-1911. Ces « Standard Population » sont réparties par sexe et par groupes d'âges comptant chacun cinq ans.

2. Il aurait peut-être mieux valu grouper les âges en 0-19, 20-59 et 60 et plus, mais comme les recensements de 1907 et de 1917 groupent ceux qui ont dépassé la cinquantaine ensemble, et, pour faciliter le calcul de la mortalité spécifique à ces groupes, nous avons préféré la répartition employée dans le texte.

nesse est réellement décimée et qu'elle contribue à la mortalité dans une proportion de 628 (moyenne de neuf ans) pour mille morts, ce qui est énorme. Pour avoir une idée plus précise de cette mortalité effrayante, il suffit de calculer, le pourcentage de la mortalité, par rapport à un même nombre d'individus de chaque groupe; mais malheureusement, ce calcul n'est possible que pour la seule année 1927, année de recensement, pour laquelle nous connaissons le nombre des personnes ainsi que le nombre des morts relatifs à chaque groupe. La composition des groupes de l'année 1927 s'éloigne un peu de la composition moyenne (Voir tableau No. 10), en ce sens, que la proportion des deux groupes extrêmes est en diminution au profit du deuxième; mais aussi, le quotient des morts du premier groupe, est plus petit que

TABLEAU N° 9

MORTALITE SUIVANT LES GROUPES D'AGES

Année	0-19 ans nombre	‰ morts	20-49 ans nombre	‰ morts	50 et + 1 nombre	‰ morts
1925	238.071	644	48.095	130	83.179	226
1926	244.718	648	48.468	128	84.275	224
1927	221.238	613	50.335	130	87.882	257
1928	241.001	633	49.796	130	89.579	237
1929	263.040	651	49.250	122	91.165	227
1930	225.659	614	50.163	136	91.296	250
1931 2)	—	—	—	—	—	—
1932 2)	—	—	—	—	—	—
1933	263.098	625	55.544	132	102.114	243
1934	264.878	616	56.639	131	108.334	253
1935	248.956	604	55.312	134	107.929	262
moyenne	—	628	—	130	—	242

1. Y compris les personnes non classées.

2. Les données de ces deux années sont impossible à ranger dans les groupes choisis.

le quotient moyen de ses décès (tableau No. 9). Ces deux petits écarts s'annihilent réciproquement, et les pourcentages calculés se rapprochent de la vérité. Ainsi, on obtient, pour mille morts de chaque groupe, les taux de

TABLEAU N° 10

REPARTITION DE LA POPULATION SUIVANT DES GROUPES D'ÂGES D'APRÈS LES RECENSEMENTS

Année	0-19 ans nombre	% hab.	20-49 ans nombre	% hab.	50 et + 1 nombre	% hab.
1897 2)	4.890.369	503	3.984.339	408	859.697	89
1907	5.484.039	490	4.255.596	380	1.450.343	130
1917	6.136.982	482	4.843.894	380	1.737.379	138
1927	6.764.805	477	5.643.751	398	1.769.308	125
moyenne	—	483	—	386	—	131

1. Y compris les personnes non classées

2. Les données concernant l'année 1897 se rapportent aux groupes d'âges 0-20, 21-50, 51 et plus; c'est pourquoi il ne sera pas tenu compte dans l'établissement de la moyenne.

32,7 — 8,9 — 49,6. Et, pour réaliser l'effroyable mortalité des jeunes en Egypte (jusqu'à 19 ans), il suffit de jeter un coup d'œil au tableau N° 11.

La mortalité infantile, surtout celle des enfants de moins d'un an, est en progression depuis 1919 pour l'Egypte entière, et en régression pour les deux principales villes du pays, Le Caire et Alexandrie (Voir tableau No. 12). Encore une fois, en ce qui concerne la mortalité, les taux du pays tout entier et des villes, marchent en sens inverse. L'explication de l'aggravation de

TABLEAU N° 11

TAUX DE LA MORTALITE ENTRE 0-19 ANS SUR MILLE HABITANTS DU MEME GROUPE

Nouvelle-Zélande	...	...	...	...	2,5
Allemagne	...	...	...	...	3,1
Suède	...	...	...	...	3,9
Angleterre et Pays de Galles	...	...	...	...	4,3
France	...	...	...	...	4,4
New-York	...	...	...	...	4,8
Italie	...	...	...	...	7,9
Japon	...	...	...	...	10,4
Bulgarie..	...	...	...	...	12,8
Chili	...	...	...	...	17,6
Egypte	...	...	...	...	32,7

Ce tableau a été copié de S. KRICHEWSKY, « *Les baromètres de la civilisation Egyptienne contemporaine*, » in EGYPTE CONTEMPORAINE, 1930. Seulement le taux concernant l'Egypte a été rectifié, celui donné par l'auteur (20,8 0/00) étant faux.

la mortalité infantile dans le pays se trouverait-elle, dans le fait qu'actuellement on déclare la plupart des décès infantiles, décès qu'auparavant on considérerait comme négligeables? En admettant cette explication, pourquoi

TABLEAU N° 12

MORTALITE DES ENFANTS DE MOINS D'UN AN EN EGYPTE,
AU CAIRE ET A ALEXANDRIE

Année	Taux pour mille naissances		
	Egypte 1	Le Caire 2	Alexandrie 2
1901	—	299	321
1902	—	274	274
1903	—	283	274
1904	—	317	300
1905	—	314	365
1906	—	312	286
1907	—	323	319
1908	—	282	259
1909	—	376	298
1910	—	290	278
1911	—	329	269
1912	—	299	276
1913	—	293	257
1914	—	292	242
1915	—	327	237
1916	—	302	282
1917	—	269	242
1918	—	318	273
1919	128	234	258
1920	137	253	226
1921	133	218	217
1922	140	239	208
1923	143	239	226
1924	150	245	234
1925	155	243	243
1926	146	223	206
1927	152	225	222
1928	151	258	205
1929	159	213	219
1930	151	202	207
1931	160	202	207
1932	174	199	203
1933	162	202	232
1934	166	200	213
1935	161	—	—
1936	164	—	—

1. Sur la population totale. Pris de l'Annuaire statistique.

2. Sur la population égyptienne seulement. Pris de l'annuaire Statistique.

la mortalité infantile dans les villes est-elle encore supérieure à celle du pays, puisque c'est dans les villes, qu'en Egypte, on tient compte, dans une certaine mesure, des préceptes de l'hygiène? Peut-être, que la plupart des décès non déclarés, que nous avons calculé plus haut, sont-ils ceux des enfants des villages?

En ce qui concerne les morts-nés, les statistiques ne sont pas très précises : d'un côté on fait des distinctions et des sous-distinctions, et de l'autre on donne le total sans préciser nettement de quoi il s'agit. En plus, beaucoup de ces cas, ne sont jamais rapportés, ni comme nés, ni comme décédés. De toute façon, nous indiquons à titre de pure curiosité, que la moyenne des morts-nés sur mille naissances était pendant la décade 1917-1927 de 10,9, et pendant la décade suivante de 8,0. L'invéraisemblance de ces chiffres saute aux yeux, surtout lorsqu'on les compare avec ceux des autres pays; par exemple, la moyenne de la dernière décade, est de plus de cinq fois inférieure à celle de la France. Relevons toutefois, la très forte proportion de morts-nés, parmi les naissances illégitimes, proportion due aux pratiques abortives (Voir tableau N° 6).

3. — ACCROISSEMENT DE LA POPULATION

Depuis 1800, la population de l'Egypte n'a fait qu'augmenter, avec une vitesse d'accroissement plus ou moins grande. L'accroissement est lent pendant les trois premiers quarts du XIXe siècle; d'ailleurs les taux que nous allons donner sont hypothétiques, puisque calculés en tenant compte de dénombremments faits avec des moyens arbitraires. Le tableau N° 13, donne une vue générale, du taux d'accroissement du pays, depuis 1800 jusqu'en 1937¹.

1. De 1800 à 1930 la population de l'Europe a augmenté de 165 0/0; durant la même période la population de l'Angleterre a augmenté de 350 0/0; et celle de l'Egypte a augmenté de 546 0/0 entre 1800 et 1937.

Entre les taux des cinq derniers recensements, on constate une baisse continue, sauf pour la période 1927-1937, où il y a une faible reprise¹. De toute façon l'ex-

TABLEAU N° 13

ACCROISSEMENT DE LA POPULATION DE L'ÉGYPTÉ

année	Population recensée	Accroisse- ments annuel %	Pop. nomade estimée	Pop. estimée au 1er Juillet (nomades exclus)
1800... ..	2.460.200	—	130.000	—
1821... ..	2.536.400	0,16	?	—
1846... ..	4.476.440	2,56	?	—
1873... ..	5.250.000	0,36	?	—
1882... ..	6.705.825	2,76	98.196	6.731.400
1897... ..	9.634.752	2,45	79.773	9.646.500
1907... ..	11.189.978	1,50	97.381	11.200.000
1917... ..	12.718.255	1,29	32.663 1)	12.760.200
1927... ..	14.177.864	1,10	40.000	14.272.600
1937... ..	15.904.525	1,16	? 2)	15.965.000

Dans le calcul des taux annuels d'accroissement nous n'avons tenu compte que de la population recensée. Les taux ainsi calculés ne sont pas tout à fait corrects, parce que les divers recensements ont eu lieu à différentes époques de l'année, entre la mi-Février et le début de Juin; il aurait fallu calculer ces taux en tablant sur les populations estimées au 1er Juillet des années de recensement: mais les différences avec nos taux auraient été minimes, complètement négligeables.

1. Ce chiffre se réfère aux habitants des territoires limitrophes qui se trouvaient compris dans les zones militaires pendant la grande guerre, tandis que les chiffres correspondants des autres années, se rapportent à l'estimation de la population nomade supposée dispersée dans le désert, pour laquelle aucune estimation n'était possible en 1917 à cause des circonstances de la guerre.

2. Cette année, la population nomade a été incluse dans les chiffres des localités où elle a été dénombrée.

1. Nous ne voyons pas quelles considérations ont poussé Mr. WENDELL CLELAND, in op. cit., de prédire une forte baisse dans l'accroissement de la période 1927-1937; au contraire, tout portait à croire, que l'accroissement se maintenait: en effet jusqu'en 1936 (date de publication de son livre), les taux des naissances se maintenaient au même niveau que durant la période précédente, tandis que celui des décès fléchissait plutôt. Notons, à titre de curiosité, que Mr. Cleland prédisait pour la période 1927-1937, un taux d'accroissement de 0,81 0/0, tandis que le taux donné par le recensement de 1937 est de 1,16 0/0: non seulement le taux d'accroissement n'a pas fléchi, mais il s'est amélioré un tout petit peu, par rapport à celui de la décade précédente.

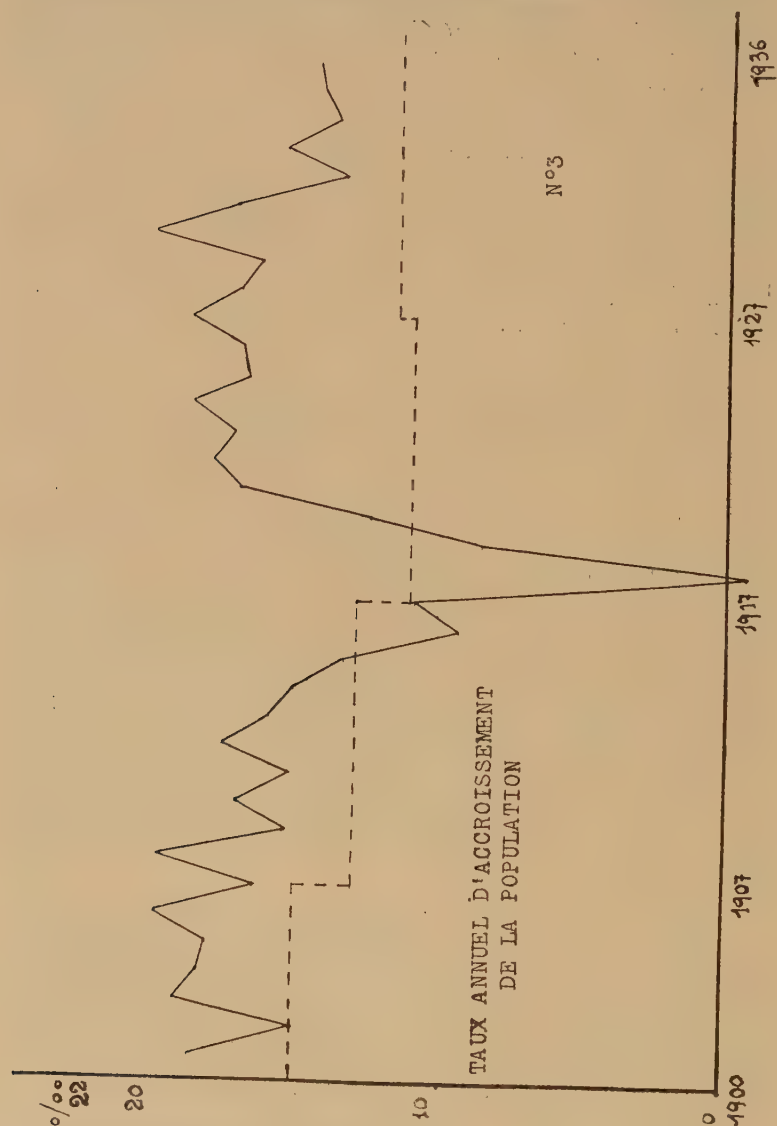
ception confirmant la règle, on peut accepter comme prouvé, que le taux d'accroissement de la population égyptienne, tend vers la baisse, comme celui de tous les pays civilisés, mais pas avec la même vitesse vertigineuse. D'ailleurs, si l'on remarque bien, l'amélioration du taux d'accroissement, lors du dernier recensement, est en grande partie factice. Elle est causée, par l'incorporation de la population nomade dans le total de la population recensée du pays, alors que, dans les recensements précédents, cette population (estimée) était comptée à part. Compte tenu de cette remarque, le taux d'accroissement de la dernière décade, se réduit de 1,16 % à 1,12 %¹.

En calculant le taux d'accroissement de la période 1800-1897, entre la première estimation, plus ou moins basée, et le premier recensement digne de ce nom, nous avons trouvé un taux annuel de 1,42 %, qui est un peu inférieur au taux de la période décennale suivante. Sûrement, avant 1897, l'accroissement était supérieur à celui des périodes suivantes, et en admettant la pire des hypothèses, celle où le taux d'accroissement antérieur à 1897 serait le même que celui de la période 1897-1907, c'est-à-dire de 1,5 %, nous devrions avoir en 1800, non 2.460.200 hommes, comme l'a calculé Jomard, mais seulement 2.271.000. De toute façon, l'estimation faite par les français, est une estimation exagérée; d'ailleurs, la plupart des auteurs qui se sont occupé de la question, sont du même avis.

En supposant, que le taux annuel d'accroissement de la période 1882-1897, fut de 1,5 %, le recensement de 1882 aurait dû indiquer une population de 7.705.000 égyptiens, c'est-à-dire une population supérieure d'un million aux chiffres publiés officiellement. Et, en attribuant à la dite période, le taux d'accroissement de

1. Dans notre calcul, nous avons considéré, que la population nomade estimée de 1927, est restée la même en 1937.

1,7 % par an, que nous considérons, — à la suite de personnes très compétentes en la matière —, comme un

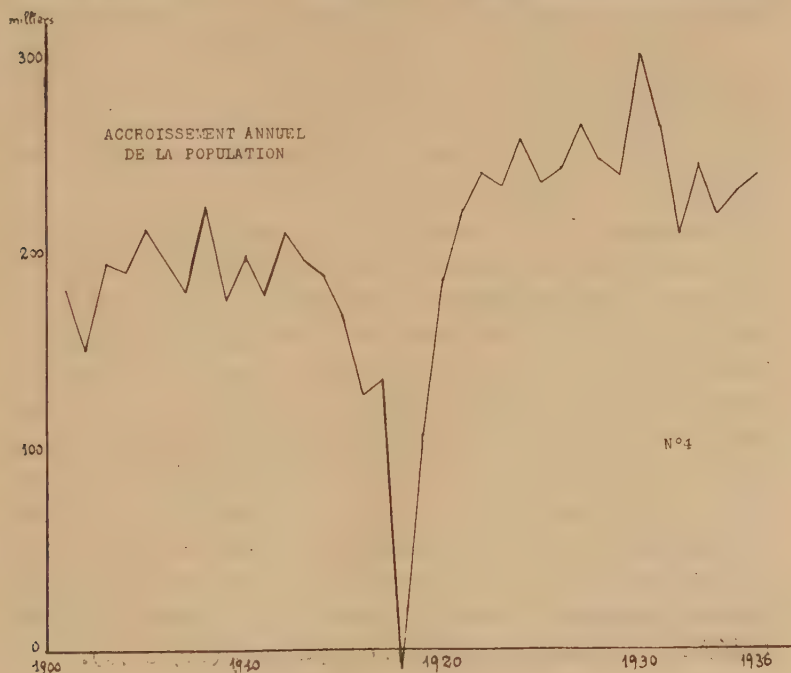


taux maximum, il devait y avoir en 1882, un minimum de 7.482.000 personnes. En dernière analyse, on a omis

de recenser en 1882, au bas mot, 7.482.000 — 6.705.825 = 776.175 individus !

Le graphique N° 3, qui montre l'accroissement annuel de la population égyptienne, suivant l'accroissement naturel, et d'après les données des recensements, illustre notre démonstration antérieure sur les manquants entre deux recensements. Nous voyons que la ligne représentant l'accroissement naturel, est toujours au-dessus de celle indiquant l'accroissement donné par les recensements, sauf pour les années de guerre, et surtout pour l'année 1918, année de grippe, où le nombre des décès était supérieur à celui des naissances.

Etudions la variation de l'augmentation de la population égyptienne, en milliers d'hommes par an. Le graphique N° 4 montre, qu'à partir de 1922, l'augmentation de la population oscille autour de 250.000 hommes par an. Si ce nombre se maintient, et par là nous admettons



implicitement que le taux d'accroissement baissera lentement, l'Egypte aura ses vingt millions d'habitants dans 16 ans, à moins d'imprévu.

Il ne suffit pas de constater l'augmentation de la population globale de l'Egypte, il faut aussi, étudier cet accroissement, par rapport aux sexes. Le tableau N° 14, nous donne, pour la population recensée seulement, depuis 1882, les taux d'accroissement de chaque sexe. En laissant de côté l'accroissement entre 1882 et 1897, nous constatons que ce sont les femmes qui augmentent plus vite, à l'exception de la dernière décade, où ce sont les hommes qui prennent le devant.

En calculant le taux global d'accroissement, de 1897 à 1937, nous constatons que les femmes ont augmenté de 67,74 %, tandis que les hommes n'ont augmenté que de 62,48 %; et qu'il est arrivé un changement capital dans la repartition de la population entre les deux sexes : lors des recensements de 1897, 1907 et 1917 (en laissant de côté les résultats de 1882) c'est l'élément masculin qui était prépondérant, mais dans les deux derniers recensements, c'est les femmes qui viennent en tête; et ainsi, l'Egypte, entre dans le concert des peuples européens, où les femmes sont les plus nombreuses.

Examinons l'accroissement de la population indigène, par rapport à l'accroissement de la population étrangère du pays. Nous constatons (Voir tableau N° 15), que la population étrangère croît plus vite que la population nationale, et ceci grâce à l'immigration. Mais, le recensement de 1917 montre le recul de la population étrangère, recul dû au fait de la présence de beaucoup d'étrangers d'Egypte, dans les divers fronts de guerre. C'est la période décennale 1897-1907, qui présente le plus fort accroissement. De toute façon, dans l'espace de trente années, depuis 1897 jusqu'en 1927, la population étrangère a augmenté de près de deux fois et demi plus vite (114,67 %) que la population égyptienne (46,35 %).

TABLEAU N° 14

ACCROISSEMENT DE LA POPULATION PAR SEXE

Année	Hommes	Accroissement global %	Femmes	Accroissement global %
1882... ..	3.343.325	—	3.362.500	—
1897... ..	4.891.012	46,29	4.743.740	41,07
1907... ..	5.616.640	14,83	5.573.338	17,48
1917... ..	6.369.517	13,40	6.348.738	13,91
1927... ..	7.058.073	10,81	7.119.791	12,14
1937... ..	7.947.193	12,59	7.957.332	11,76

Pour compléter cette étude, il faut considérer l'évolution de la population nomade, de celle qui vit dans le désert. Pour cette population, nous ne possédons, ni le chiffre des naissances, ni celui des décès; ni la distinction entre les groupes masculin et féminin; ni quoi que ce soit. Sa façon spéciale de vivre, ne permet pas aux fonctionnaires du recensement, d'accomplir leur tâche; ils doivent se contenter, des déclarations sommaires faites par les chefs de tribu, un, deux ou trois mois après le jour du recensement. Mais, il y a un fait qui frappe, c'est que cette population, au lieu d'augmenter, diminue, et dans de fortes proportions (Voir tableau N° 13). Pourquoi? C'est que beaucoup de nomades, alléchés par les offres de terre de la part des Gouvernements, deviennent cultivateurs et sédentaires: ils se fondent lentement avec la masse paysanne du pays. Voilà, à part l'excédent des naissances sur les décès, un autre facteur qui devrait contribuer à l'accroissement de la population ...et pourtant, entre deux recensements, nous trouvons toujours des chiffres inférieurs à ceux calculés en tenant compte de l'accroissement naturel. Le chiffre des décès doit être augmenté encore une fois. En supposant que chez les nomades, les décès et les naissances se balancent, ce qui est la plus grande concession qu'on puisse faire, le nombre des décès non déclarés, de chaque époque décennale, doit être augmenté du chiffre indiquant la diminution de la population bédouine (nomade).

TABLEAU N° 15

ACCROISSEMENT DE LA POPULATION PAR NATIONALITES

Année	Egyptiens	Accroissement global %	Etrangers	Accroissement global %
1882... ..	6.614.939	—	90.886	—
1897... ..	9.522.178	43.93	112.574	23.86
1907... ..	10.968.404	15.18	221.139	96.82
1917... ..	12.512.306	14.07	205.949	7.05
1927... ..	13.936.191	11.38	225.600	9.54

On parle couramment du taux d'accroissement « rectifié », taux que l'on oppose à celui de l'accroissement naturel; dans le premier cas, on suppose que la population a une certaine structure par âges, — qui est la même pour toutes les populations, et qui est fixée une fois pour toutes. On a recours à ces taux, pour comparer « la puissance démographique réelle des divers pays », pour établir le « potentiel démographique » des nations sous examen. Nous croyons que l'élimination, de parti pris, du facteur *âge* qui est la marque spécifique de chaque nation, puisqu'il découle des mouvements naturels (natalité, mortalité), est pour le moins illogique et infondée. Pourquoi ne pas éliminer aussi les autres facteurs divergeants entre les populations à comparer: professions, confessions, instruction, état de famille, population urbaine et rurale, etc...? ¹ Cette méthode, qui consiste à éliminer le facteur *âge*, servirait très bien pour étudier l'influence de la répartition de la population par âges sur l'accroissement. La remarque est intéressante, parce qu'une population peut être, en fait, dans une situation critique, tout en donnant des excédents des naissances sur les décès; ce fut le cas de la France. Comment? On

1. Voir une étude critique de la question par L. HERSCH, « *Taux globaux et taux composites en démographie. (Pour la réhabilitation des taux bruts)* » in REVUE DE L'INSTITUT INTERNATIONAL DE STATISTIQUE, 1934.

n'a qu'à supposer le groupe d'âges 20-49 ans de beaucoup supérieur aux deux autres groupes extrêmes; nous savons, que c'est le groupe qui présente le plus petit taux de mortalité; ainsi, avec une faible natalité, on peut avoir une population augmentant toujours... mais pour peu d'années, parce que bientôt, le troisième groupe, celui des personnes âgées de plus de cinquante ans augmentera, et avec lui les décès augmenteront, et feront qu'il n'y aura plus d'accroissement de la population, tout au contraire !

Heureusement l'Egypte est loin d'être dans ce stade, elle est un des rares pays où la jeunesse, — ceux de moins de 19 ans —, représente près de la moitié des habitants.

TABLEAU N° 16

TAUX D'ACCROISSEMENT DE LA POPULATION DE DIVERS
PAYS (pour mille habitants)

Pays	1921-1925	1926-1930	1931-1935
Egypte	17,6	18,2	15,6
Union Sud Africaine 1) ...	17,4	16,4	14,3
Canada	16,2	13,0	11,7
Inde Britannique... ..	6,7	9,0	10,9
Japon	12,8	14,2	13,7
Palestine... ..	20,5 2)	23,6	23,7
Allemagne	8,8	6,6	5,4
Bulgarie	18,2	15,2	13,8
France	2,1	1,4	0,8
Italie 3)	12,4	10,8	9,8
Pays-Bas... ..	15,3	13,3	12,3
Pologne	17,8 2)	15,4	13,0
Roumanie	14,9	14,0	12,2
Royaume Uni... ..	8,0	4,9	3,3
Yougoslavie	14,8	14,2	14,1 4)

Tableau pris de l'Annuaire Statistique de la Société des Nations.

1. Population blanche seulement

2. Période 1923-1925

3. Chiffres approximatifs

4. Période 1931-1934

En laissant de côté les coefficients rectifiés, on peut comparer et avec raison, les taux bruts d'accroissement des divers pays, ces taux indiquant le mouvement natu-

rel de chaque peuple. On constate que l'Egypte, malgré ses taux de mortalité de beaucoup inférieurs à la réalité, en ce qui concerne le taux d'accroissement, vient loin derrière la Palestine. Son taux, est voisin de ceux de divers pays balkaniques, et supérieur à ceux des grandes puissances du monde. Des grands Etats, seulement le Japon possède, un taux d'accroissement, presque égal à celui de l'Egypte. Mais, si l'on prenait comme terme de comparaison, le taux d'accroissement annuel, donné par le dernier recensement, on verrait que l'Egypte ne vient pas aux premiers rangs (Voir tableau N° 16).

4. — DENSITE

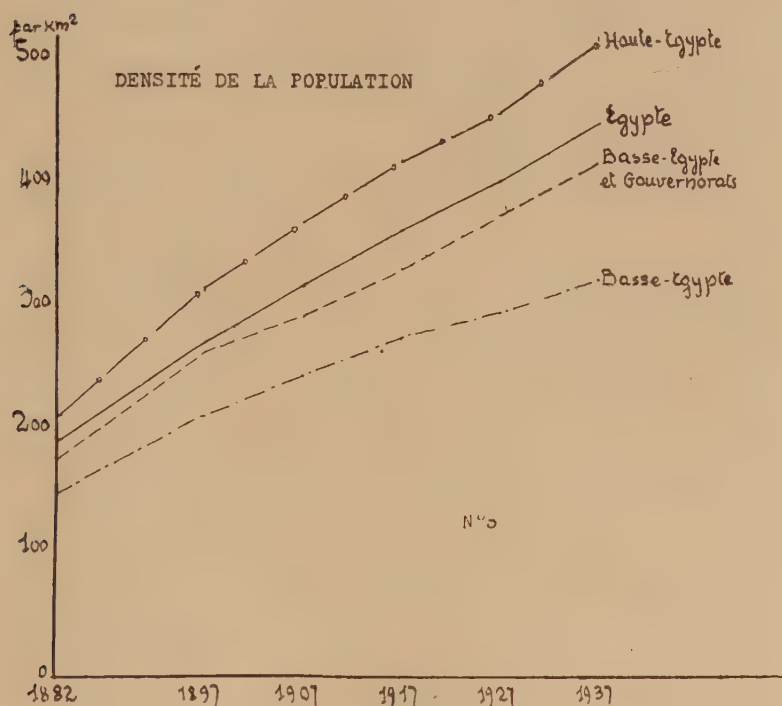
L'Egypte possède un territoire immense de près d'un million de kilomètres carrés, dont les 97 % sont des déserts arides. Le territoire habitable, composé de la vallée du Nil et des Oasis, ne couvre qu'une étendue de 35.168,100 kilomètres carrés, quoique la superficie totale du pays soit de près du double de celle de la France. Cette étendue est diversement habitée : par endroits la population est dense, grouillante; par ailleurs, les habitants sont très rares.

Dans les provinces peuplées, on constate une tendance des hommes à rassembler leurs habitations en de gros villages, parce que la terre est rare et chère; les provinces clairsemées sont caractérisées par l'éparpillement de la population en de petits hamaux; ici la terre est abondante et n'a pas la même valeur que dans les premières provinces¹.

Dans le calcul de la densité du pays, on a toujours tenu compte des terres habitables seulement; naturellement la population nomade des déserts, n'est pas non plus comptée pour l'établissement des densités; ainsi on élimine à la fois le désert et ses habitants. Cette façon

1. J. LAZACH & G. HUG, « *L'habitat rural en Egypte* »

de compter est tout à fait raisonnable, mais, dans les comparaisons internationales, elle crée beaucoup de difficultés. Il y a des pays où, les montagnes rocailleuses et nues, couvrent une bonne partie du territoire; ces montagnes qui n'abritent et ne nourrissent personne, sont pourtant calculées dans la superficie du pays, et influent ainsi sur le taux de la densité. Naturellement, il y a une autre excuse qui justifie la façon de calculer la densité en Egypte, c'est qu'ailleurs les parties inhabitables ne



présentent qu'une petite portion du territoire, tandis qu'ici la superficie désertique est de plus de trente fois supérieure à l'étendue de la vallée du Nil et des Oasis. Cette remarque faite, on constate que l'Egypte possède la plus forte densité du monde; constatation paradoxale,

car, on ne rencontre la forte densité de la population, que dans les contrées industrielles; l'Egypte et deux ou trois autres pays font exception à cette règle. Il y a la Chine qui est agricole et surpeuplée, mais on ne possède aucune donnée sérieuse la concernant. Il reste deux autres pays agricoles qui tiennent la comparaison avec l'Egypte : ce sont la plaine alluviale du Bengale, et le Tonkin — qui est proprement la vallée et le delta du fleuve Rouge. Et, coïncidence, ces deux pays sont, comme l'Egypte, formés par des fleuves. Les dernières statistiques donnent au Tonkin une densité de 413 personnes au kilomètre carré, densité assez inférieure à celle de l'Egypte qui est de 452.

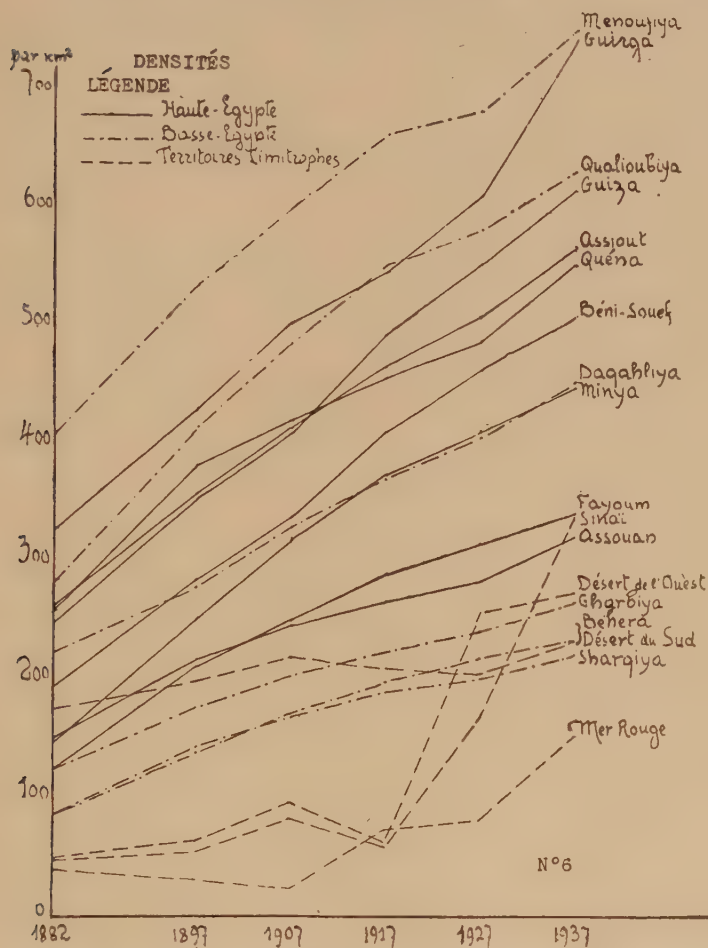
Cette densité a été relevée par tous les voyageurs qui ont visité le pays depuis les temps les plus reculés : les auteurs grecs s'étonnaient, mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'à l'époque où la densité de l'Egypte était à son niveau le plus bas, à la fin du 18^e siècle, les voyageurs notaient une densité « considérable ». On peut donc conclure, que comparativement aux autres pays, l'Egypte a *toujours* possédé une population dense.

Cette forte densité peut expliquer, dans une certaine mesure, le grand nombre de décès que l'on relève en Egypte; en effet, on a remarqué que dans les pays où l'hygiène n'a pas fait de forts progrès, la densité de la population du pays, et son taux de mortalité, accusent une visible corrélation. Le professeur Pearl, a voulu démontrer scientifiquement, qu'il s'agissait d'une loi biologique générale, se rencontrant chez tous les êtres vivants : il a enfermé dans un bocal des mouches *Drosophila*, et il a constaté, que plus elles augmentaient, et plus les décès étaient importants...

La densité du pays a été en continuelle augmentation (Voir graphique N° 5); le nombre des habitants par kilomètre carré a augmenté de 41 à 49 personnes tous les dix ans à partir de 1897 jusqu'en 1937. Mais cette augmentation de la densité n'a pas la même allure pour toutes les parties du pays; en tout cas, elle est en progression

constante dans tout le territoire, sauf dans les départements limitrophes (« *frontier districts* »), où la densité augmente et diminue suivant les époques.

Le graphique N° 6 indique l'évolution de la densité



dans les diverses provinces d'Egypte, y compris les divisions limitrophes, et en exceptant les Gouvernorats, qui au fond ne sont que des villes ayant une administration différente de celle des provinces. La densité des Gouvernorats est donnée dans le tableau N° 17.

TABLEAU N° 17

DENSITE DES GOUVERNORATS (au kilomètre carré)

Gouvernorats	1882	1897	1907	1917	1927	1937
Alexandrie ...	3.098	4.206	4.711	5.920	7.631	9.082
Le Caire... ..	2.466	3.646	4.196	4.891	6.584	8.085
Canal	197	482	591	878	1.252	1.560
Damiette... ..	17.022	15.758	14.677	15.492	17.453	20.241
Suez... ..	572	899	961	1.623	2.122	2.600

Tableau pris du recensement de 1927. Nous avons calculé les chiffres de 1937 en tenant compte des résultats préliminaires du recensement de cette année.

En étudiant d'un peu plus près le graphique N° 5 on constate que la densité de la Haute-Egypte est plus forte que celle de la Basse-Egypte toute seule ou en y comptant les Gouvernorats.

On constate, de plus, que la densité de la Haute-Egypte augmente plus rapidement que celle de la Basse-Egypte, — avec ou sans les Gouvernorats —, et que celle de l'Egypte toute entière.

Une remarque s'impose : c'est l'extrême inégalité du peuplement; par endroits, comme dans les solitudes désolées des « *Bararis* », l'homme ne se rencontre que très rarement; ailleurs, comme dans la province de Ménoufiya on trouve des densités énormes. On peut exprimer cette situation en quelques mots : la densité diminue à mesure que l'on s'éloigne du Nil nourricier. C'est ainsi que, la Haute-Egypte, où le Nil n'est jamais loin, possède les plus fortes densités; plus on se rapproche de la périphérie et des lacs cotiers de l'est ou de l'ouest, et plus la densité est faible. Cette différence de densité est due au mauvais drainage des terres, par suite de l'altitude très basse de ces contrées, qui rend le drainage par gravité difficile sinon impossible : alors, l'eau du sous-sol chargée de sels, stérilise la terre. C'est ainsi que dans les provinces de Béhéra, de Gharbiya et de Sharqiya, près de la moitié des terres est impropre à la culture : c'est ce qui explique leur faible densité. La faible densité de

certaines provinces de Haute-Egypte, comme Assouan, est due au fait que l'irrigation pérenne n'est pas encore appliquée : les terres ne recevant qu'une seule culture, ne peuvent pas nourrir autant d'hommes, que celles des provinces où l'irrigation pérenne permet jusqu'à trois cultures par an.

On trouve en Egypte des circonscriptions comptant moins de dix habitants par kilomètre carré, et d'autres en contenant près de mille. Nous allons étudier les variations de la densité, durant les 55 dernières années, dans les différentes provinces d'Egypte (Voir graphique N° 6)

On constate que Minya a été, de tous temps, la province la plus peuplée d'Egypte; elle détient actuellement le chiffre record de 718 personnes au kilomètre carré; elle risque de se voir détrônée par Guirga qui est arrivée à avoir 708 habitants par kilomètre carré. Qalioubiya vient en troisième lieu avec une densité de 637. Il est à noter que presque toutes les provinces d'Egypte ont tenu leurs rangs respectifs, seulement Guiza a dépassé Quéna et Assiout, Minya s'est laissée distancer par Béné-Souef, et Assouan par Fayoum.

La seconde remarque à faire c'est l'énorme augmentation de densité des provinces frontières, augmentation due surtout aux entreprises qui ont commencé à exploiter ces territoires. C'est la première poussée vers les déserts depuis l'époque ancienne, où ces régions étaient couvertes d'oasis. Il est à espérer, qu'avec les progrès de la science, ces provinces deviennent de plus en plus habitées.

Pour nous conformer à une habitude consacrée depuis longtemps, nous allons comparer la densité de l'Egypte avec celle de la Belgique, pays ayant la population la plus dense de l'Europe :

	1882	1897	1907	1917	1927	1937
Egypte	191	274	318	362	403	452
Belgique... ..	187	217	227	247	266	279

5. — MARIAGES ET DIVORCES

Ce n'est que depuis 1931, que l'on publie des statistiques concernant les mariages et les divorces des Gouvernorats et des Chefs-lieux. En 1935, on a commencé à donner des renseignements, sur cette question, pour tout le pays. Nous croyons cet essai prématuré : nombre de villages ne possédant pas encore des fonctionnaires capables pour ce travail, — nous avons déjà souligné cette lacune, quand nous avons parlé de l'enregistrement des naissances et des décès. Pour cette raison, nous donnerons ces résultats, à titre simplement indicatif.

Les étrangers n'étant pas tenus d'enregistrer leurs mariages et divorces auprès des autorités locales, les chiffres les concernant seront laissés de côté, comme n'offrant aucune valeur, tant numérique que comparative.

Ceci dit, on remarque que la proportion des personnes mariées pour mille habitants, est chez les musulmans de 24,8 — 24,7 — 25,5 et 26,0, pour les quatre années de 1931 à 1934; ce qui fait une moyenne annuelle de 25,2 0/00. Tandis que chez les coptes (orthodoxes, catholiques et protestants), ces chiffres sont respectivement : 8,3 — 7,3 — 8,7 et 9,1 et la moyenne annuelle est de 8,3 0/00.

La proportion annuelle des mariages musulmans est de plus de trois fois supérieure à celle des mariages coptes. Ce fait est dû à la polygamie et au divorce :

1) Les mariages polygames représentent, pour les années sous examen, les 10,4 — 10,6 — 10,5 — 11,7 pour cent du total des mariages musulmans. Ces pourcentages n'ont qu'une influence relative sur le taux des mariages musulmans.

2) Le divorce, est en fait, le véritable facteur de la grande différence existant entre les taux de nuptialité des musulmans et des coptes. Le divorce supplée, chez le pauvre, la polygamie; tandis que le riche s'adjuge plu-

sieurs concubines, le pauvre se contente de changer ses partenaires. L'institution du divorce, est tellement implantée dans les mœurs égyptiennes, qu'elle est devenue un abus déplorable; toutes les classes sociales en font un grand usage; on remarque une certaine répugnance dans les hautes classes sociales et chez les gens instruits.. Bref, la parole du Prophète — « De tout ce qu'il a permis, Dieu ne déteste rien autant que le divorce » — n'est plus respectée.

Niya Salima¹, parlant des femmes égyptiennes et du divorce écrit : « Elles passent d'un mari à l'autre avec une facilité de détachement et d'oubli extraordinaires; en échange du frugal repas et du peu confortable gîte, elles donnent volontiers leurs corps. C'est une transaction plus ou moins durable, au gré de l'homme, et à laquelle l'affection reste généralement étrangère... » En effet, en compulsant les statistiques, on observe que les divorcées et les veuves (beaucoup moins nombreuses que les premières), représentent plus de la moitié des femmes qui se marient chaque année. Il n'existe pas, comme dans les pays européens, une certaine répugnance pour le mariage avec une divorcée.

Chez les musulmans, pour les quatre années sous examen, il y a respectivement 53,6 — 49,8 — 46,6 et 47,8 (moyenne annuelle 49,4) de divorces pour cent mariages, c'est-à-dire en chiffres ronds, il y a pour 100 mariages 50 divorces. Mais ce record est encore battu par la capitale du pays qui a pour moyenne annuelle 53,2 (57,6 — 52,9 — 50,7 — 51,6) divorces pour cent mariages. Alexandrie n'enregistre que 49,6 (52,1 — 51,3 — 46,9 — 48,2) divorces pour cent mariages, c'est-à-dire un peu plus que le pourcentage moyen des villes soumises à cette statistique. Comme on le voit le divorce est fort en honneur.

1. NIYA SALIMA, « *Harems et musulmanes d'Egypte* »

Les coptes de rites orthodoxe et protestant, à l'inverse des coptes catholiques, admettent le divorce. Dans les pourcentages que nous allons donner sur les divorces, il ne sera pas tenu compte des mariages catholiques qui sont indissolubles. Avec les coptes nous arrivons aux antipodes des taux des musulmans, nous ne trouvons que 4,9 (5,1 — 7,3 — 3,2 — 4,2) divorces par cent mariages, c'est-à-dire dix fois moins de divorces que chez les musulmans¹.

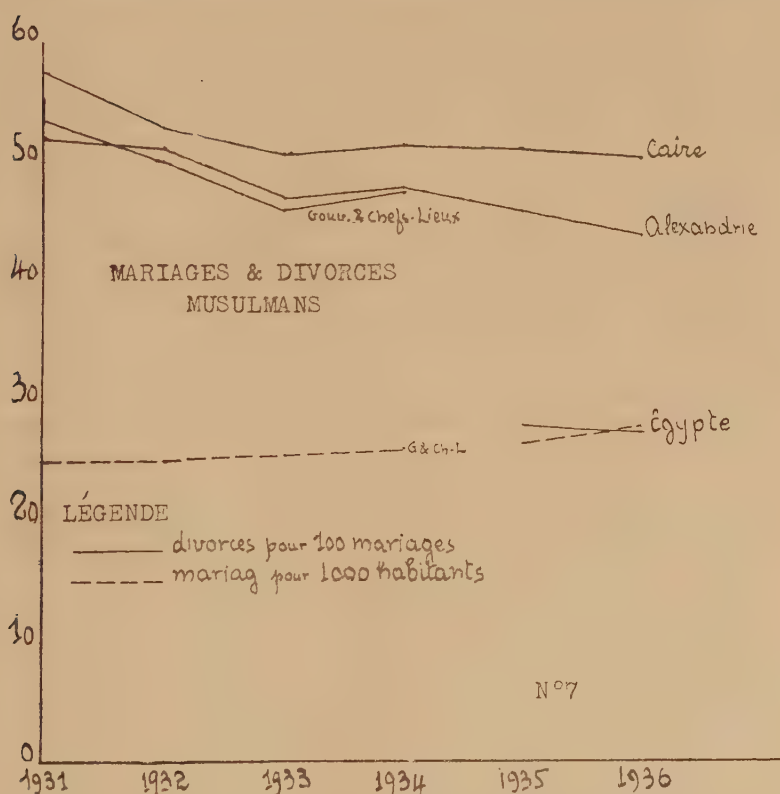
Nous pouvons dire, qu'au point de vue du résultat auquel on aboutit (pourcentage des personnes mariées), les musulmans et les coptes ne présentent pas de grandes différences d'état civil; comme nous allons le voir plus bas, au Chapitre IV, les proportions des femmes mariées par rapport à la population féminine en âge de l'être, s'équivalent dans les deux groupes, et même, dans le dernier recensement, il y a proportionnellement plus de femmes chrétiennes mariées que de musulmanes. Nous concluons que, compte tenu de l'influence — chez les musulmans — de la polygamie et du divorce largement admis, la population du pays à la même tendance, quant à ce qui concerne la création d'un foyer.

Nous possédons, pour les années 1935 et 1936, le nombre des mariages et des divorces du pays tout entier; mais comme les données concernant les coptes (les divorces notamment) ne sont pas très claires, nous préférons étudier les chiffres se rapportant à la population musulmane seulement.

Les coefficients des personnes mariées en 1935 et 1936, sont respectivement de 26,8 et de 28,1 pour mille habitants. Tandis qu'il n'y a que 28,1 et 27,5 divorces pour cent mariages. On constate que les villes du Caire et d'Alexandrie ont 28,6 — 33,1 et 26,3 — 28,8 personnes mariées pour mille habitants, et que les divorces ne repré-

1. Il y avait en France, en 1930, six divorces pour cent mariages.

sentent que 51,1 — 50,5 et 46,0 — 43,9 pour cent mariages; autrement dit, les deux villes, ont presque conservé leurs taux antérieurs. Mais alors, à quoi tient la grande différence dans le pourcentage des divorces entre les villes et le pays tout entier? Pourquoi divorcerait-on deux fois plus dans les villes que dans les campagnes? Est-ce que la dissolution des mœurs citadines explique ce grand décalage? Oui en partie; mais il n'est pas moins vrai, que dans les villages, on divorce fréquemment. On divorce pour changer et pour rien d'autre: « Que voulez-vous que



je fasse? Puis-je passer ma vie entière avec elle? — Mais certainement, pourquoi pas? — Je serai un phénomène

dans mon village »¹. Un autre facteur, le facteur économique, — parce que les mariages et les divorces, et surtout les divorces, coûtent —, expliquerait aussi en partie le moindre pourcentage des divorces ruraux: les fellahs sont si pauvres... Mais nous croyons aussi, qu'une partie des divorces n'est pas mentionnée dans les registres des campagnes, car pour divorcer valablement il suffit de répéter trois fois la formule de répudiation devant témoins; nous n'allons pas jusqu'à dire, que le pourcentage des divorces dans les villages, soit le même que celui des villes.

Le graphique N° 7 donne une idée de l'évolution des mariages et des divorces au Caire, à Alexandrie, dans les Gouvernorats et dans les chefs-lieux des provinces et dans l'Égypte toute entière. On y remarque, que la tendance est vers l'augmentation des mariages, et la diminution des divorces.

Quelles sont les causes de cette diminution des divorces? Nous laisserons la parole à un fonctionnaire de province, mieux placé que nous pour répondre à cette question: « La raison en est moins au développement de la civilisation, qu'à l'augmentation de la misère du fellah »².

La polygamie augmente-t-elle ou diminue-t-elle en Égypte? Question difficile à résoudre actuellement parce que les données nécessaires nous manquent: les premières données la concernant sont celles du recensement de 1927; peut-être, quand on publiera les résultats du nouveau recensement, connaîtrions-nous la réponse. Pour le moment nous devons nous contenter des résultats relatifs aux villes pour les années 1931 à 1934; nous avons déjà dit que les mariages polygames représentent les 10,4 — 10,6 — 10,5 — 11,7 pour cent des mariages conclus par les musulmans; malgré cette augmentation apparente de la polygamie, nous croyons, que dans le pays considéré en

1. NIYA SALIMA, op. cit.

2. Paroles rapportées par HENRI HABIB AYROUT, « *Mœurs et coutumes des fellahs.* »

son entier, elle doit être en régression, à cause de la raison invoquée pour la baisse des divorces : la misère. D'ailleurs, nous essayerons de démontrer cette affirmation, à l'aide des données statistiques, dans le Chapitre IV.

Quoique cela paraisse étonnant, le divorce et la polygamie, se ramènent au fond à la même chose : la possession de plusieurs femmes, successivement pour le premier cas, et en même temps pour le second, et doivent par conséquent subir les mêmes influences. Celui qui veut divorcer pour se remarier, doit payer une pension alimentaire à sa première femme ; celui qui tient à avoir une femme en plus, doit la nourrir. De toute façon, ces opérations se ramènent à une situation bien simple : l'homme doit nourrir une bouche en plus ; le peut-il ? Si oui, il prend une autre épouse ou divorce, si non il reste tranquille et garde sa femme.

Quelles sont les unions qui présentent le plus fort pourcentage des divorces ? Nous étudierons cette question chez les musulmans ; d'ailleurs les coptes présentent les mêmes symptômes. Nous constatons que près de 40% des mariages dissouts ont duré moins d'une année, et 40% autres ont duré entre un et quatre ans, donc la grande majorité des divorces concerne les mariages conclus au maximum quatre ans auparavant. Il faut aussi noter, que les 70% des divorces, concernent les mariages qui n'ont pas donné d'enfants... mais il n'est pas rare de voir des hommes répudier leurs femmes qu'ils ont gardées pendant vingt ans, et avec lesquelles ils ont eu cinq ou six enfants.

Pour toutes les raisons que nous venons d'invoquer, nous ne pouvons pas comparer la nuptialité musulmane avec celle des pays européens ; cependant le taux des mariages coptes pourrait servir de terme comparatif, d'autant mieux qu'il représente l'état de fait de la population égyptienne, puisque, comme nous l'avons déjà noté, le pourcentage des femmes mariées étant presque le même pour les deux religions.

Le taux moyen de nuptialité des années 1933-1935 est de: 9,8 pour l'Union Sud-Africaine (population blanche seulement); 7,5 au Japon; 10,2 en Allemagne, mais cette forte nuptialité est due aux lois hitlériennes poussant les jeunes gens au mariage; 7,7 pour la Belgique; 8,8 en Bulgarie; 7,1 pour la France; 7,0 en Italie; 8,3 en Pologne; 8,7 pour la Roumanie; 8,1 au Royaume-Uni; et 7,7 en Nouvelle-Zélande¹. Comme les coptes ont une nuptialité de 8,3, moyenne des années 1931-1934, nous pouvons conclure que le pays tient un rang honorable à côté des autres nations².

1. Chiffres pris de l'Annuaire Statistique de la Société des Nations.

2. En tenant compte du grand nombre des jeunes gens de moins de 19 ans en Egypte, le taux de 8.3 0/0 est très bon.

CHAPITRE III.

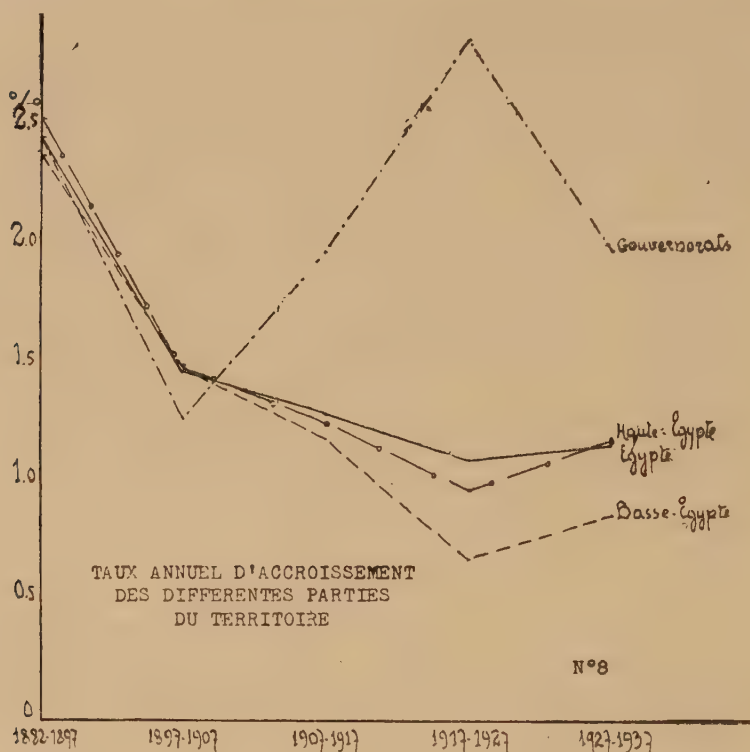
MOUVEMENT DE LA POPULATION DES DIFFÉRENTES PARTIES DU TERRITOIRE

On distingue d'ordinaire la Haute-Egypte et la Basse-Egypte ; parfois on adopte une division tripartite : la Haute-Egypte, la Moyenne-Egypte et la Basse-Egypte ; nous allons suivre dans notre exposé, la division courante en Haute et Basse Egypte.

Administrativement l'Egypte est divisée en quatorze provinces et en cinq Gouvernorats. La Haute-Egypte comprend huit provinces, à savoir : Assouan, Assiout, Béni-Souef, Fayoum, Guirga, Guiza Minya et Quéna. La Basse-Egypte possède six provinces : Béhéra, Daquahliya Gharbiya, Ménoufiya, Qalioubiya et Sharquiya, et contient dans son territoire les cinq Gouvernorats du Caire, d'Alexandrie, du Canal, de Damiette et de Suez. On distingue à part, quatre territoires limitrophes, englobant le reste du pays, c'est-à-dire le désert ; ces divisions, connues sous le nom de « *Frontier Districts* », sont celles de la Mer Rouge, du Sinaï, du Désert du Sud, et du Désert de l'Ouest.

Il est d'usage de comparer la Haute-Egypte à la Basse-Egypte sans tenir compte des Gouvernorats, qui, quoique situés aux extrêmes limites du territoire de cette dernière, n'en font pas partie administrativement. Aussi, la division de ce chapitre, est-elle toute indiquée : un premier paragraphe sera consacré à la Haute-Egypte ; le deuxième s'occupera de la Basse-Egypte ; le troisième étudiera les Gouvernorats ; enfin les quatrième et cinquième paragraphes porteront respectivement sur les provinces et sur les territoires limitrophes.

Dans ce chapitre nous étudierons l'évolution de la population en ne tenant compte que des données des six recensements de 1882 à 1937; les chiffres relatifs au recensement de 1882 ne seront mentionnés qu'à titre indicateur, leur valeur intrinsèque étant nulle. Nous croyons



inutile, d'étudier la natalité et la mortalité relative à ces diverses divisions, puisque les chiffres que nous possédons se rapportent à un petit nombre d'années.

1. — LA HAUTE-EGYPTE.

La Haute-Egypte, ou le Saïd, occupe toute la vallée du Nil, allant de la frontière Soudanaise au Caire, ainsi que l'oasis de Fayoum. La densité de sa population a

toujours été plus forte que celle du pays, ou celle de la Basse-Egypte (Voir graphique N° 5). Son accroissement dépassant celui du pays durant la décade 1897-1907, fléchit un petit peu pendant la décade suivante, pour descendre encore plus bas dans la période 1917-1927; mais cette baisse du taux de son accroissement, baisse plus forte que celle du taux du pays entier entre 1907 et 1927, s'arrête en 1927; la période décennale 1927-1937 voit la reprise de l'accroissement de la population, son taux dépassant celui du pays : la reprise est nette (Voir tableau N° 18).

TABLEAU N° 18

TAUX D'ACCROISSEMENT DE LA POPULATION
DES DIFFERENTES PARTIES DU TERRITOIRE

Année	Taux d'accroissement annuel				
	Egypte	Hte.-Egypte	Basse-Egypte	Gouvern.	Terr. limitrophes
1882... ..	—	—	—	—	—
1897... ..	2,45	2,54	2,39	2,45	1,02
1907... ..	1,50	1,53	1,53	1,28	2,26
1917... ..	1,29	1,26	1,19	1,98	-1,27
1927... ..	1,10	0,97	0,69	2,87	7,05
1937... ..	1,16	1,19	0,87	1,98	2,53

Une caractéristique étonnante de la Haute-Egypte, c'est la prépondérance de l'élément masculin sur l'élément féminin, lors de tous les recensements du pays, prépondérance pour le moins inexplicable : le pays étant surpeuplé, les hommes vont en Basse-Egypte ou au Gouvernorats pour trouver du travail et laissent leurs familles chez eux : or les recensements égyptiens sont des recensements « de facto », comment se fait-il que les hommes soient plus nombreux que les femmes au Saïd ? Mystère. Nous donnons un essai d'explication dans notre conclusion.

Si nous étudions l'accroissement respectif des hommes et des femmes, nous constatons (tableau N° 19), que

pendant une décade ce sont les hommes qui augmentent plus vite tandis que pendant la période suivante c'est l'inverse.

TABLEAU N° 19

TAUX D'ACCROISSEMENT DES DEUX SEXES
EN HAUTE-EGYPTE

Année	Hommes nombre	Accroisse- ment global %	Femmes nombre	Accroisse- ment global %	Excédent masculin
1882 ...	1.346.672	—	1.346.498	—	174
1897 ...	2.000.005	43,5	1.931.957	43,4	68.048
1907 ...	2.294.640	14,7	2.282.810	18,2	11.830
1917 ...	2.608.674	13,6	2.578.198	12,9	30.476
1927 ...	2.857.195	9,5	2.852.602	10,6	4.593
1937 ...	3.245.311	13,5	3.172.074	11,2	73.237

2. — LA BASSE-EGYPTE.

La Basse-Egypte comporte tout le Delta sans les villes de Gouvernement. Sa population, moins dense que celle du Saïd, ou de l'Egypte entière, croît aussi moins vite que les leurs.

Le taux de son accroissement est toujours inférieur à celui du reste du pays ou de la Haute-Egypte, sauf pour la période décennale 1897-1907 où il égale le taux de la Haute-Egypte et dépasse de très peu celui de l'Egypte.

Les taux d'accroissement des populations de Basse-Egypte et des Gouvernorats évoluent en sens inverse, tandis que le premier baisse presque continuellement, le second hausse. L'explication de cette constatation se trouve dans le fait de la désertion des campagnes pour les villes (Voir Chapitre IV, « Les Migrations »).

La population de la Basse-Egypte a toujours été supérieure à celle de la Haute-Egypte ; mais cette dernière, avec son taux d'accroissement plus fort, atteindra bientôt le même chiffre d'habitants : le tableau N° 20, indique que l'écart entre ces deux populations, diminue de plus en plus. La différence maximum entre les deux populations a été atteinte en 1917 : durant les premières décades, la Basse-Egypte, malgré son taux d'accroissement

inférieur à celui de la Haute-Egypte, augmentait l'écart existant entre sa population et celle de la Haute-Egypte, grâce sa a marge initiale: en 1917 et en 1937 l'écart diminue, et si dans l'avenir, les deux taux d'accroissement respectifs gardent les mêmes proportions, les deux territoires arriveront à avoir des populations équivalentes¹.

TABLEAU N° 20

VARIATION DES POPULATIONS DE HAUTE ET BASSE-EGYPTE

Année	Populations de		Différence
	Basse-Egypte	Haute-Egypte	
1882... ..	3.278.602	2.693.170	585.432
1897... ..	4.655.045	3.931.962	723.083
1907... ..	5.416.887	4.577.450	839.437
1917... ..	6.094.916	5.186.872	908.044
1927... ..	6.530.622	5.709.797	820.825
1937... ..	7.124.169	6.417.385	706.784

La situation de la Basse-Egypte, quant à ce qui concerne la répartition de la population entre les deux sexes, est justement l'inverse de celle de la Haute-Egypte : l'élément féminin l'a toujours emporté sur

TABLEAU N° 21

VARIATION DU NOMBRE DES DEUX SEXES EN BASSE-EGYPTE

Année	Nombre des		Excédents	
	hommes	femmes	masculin	féminin
1882 ...	1.628.624	1.649.978	—	21.354
1897 ...	2.335.497	2.319.548	15.949	—
1907 ...	2.693.402	2.723.485	—	30.083
1917 ...	3.019.790	3.075.126	—	55.336
1927 ...	3.182.271	3.348.351	—	166.080
1937 ...	3.490.317	3.633.852	—	143.535

l'élément masculin, sauf lors du recensement de 1897, où on a trouvé un excédent masculin. D'ailleurs, l'écart entre les deux sexes ne fait qu'augmenter, ainsi que l'in-

1. Les récentes découvertes minières permettront, peut-être, à la Haute-Egypte de nourrir une population aussi nombreuse que celle du Delta.

dique le tableau N° 21. A quoi est due cette différence si nette entre les deux contrées ? Nous ne sommes pas en mesure de l'expliquer.¹

3. — LES GOUVERNEMENTS.

Les cinq Gouvernorats, actuellement classés par ordre d'importance, sont : Le Caire, Alexandrie, le Canal, Suez et Damiette. Au début, Damiette dépassait le Canal et Suez; mais sa population a décliné jusqu'en 1907, pour reprendre faiblement entre 1907 et 1917, et avec un taux supérieur à celui du pays après 1917. Il est à remarquer que le taux d'accroissement de Damiette a toujours été inférieur à celui des cinq Gouvernorats, réunis ou pris séparément, et que c'est le seul Gouvernorat qui ait vu sa population diminuer pendant vingt ans.

TABLEAU N° 22

TAUX D'ACCROISSEMENT DE LA POPULATION
DES GOUVERNORATS

Année	Egypte	Gouvern.	Accroissement annuel %			Suez	Damiette
			Caire	Alexand.	Canal		
1882	—	—	—	—	—	—	—
1897	2,45	2,45	2,64	2,06	6,17	3,07	-0,51
1907	1,50	1,28	1,41	1,14	1,79	0,66	-0,71
1917	1,29	1,98	1,54	2,31	4,27	5,39	0,54
1927	1,10	2,87	3,01	2,57	3,60	2,72	1,22
1937	1,16	1,98	2,07	1,76	2,23	2,07	1,47

La population des Gouvernorats a toujours augmenté avec une vitesse d'accroissement supérieure à celle du pays tout entier, sauf pour la période décennale 1897-1907 — période de grand enthousiasme pour la terre. Cet engouement — cause de la crise de 1907-1908 — a fait que l'augmentation de la population rurale fut supérieure à celle de la population urbaine : la campagne avait besoin de travailleurs.

1. Voir un essai d'explication dans notre conclusion,

Les Gouvernorats du Canal et de Suez, ont vu leurs populations s'accroître à un rythme accéléré, à mesure qu'augmentait le trafic à travers le Canal de Suez (Voir Tableau N° 22). Ce qui montre le mieux cette poussée rapide de la population de ces deux Gouvernorats, c'est le tableau N° 23, où l'on voit cette population presque tripler en quarante ans (1897-1937), tandis que la population des autres Gouvernorats — à part celui de Damiette — a un peu plus que doublé dans le même laps de temps.

TABLEAU N° 23

VARIATION DE LA POPULATION DES GOUVERNORATS

Année	Gouvern.	Le Caire	Alexandrie	Canal	Suez	Damiette
1882	696.723	398.683	232.636	20.441	10.919	34.044
1897	1.004.284	589.573	315.844	50.179	17.173	31.515
1907	1.141.273	678.433	353.807	61.332	18.347	29.354
1917	1.388.626	790.939	444.617	91.090	30.996	30.984
1927	1.842.857	1.064.567	573.063	129.797	40.523	34.907
1937	2.241.478	1.307.422	682.101	161.804	49.669	40.482

Alexandrie, la seconde capitale de l'Egypte, a été, de tout temps, une ville importante et florissante. A en croire l'historien Josèphe elle avait 3.000.000 d'habitants sous les Ptolémées; d'après d'autres, à la même époque elle n'aurait eu que 900.000. Lors de la conquête arabe, en tablant sur les données de la capitation payée par la ville, qui ne s'est rendue aux conquérants qu'après un long siège, le nombre de ses habitants devrait être de 600.000. Mais laissons ces temps légendaires et venons aux époques récentes. Les savants de l'expédition française estiment la population d'Alexandrie à 7.000 habitants, l'estimation de 1825 lui donne 16.000 personnes; en 1849 on l'évalue à 60.000 hommes, enfin en 1871 on croit que sa population est de 219.000 individus.

On constate, depuis le début du siècle dernier, un constant accroissement de la ville; mais, malgré tout, malgré le mouvement qui est en train de faire d'Alexandrie le centre industriel du pays, sa population augmente

moins rapidement que celle de la capitale, notamment lors des deux dernières décades. Peut-être que la situation géographique du Caire explique cette constatation : la capitale, située au point de jonction des deux Egyptes, attire vers elle les habitants des deux pays, tandis qu'Alexandrie ne peut compter que sur l'appoint du nord du Delta.

La capitale de l'Egypte est située à un carrefour de routes importantes, et a eu une histoire très mouvementée. Le Caire fut construit par les conquérants arabes à côté de la place forte de Fostat, et tout près de Memphis, capitale de l'ancienne Egypte ; il eut des époques de prospérité et de déclin ; sa population suivit la courbe de sa fortune : avant l'arrivée des Fatimites elle était sûrement inférieure à 100.000 habitants ; au XI^e siècle, sous les Khalifes, la ville atteint les 300.000 habitants et devient ainsi une des plus importantes villes du monde ; au XII^e siècle c'est déjà le déclin, sa population n'est plus que de 150.000 à 200.000 habitants ; avec les Mamelouks, vers le milieu du XIV^e siècle, Le Caire est en pleine gloire, et contient 600.000 hommes, mais cette prospérité est éphémère, et, durant les siècles suivants sa population ne fait que décroître : 430.000 habitants au milieu du 16^e siècle ; en 1800, Jomard estime sa population à 260.000 habitants et Mr. Clerget¹ l'estime à 245.000 hommes ; l'estimation de 1846 lui attribue 256,679

1. M. CLERGET, op. cit., C'est dans cet ouvrage que nous avons puisé les chiffres concernant la population du Caire avant 1800. D'ailleurs il ne faut pas trop se fier à ces chiffres : nous ne les avons donné que dans le seul but de montrer les variations probables de la population de la ville. Dans ces temps, comme encore actuellement dans certains vieux quartiers, la ville du Caire, était desservie par des ruelles étroites où passait une foule grouillante et nonchalante, et comme la ville était assez étendue, les voyageurs croyaient qu'ils se trouvaient dans une fourmière géante, et ils en donnaient des estimations en conséquence. C'est ce qui explique, que les estimations antérieures de quelques années de celle donnée par Jomard, (estimation au-dessus de la vérité suivant nombre d'auteurs), donnent des chiffres de beaucoup supérieurs à celui donné par ce dernier.

individus. A partir de 1882, la population du Caire s'est accrue à un rythme accéléré; l'agglomération urbaine est devenue de plus en plus étendue englobant une vaste banlieue.

Dans les Gouvernorats, d'ailleurs comme dans tous les grands centres mondiaux, la population masculine est prépondérante : les villes attirent les hommes jeunes en quête d'une situation. Le nombre des hommes est allé en croissant jusqu'en 1917, année de guerre, qui a apporté un complet changement : une brusque diminution, dans l'ensemble des Gouvernorats, s'est manifestée à la suite des demandes de mains-d'œuvre pour les travaux de guerre dans d'autres endroits; mais certains des Gouvernorats, notamment ceux du Suez et du Canal, où la présence des soldats et les mouvements des troupes animaient le commerce, virent leurs populations masculines augmenter dans des proportions étonnantes : 1227 hommes au Canal, et 1418 à Suez pour mille femmes (Voir tableau N° 24). En 1937 on relève une diminution marquée de la population masculine dans tous les Gouvernorats, pourquoi ? Serait-ce l'effet de l'installation définitive des célibataires qui ont fait venir des femmes de leurs villages pour les épouser ?

TABLEAU N° 24

NOMBRE ET RAPPORT DE LA POPULATION DES DEUX SEXES AUX GOUVERNORATS

Année	Nombre des		Nombre des hommes pour 1000 femmes						
	Hommes	Femmes	Gouv.	Alex.	Caire	Canal	Suez	Dam.	
1882	349.566	347.157	1006	1033	972	1185	1150	1102	
1897	533.404	470.880	1132	1103	1124	1457	1179	1117	
1907	604.301	536.972	1192	1120	1123	1225	1173	1006	
1917	716.355	672.271	1065	1039	1053	1227	1418	1004	
1927	967.061	875.796	1104	1092	1104	1144	1208	1034	
1937	1.146.085	1.095.393	1046	1026	1048	1098	1111	1033	

4. — LES PROVINCES.

Toutes les provinces, sauf deux, Guirga et Guiza, ont eu durant la période 1897-1927, un taux d'accroissement

de plus en plus faible. Durant la dernière décade, Minya a gardé son taux d'accroissement de la période décennale précédente ; les taux de Béhéra, Béni-Souef et Fayoum ont continué à décroître, tandis que les autres provinces ont vu le leur augmenter doucement ; Assouan, Quéna et Sharquiya ont eu une très forte reprise dans l'augmentation de la population.

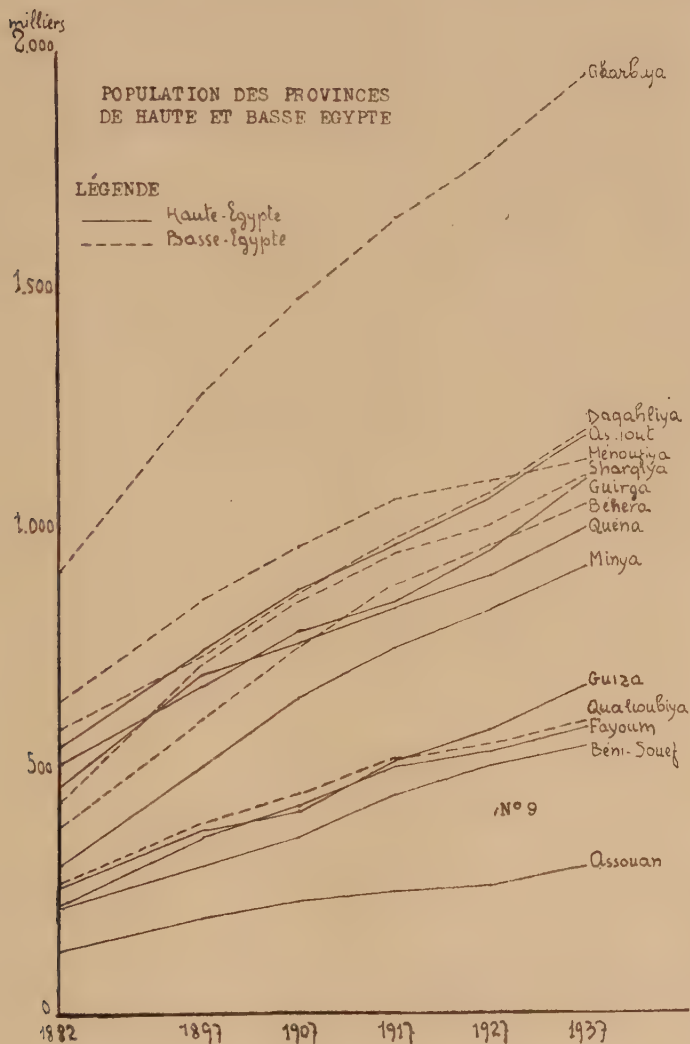
TABLEAU N° 25

ACCROISSEMENT GLOBAL DE LA POPULATION DES DIFFERENTES PROVINCES (pour cent)						
Provinces	1882-1897	1897-1907	1907-1917	1917-1927	1927-1937	
Assiout	36	16	12	10	11	
Assouan	45	13	9	6	14	
Béhéra... ..	60	22	17	9	8	
Béni-Souef	44	20	22	12	10	
Daquahliya	25	18	13	10	12	
Fayoum	69	19	15	9	8	
Gharbiya	40	17	12	8	9	
Guirga... ..	31	16	9	12	15	
Guiza	42	15	20	13	15	
Ménoufiya	31	13	11	3	4	
Minya	70	25	17	10	10	
Qualioubiya	47	17	14	6	8	
Quéna	48	9	9	8	12	
Sharquiya	65	18	12	6	10	
EGYPTE	43	16	14	11	12	

Les deux provinces de Guirga et de Guiza ont subi des variations du taux d'accroissement particulières à chacune d'elles. La première voit son accroissement tomber durant la décade 1907-1917, pour reprendre avec avantage pendant les deux périodes suivantes. Le taux de la seconde a successivement haussé pour tomber et hausser de nouveau.

En Béhéra, Gharbiya et Sharquiya, les trois seules provinces d'Egypte où presque la moitié des terres sont incultes, — à cause du drainage défectueux —, l'augmentation de la population ne présente pas la même évolution que dans le reste du pays. La province de Béhéra, qui a vu sa population augmenter de 22% entre 1897 et

1907, ne présente plus, pour les périodes décennales suivantes, que les taux d'accroissement respectifs: 17—9 et 8 pour cent. La Gharbiya a un taux d'accroissement diminuant de décade en décade, (17—12—8 pour cent), taux qui s'améliore un peu pour la dernière période décennale (à 9%). Seule la Sharquiya, lors des dix dernières



années, montre une véritable reprise de son taux d'accroissement, alors que, entre 1897 et 1927, ce taux déclinait. Il est à espérer, que grâce à l'intervention gouvernementale pour l'amélioration du drainage des terres, ces trois provinces, serviront de déversoir, pour quelques temps, au constant accroissement de la population égyptienne.

5. — LES TERRITOIRES LIMITROPHES.

Ces territoires occupent de vastes étendues désertiques d'une superficie de près de 950.000 kilomètres carrés. Ils se trouvent à l'Est et à l'Ouest de la vallée nilotique. A l'Est nous avons la presqu'île du Sinaï avec ses palmeraies et ses vallées verdoyantes, où l'on fait de l'élevage, et le Désert Arabique, le long de la mer Rouge, parsemé de quelques petites oasis. A l'Ouest nous avons le désert du Sud et le Désert de l'Ouest, parsemés de dépressions profondes entourées de falaises, excavations dans lesquelles se trouvent les principales oasis égyptiennes : Siwa, Wadi Natroun, Baharia, Dakla, Farafra, Kafra; ces oasis étaient très prospères dans l'ancien temps, et devaient être de beaucoup plus peuplées qu'actuellement : la découverte de monuments importants dans ces endroits le fait supposer; il y a aussi le port de Marsa-Matrouh, qui prend une importance de plus en plus grande, depuis qu'il est devenu une base militaire.

La population de ces territoires a passé par des hauts et des bas : aucune autre province égyptienne n'a subi de pareils écarts.

TABLEAU N° 26
POPULATION DES TERRITOIRES LIMITROPHES
(nombre et taux d'accroissement)

Année	Mer Rouge	Accrois.	Sinaï	Accrois.	Désert du Sud	Accrois.	Désert Ouest	Accrois.
		global %		global %		global %		global %
1882	2.430	—	4.179	—	21.459	—	9.262	—
1897	2.083	-15	4.844	16	24.310	13	12.224	31
1907	1.612	-23	7.407	53	26.751	10	18.598	52
1917	4.684	191	5.430	-27	25.859	-3	11.868	-36
1927	5.177	11	15.059	177	25.396	-2	48.956	313
1937	9.906	91	29.951	98	29.092	14	52.544	7

L'impression laissée par le tableau N° 26 est que quelque découverte minière, par exemple, a fait affluer toute une population vers le Désert de l'Ouest; mais la réalité n'est pas là : cette augmentation est factice, elle provient du fait que pendant la grande guerre, tant le Désert de l'Ouest que la presqu'île du Sinaï se trouvaient être compris dans la zone des opérations militaires, et par conséquent, pour 32.663 personnes y habitant, on n'eut aucun renseignement, et on fut obligé de les classer à part, sous la rubrique « population estimée ». En 1917, la population totale des territoires limitrophes n'est pas de 47.841 individus, mais de $47.841 + 32.663$ ce qui fait 80.504 personnes. Cette correction entraîne aussi celle du taux annuel d'accroissement de tous ces territoires, qui doit être ainsi ramené de 7,05% à 1,63%, et par conséquent tout rentre dans l'ordinaire : il y a une augmentation un peu plus accentuée que celle du reste du pays, à cause de la mise en exploitation de certaines mines; c'est le même phénomène qui explique le fort accroissement de la population des territoires de l'Est pendant la toute dernière décade : on a mis en exploitation d'anciennes mines, on en a découvert d'autres, et la demande d'ouvriers a fait sentir ses effets sur l'accroissement de la population.

CHAPITRE IV.

REPARTITION DES RECENSES

Le pays a subi, depuis 1882, six recensements, dont le premier, effectué dans un moment de troubles internes (guerre civile), ne doit pas être pris en considération, — ses résultats, nous l'avons déjà répété plusieurs fois, sont par trop faux, et ne seront indiqués qu'à titre de simple curiosité. Nous n'avons pu obtenir, du département central de statistique, sur le recensement de 1937, que les chiffres relatifs à la répartition de la population par provinces et par sexes; les chiffres concernant la répartition de la population par nationalités, par âges, par professions, etc... ne seront connus que dans deux ans au plus tôt; actuellement, on ne connaît ces distinctions, que pour les seules provinces d'Assouan et de Quéna.

Les questionnaires des divers recensements n'ont pas été les mêmes; mais tous comportaient des demandes sur le nom, le sexe et la nationalité.

Le tableau suivant indique les données fournies par les recensements égyptiens :

Tous les recensements	1° le nombre
»	2° le sexe
»	3° la nationalité
De 1897 à 1927	1° l'âge
»	2° la religion
»	3° le degré d'instruction
»	4° la profession
De 1907 à 1927	1° le lieu de naissance
»	2° l'état civil
»	3° les infirmités

Il y a des indications moins importantes qui se trouvent dans un seul recensement, — comme le nombre des

femmes de chaque individu (en 1927), ou le nombre des langues parlées par chacun (en 1917) —, ou dans deux recensements, — comme la race d'origine du recensé (en 1917 et en 1927. Ces indications, données par un ou deux recensements, ne peuvent pas servir à une étude comparative.

Les tableaux publiés lors des divers recensements, n'ont pas toujours les mêmes formes, ce qui rend les comparaisons difficiles, sinon impossibles. Parfois, les chiffres concernant une seule question, se trouvent dans trois ou quatre tableaux différents : pour connaître le nombre des étrangers lors du recensement de 1927, il faut consulter plusieurs tableaux. Ailleurs, les données ne sont pas comparables avec celles des recensements précédents, — la répartition de la population par âges, etc.

1. — PAR SEXES.

A première vue, la répartition de la population par sexes, paraît des plus faciles à obtenir : il suffirait de n'omettre personne lors du recensement. Mais en Egypte, comme dans tous les pays orientaux, cette condition est difficile à réaliser. Car, en Orient, la femme mène une vie séparée, retirée : elle ne se mêle point à la vie publique, à la vie des hommes. Pendant les visites, les hommes restent entr'eux et les femmes entr'elles, et forment ainsi deux clans distincts. La femme n'est pas présentée aux connaissances ou aux amis du mari, elle ne peut voir que les très proches parents.

Ainsi, lors des recensements officiels, les énumérateurs doivent se contenter des indications que veut bien leur donner le chef de famille : ils ne voient personne d'autre en dehors de lui. Demander à un homme des nouvelles de sa femme ou de ses filles est indécent ; le questionner sur le nombre de ses femmes est pire, c'est s'ingérer dans sa vie intime. Le recenseur se trouve donc dans une situa-

tion embarrassante; mais ce n'est pas tout: parfois le fellah omet de déclarer sa femme ou sa fille par préjugé¹, ou il déclare comme fille son garçon afin de lui épargner le service militaire. Même sur cette question, la plus simple pour n'importe quel pays occidental, on ne peut pas se fier aveuglément aux statistiques.

On remarque, dans le tableau N° 27, des différences très grandes dans la proportion des femmes par rapport aux hommes; ainsi, du recensement de 1897 à celui de 1907, le nombre des femmes pour mille hommes passe de 969 à 992; à quoi est due cette brusque augmentation du nombre des femmes ?

TABLEAU N° 27

REPARTITION DE LA POPULATION EGYPTIENNE PAR SEXES

Années	Hommes	Femmes	Nombre des femmes pour 1000 hommes	Excédents	
				masc.	fém.
1882	3.343.325	3.362.500	1005	—	19.175
1897	4.891.012	4.743.740	969	147.272	—
1907	5.616.640	5.573.338	992	43.302	—
1917	6.369.517	6.348.738	996	20.779	—
1927	7.058.073	7.119.791	1008	—	61.718
1937	7.947.193	7.957.332	1001	—	10.139

Le bureau du recensement de 1907, croit que cette augmentation doit être attribuée, à la moindre réticence montrée pour la déclaration du nombre de femmes vivant dans chaque maison. Cette proportion augmente dans les deux recensements suivants — elle passe à 996, et de là à 1008 —, pour retomber en 1937 à 1001. Ces différences sont assez sensibles, elles ne peuvent s'expliquer par le fait des naissances et des décès : d'ailleurs, nous avons vu au Chapitre II, qu'entre le recensement de 1917 et celui de 1937, en tenant compte de l'accroissement naturel de la population — excédent des naissances sur les décès —, il y avait une moins value tant en 1927

1) Voir en ce sens le recensement de 1907.

qu'en 1937, moins value plus accentuée pour le sexe féminin que pour le sexe masculin. Ainsi, en tablant sur le seul accroissement naturel à partir de 1917, nous devrions trouver en 1927 et en 1937 respectivement 1037 et 1039 femmes pour mille hommes, c'est-à-dire que nous devrions constater en 1937 une faible augmentation du pourcentage des femmes par rapport aux hommes. Ces pourcentages doivent être diminués, car pour la période 1917-1937 les décès féminins non déclarés étaient plus nombreux que les décès masculins non déclarés¹; mais, de toute façon, le mouvement naturel de la population, devrait présenter une augmentation continue du pourcentage des femmes par rapport aux hommes... et, les statistiques, nous indiquent des variations brusques, de ces rapports, dans les deux sens. En définitive, l'accroissement naturel de la population, ne peut expliquer les variations de la répartition de la population dans les deux sexes.

Peut-être l'apport de la population étrangère expliquerait-il cette perturbation dans la répartition de la population dans les deux sexes. Les étrangers, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant, sont en partie des immigrants et en partie natifs d'Egypte; généralement, les immigrants sont des célibataires ou des hommes mariés qui ont laissé leurs familles à l'étranger; en d'autres termes, dans l'élément étranger le sexe masculin prédomine. Mais est-ce que, cet excédent des hommes sur les femmes chez les étrangers, pourrait-il expliquer les variations du rapport des deux sexes de la population totale?

Nous constatons chez les étrangers, pour la période 1897-1907, une forte augmentation de l'élément féminin, augmentation beaucoup plus prononcée que celle relative à la population féminine totale. Entre 1907 et 1917, à cause de la présence au front des étrangers, le nombre des femmes étrangères est, pour la première fois en Egypte, supérieur à celui des hommes, et l'augmentation

1. Voir Chapitre II, 2.

générale des femmes est minime. La décade suivante est marquée par une faible augmentation de l'élément masculin pour les étrangers, et par une augmentation sen-

TABLEAU N° 28

REPARTITION DE LA POPULATION ETRANGERE PAR SEXES

Année	Hommes	Femmes	Nombre des femmes pour 1000	Excédents	
			hommes	masc.	fém.
1882	49.954	41.832	852	7.212	—
1897	64.249	48.325	752	15.924	—
1907	119.398	101.741	852	17.657	—
1917	102.311	103.638	1013	—	1.327
1927	112.216	113.384	1010	—	1.168

sible du pourcentage des femmes pour la population totale. Nous constatons donc, que la répartition de la population dans les deux sexes, varie presque toujours dans le même sens pour les étrangers et pour la population totale, mais que l'intensité de ces mouvements n'est pas la même et présente de grandes différences; au surplus, le nombre des étrangers par rapport à la population totale du pays étant minime, son influence sur la répartition par sexes des recensés, ne peut être considérable.

Ni l'accroissement naturel de la population, ni l'élément étranger ne peuvent expliquer les variations de la proportion des deux sexes dans la population égyptienne,

TABLEAU N° 29

VARIATION DE LA PROPORTION DES SEXES

Années	Nombre des femmes pour 1000 hommes				
	Egypte	Hte.-Egypte	Basse-Egypte	Gouvern.	Ter. limitrophes
1882	1005	999	1013	993	1021
1897	969	965	993	882	966
1907	992	994	1011	888	976
1917	996	988	1018	938	937
1927	1008	998	1052	905	835
1937	1001	977	1041	955	855

et, pour trouver une solution, il faut se rabattre sur l'explication donnée par les rédacteurs du recensement de 1907, suivant laquelle les fellahs parfois déclarent leurs garçons comme filles et parfois ne mentionnent pas toutes les femmes habitant chez eux : ces variations seraient donc dues en partie aux mauvaises déclarations.

Chez la presque totalité des peuples européens, les femmes sont plus nombreuses que les hommes : la Basse-Egypte se trouve dans une situation semblable; la Haute-Egypte, les Gouvernorats, et surtout les territoires limitrophes, ont une population masculine supérieure à la population féminine. On s'explique aisément l'excédent masculin dans les Gouvernorats, qui sont des centres commerciaux et industriels, et dans les territoires limitrophes, qui occupent des industries extractives; mais à quoi est dû la différence si constante existant entre les deux Egyptes ? La situation géographique de la Basse-Egypte expliquerait en partie cette constatation : la population masculine du Delta est attirée par les centres urbains tout proches que sont les Gouvernorats, tandis que les habitants du Saïd sont plus éloignés des villes, et y vont moins souvent.¹

Pour mieux fixer la situation des deux sexes, il faut se référer aux tableaux N^{os} 29 et 30, où l'on voit que la population féminine égyptienne est moins nombreuse que celle des autres pays, et que l'écart existant entre les deux sexes en Egypte tend à se retrécir. On est arrivé, en 1937, à un équilibre des deux sexes : 1000 hommes pour 1001 femmes. On remarque aussi, que les pays dans lesquels la population masculine l'emporte sur la population féminine, sont généralement des pays d'immigration,

1. Cette explication n'est pas très convaincante : le nombre des «émigrants» de la Haute-Egypte étant supérieur à celui de la Basse-Egypte (Voir Chapitre V. «Les Migrations»); le fait que les fellahs ne déclarent pas toutes les femmes habitant avec eux, ne saurait expliquer la différence, toujours la même, dans la répartition des deux sexes entre les deux Egyptes; nous donnerons un essai d'explication dans notre conclusion.

de colonisation, comme l'Union Sud-Africaine, la Palestine et la Nouvelle Zélande.

TABLEAU N° 30

PROPORTION DES DEUX SEXES DANS DIVERS PAYS					
Proportion pour 100 habitants des deux sexes					
Pays	Année	Hommes	Femmes	Total	
Egypte ¹	1927	49.8	50.2	100	
»	1937	49.96	50.04	»	
Algérie ²	1911	52.4	47.6	»	
Union Sud-Africaine ³ ...	1931	50.9	49.1	»	
Inde ⁴	1931	51.5	48.5	»	
Japon ⁵	1930	50.4	49.6	»	
Palestine ¹	1931	50.7	49.3	»	
Allemagne	1934	48.6	51.4	»	
Belgique	1930	49.5	50.5	»	
Espagne ⁶	1920	48.5	51.5	»	
France	1931	48.3	51.7	»	
Hongrie	1930	48.9	51.1	»	
Italie	1931	48.9	51.1	»	
Pologne	1921	48.3	51.7	»	
Roumanie	1930	49.1	50.9	»	
Angl. et Pays de Galles	1931	47.9	52.1	»	
Nlle Zélande	1926	51.1	48.9	»	

1. non compris la population bédouine.

2. non compris la «population comptée à part» notamment les militaires.

3. la population blanche seulement.

4. y compris Aden et Périm; non compris certaines provinces d'une population de 3.027.000 habitants.

5. données approximatives calculées provisoirement d'après un nombre restreint des relevés pris comme échantillons.

6. y compris la population étrangère de l'Afrique du Nord, de 86.300 habitants.

Ces chiffres ont été pris de l'annuaire statistique de la S.D.N.

2. — PAR AGES.

La répartition de la population par âges est, de toutes les données statistiques égyptiennes, la moins digne de confiance. L'ignorance régnant en maître dans les campagnes, très peu de personnes connaissent leur véritable âge. A partir de quinze ans, tout le monde arrondit son âge. Les personnes ayant 20, 25, 30, 35 ans, ou un autre nombre d'années terminant par 0 ou par 5, font prime et

dépassent de beaucoup celles qui sont âgées d'une à quatre années de plus qu'elles. Nous avons relevé aussi, que beaucoup de personnes, pour indiquer leurs âges, emploient des chiffres terminant par 2 ou par 8.

L'ignorance n'est pas la seule cause des chiffres erronés concernant les âges; il y a aussi la peur du service militaire, qui fait changer l'âge — en plus ou en moins — des jeunes gens ayant de 20 à 27 ans; c'est pourquoi, le nombre des femmes du groupe d'âges de 20 à 29, est de beaucoup supérieur à celui des hommes.

Il ne faut pas oublier non plus, que c'est le chef de famille qui fait les déclarations d'âge des personnes vivant avec lui : pour faire ces déclarations il doit supposer un âge à chacune d'elles.

En définitive, on doit considérer ces déclarations, plutôt comme l'expression de l'idée que se font les recensés sur leur âge, que comme leur véritable âge.¹ Il faut ajouter, qu'en Europe aussi, les données concernant les âges ne sont pas tout à fait exactes, notamment en ce qui concerne l'âge des femmes : elles déclarent avoir 29 ans quand elles en ont 40, et 39 quand la cinquantaine est proche ! Ce facteur n'apporte aucune perturbation dans les déclarations égyptiennes, car, le mari, en déclarant l'âge de sa femme, n'a pas la moindre velléité de la rajeunir.

Les indications fournies par le recensement de 1897 ne sont pas comparables à celles des recensements suivants : il donne des chiffres, pour les groupes d'âges de 0 à 10, de 11 à 20, et ainsi de suite de dix en dix ans; tandis que les autres répartissent les groupes d'âges autrement : de 0 à 9, de 10 à 19...; c'est pourquoi, si l'on veut comparer les résultats des quatre recensements dont nous possédons les données, il faudra ajuster les chiffres concernant le premier, ajustement rendu très difficile par

1) Voir en ce sens le recensement 1907. Les recensement postérieurs ne possédant aucun commentaire.

le fait de l'arrondissement des âges vers les dizaines. Nous allons essayer cette coordination des groupes d'âges, mais à titre purement spéculatif : il ne sera plus tenu compte des résultats ainsi obtenus dans les comparaisons ultérieures; par ailleurs, les chiffres concernant le recensement de 1897 comportent les nomades et les habitants du territoire de Wadi-Halfa — territoire rattaché depuis au Soudan — tandis que les recensements ultérieurs ne répartissent plus la population nomade par âges (Voir tableau N° 31).

Normalement, si les déclarations étaient correctes, le nombre des personnes d'un groupe d'âges considéré, devrait diminuer d'un recensement à l'autre, par suite des décès survenus entre-temps; mais, nous constatons, parfois, le contraire. Ainsi, en se référant au tableau N° 31, on remarque que le nombre des hommes, du groupe d'âges 20-29, était de 816,492 en 1907; en 1917, ces mêmes hommes font partie du groupe 30-39 ans, et sont au nombre de 849,508, ils ont donc augmenté de 33,016 individus, quel miracle ! Chez les femmes, on peut arriver aux mêmes constatations, et avec un peu plus d'ampleur : en

TABLEAU N° 31

REPARTITION DE LA POPULATION PAR GROUPES D'AGES
SUIVANT LES SEXES

	Sexe	0-9	10-19	20-29	30-39	40-49	50 et ÷1
1897	H	1.495.000	935.000	870.000	725.000	455.000	468.000
	F	1.465.000	900.000	890.000	650.000	410.000	471.000
	T	2.960.000	1.835.000	1.760.000	1.375.000	865.000	939.000
1907	H	1.663.581	1.200.138	816.492	739.448	509.370	687.611
	F	1.678.373	941.947	918.190	757.208	514.888	762.732
	T	3.341.954	2.142.085	1.734.682	1.496.656	1.024.258	1.450.343
1917	H	1.763.440	1.401.881	938.648	849.508	572.471	843.569
	F	1.792.871	1.178.790	1.040.439	873.159	569.669	893.810
	T	3.556.311	2.580.671	1.979.087	1.722.667	1.142.140	1.737.379
1927	H	1.931.894	1.540.596	1.096.252	897.701	661.934	839.696
	F	1.958.192	1.334.123	1.229.891	1.013.552	654.451	929.612
	T	3.890.086	2.874.719	2.326.143	2.001.223	1.316.385	1.769.308

1. y compris les personnes non classées.

1907 il y avait 941.947 femmes âgées de 10 à 19 ans; lors du recensement suivant, les femmes composant le groupe d'âges 20-29 ans, c'est-à-dire les mêmes personnes que dans le recensement précédent, étaient 1.040,439; elles avaient donc augmenté de 98.492 personnes. On peut relever, dans le même tableau, deux autres constatations pareilles: l'une chez les femmes et l'autre chez les hommes!

Ceci dit, pour autant qu'on puisse compter sur les données concernant les âges, on constate (voir tableau N° 32), dans la population égyptienne, une faible diminution de la proportion des deux groupes d'âges extrêmes (0-9, et 50 et plus), en faveur des groupes du milieu.

Les deux sexes sont différemment répartis entre les groupes d'âges; on remarque, que dans les divers recensements, la situation des deux sexes reste inchangée (voir tableau N° 32): ainsi, chez les moins de 9 ans, la proportion des filles est supérieure à celle des garçons, il en est de même dans les groupes d'âges 20-29, 30-39 et 50 et plus. Les hommes sont plus nombreux que les femmes, dans une forte mesure, entre 10 et 19 ans; on relève la même constatation dans les autres pays, mais la différence entre les deux sexes n'est pas aussi grande qu'en Egypte; cette perturbation dans la répartition de la popu-

TABLEAU N° 32

PROPORTION DE LA POPULATION DANS CHAQUE GROUPE D'ÂGES

		% de chaque groupe d'âges par rapport au sexe respectif						Totaux
Sexe		0-9	10-19	20-29	30-39	40-49	50 et +1	
1907	H	29.6	21.3	14.5	13.2	9.2	12.2	100
	F	30.1	16.9	16.5	13.6	9.2	13.7	»
	T	29.8	19.1	15.5	13.4	9.2	13.0	»
1917	H	27.7	22.0	14.7	13.3	9.0	13.3	»
	F	28.2	18.6	16.4	13.8	8.9	14.1	»
	T	28.0	20.3	15.5	13.5	9.0	13.7	»
1927	H	27.4	21.8	15.6	14.0	9.3	11.9	»
	F	27.5	18.8	17.3	12.2	9.2	13.0	»
	T	27.5	20.3	16.4	14.1	9.2	12.5	»

1. y compris les personnes dont l'âge n'a pas été établi.

lation par âges, provient des fausses déclarations, faites par les pères de famille, avec l'intention d'éviter le service militaire à leurs fils; le résultat de cette façon d'agir, est un double déséquilibre accentué dans les deux groupes d'âges 10-19 et 20-29, en faveur des hommes pour le premier groupe, et en faveur des femmes pour le second groupe — c'est le contre-coup du rajeunissement des hommes de 20 à 29 ans.

Les personnes âgées de 40 à 49 ans se trouvent être aussi nombreuses chez les deux sexes; d'ordinaire, dans les pays européens, ce groupe est marqué par la supériorité des femmes, supériorité due en grande partie aux ravages causés par la guerre dans l'autre sexe, et au fait que la mort frappe plus souvent les hommes que les femmes; et malgré la déperdition causée par la guerre, dans les pays d'Europe, ce groupe d'âges présente une plus forte proportion de la population qu'en Egypte.

Pour comparer la population égyptienne aux autres populations, en ce qui concerne leurs répartitions par groupes d'âges, nous avons choisi trois groupes, dont les deuxième et troisième très larges, dans le but d'avoir des données assez près de la vérité pour la population du pays. Nous avons choisi, le groupe des moins de 9 ans, parce que pour ces âges, il n'y a aucune raison qui pousse les parents à faire des déclarations fausses, et parce qu'ils peuvent se rappeler approximativement l'âge de leurs enfants, la naissance de ces derniers ne remontant pas très loin. Le deuxième groupe comporte les personnes âgées de 10 à 49 ans, distinction très large permettant la neutralisation des erreurs voulues ou involontaires des déclarations; et enfin le groupe des personnes âgées de plus de cinquante ans, nous y avons compris les personnes dont l'âge n'a pas été établi. Ces précautions prises, nous croyons, que le nombre des personnes qui se trouvent comptées ailleurs que dans leurs propres groupes, doit être très limité. Il est malheureux qu'en Egypte, les résultats relatifs au groupe 10-19 ans, en ce qui con-

cerne les hommes, soient absolument faux : autrement, la division en moins de 19 ans, de 20 à 49 ans, et plus de cinquante ans, aurait été préférable.

TABLEAU N° 33

REPARTITION DES POPULATIONS DES DIFFERENTS
PAYS PAR GROUPES D'AGES

Pays	Année	moins de	de 10	50 et +1	de 10
		9 ans	à 49 ans		à 19 ans
Egypte ²	1927	27.5	60.0	12.5	20.3
Union S.Af. ³	1931	22.3	62.4	15.3	20.9
Inde ⁴	1931	28.3	60.0	11.7	20.7
Japon ⁵	1930	26.2	58.3	15.5	20.3
Palestine ²	1931	31.2	56.0	12.8	14.6
Allemagne	1934	15.3	62.6	22.1	14.8
Belgique	1930	16.7	54.5	28.8	14.2
Espagne ⁶	1920	21.4	60.2	18.4	20.5
France	1931	17.3	57.0	25.7	13.0
Hongrie	1930	20.4	61.3	18.3	16.7
Italie	1931	22.0	58.6	19.4	17.5
Pays Bas	1930	21.1	60.8	18.1	18.9
Pologne	1921	21.5	63.4	15.1	26.0
Roumanie	1930	26.7	59.9	13.4	19.7
Angl. et Pays de Galles	1931	15.8	61.4	22.8	16.6
Yougoslavie	1931	26.7	57.9	15.4	17.1
Nouvelle Zélande	1926	19.9	63.3	16.8	19.3

Tableau composé d'après les données de l'annuaire statistique de la S.D.N.

1. y compris les personnes dont l'âge n'a pas été établi.
2. 3. 4. 5. et 6. voir notes respectives du tableau N° 30.

Le Tableau N° 33 fait ressortir que le groupe du milieu, de 10 à 49 ans, a presque partout la même importance : il représente à peu près les 60% de la population. Quant au groupe des jeunes de moins de 9 ans, l'Egypte tient la tête avec la Palestine et l'Inde : les pays européens qui s'en rapprochent le plus, sont ceux où l'agriculture est encore en honneur, comme la Roumanie, la Yougoslavie, la Pologne, l'Espagne et l'Italie; les pays industriels comme l'Allemagne, la France, l'Angleterre et la Belgique viennent loin derrière. Le dernier groupe, celui des personnes âgées, est le plus faible en Egypte et en

Inde ; tous les autres pays, — notamment la France et la Belgique, qui viennent en premier lieu —, ont un pourcentage de beaucoup supérieur à celui de l'Égypte.

3. — PAR FAMILLE.

Les chiffres concernant la famille égyptienne sont presque inexistants dans les divers recensements du pays.

C'est un fait incontesté, que cette famille est très nombreuse, à cause du grand nombre d'enfants qu'apportent les femmes, et de la coutume paysanne qui impose la vie en commun entre les enfants mariés et leurs parents ; mais, malheureusement, nous n'avons pas de données sur cette question. Il est regrettable, que le point central de toute question démographique, la famille, ait été jusqu'à présent délaissé par la statistique égyptienne. On peut se faire une idée du nombre des familles, en ajoutant au nombre des hommes mariés celui des personnes veuves ou divorcées ; mais la connaissance de ce chiffre ne nous avancerait pas à grand'chose ; d'ailleurs la méthode indiquée, pour le calcul du nombre des familles, risque les doubles emplois et conduit à des erreurs.

Le nombre des familles sans enfants est intéressant à connaître dans l'étude de la mortalité, dans celle de la stérilité ou plutôt de la volonté des parents à arrêter la venue des enfants. La natalité peut être mieux étudiée par rapport au nombre des familles, plutôt que par rapport à la population totale. Enfin, il est très intéressant, au point de vue démographique, de classer les familles par le nombre d'enfants vivants ; et, il ne serait pas moins intéressant, de connaître le nombre total des enfants issus d'une même union.

Seul, le recensement de 1917, indique le nombre des personnes habitant dans la même maison ; on peut à la rigueur considérer une habitation comme une famille et voir quel est le type de famille qui prédomine : mais de pareils calculs, basés uniquement sur des suppositions,

ne permettent pas de classer les familles par le nombre des enfants qu'elles ont, ce qui est essentiel dans toute recherche de ce genre.

Seulement le recensement de 1927 s'occupe de cette question, mais superficiellement : il ne nous renseigne que sur la polygamie chez les musulmans, question que nous étudierons dans le paragraphe suivant.

4. — PAR ETAT CIVIL.

Le recensement de 1907 fut le premier à s'occuper de la distinction des habitants par état civil. Le directeur du recensement, Mr. C. Lowis, étant un haut fonctionnaire prêté par le gouvernement hindou, voulut employer la méthode en usage dans ce pays, méthode consistant à considérer les personnes divorcées comme veuves ; et il donna des instructions en conséquence. De même, sa pratique des Indes, le poussa à ne pas mettre en évidence l'existence de la polygamie chez les musulmans. Nous allons d'abord étudier les fluctuations dans l'état civil des recensés, en faisant les distinctions de Mr. Lowis, autrement dit, en comptant ensemble les divorcés et les veufs ; puis, pour les deux derniers recensements, nous allons distinguer les divorcés des veufs.

Nous constatons, que le pourcentage des célibataires, après une faible augmentation en 1917, année de guerre, est retombé en 1927 au chiffre de 1907. Celui des hommes mariés, après une baisse en 1917 (il a baissé du même nombre dont celui des célibataires a augmenté), s'est repris en 1927, mais sans atteindre son point de départ. C'est cette petite différence dans les proportions des célibataires et des mariés, entre les deux recensements de 1907 et 1927, qui explique l'augmentation du pourcentage des divorcés et veufs. Les femmes présentent les mêmes caractéristiques en ce qui concerne le célibat, mais le pourcentage des personnes mariées diminue de décade

en décade, à cause du recul de la polygamie et de la défense du mariage aux personnes âgées de moins de 16 ans ; enfin le pourcentage des veuves et des divorcées augmente constamment.

TABLEAU N° 34

REPARTITION DES RECENSES PAR ETAT CIVIL
SUIVANT LE SEXE

Année	Célibataires		Mariés		Veufs et divorcés	
	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes
1907	3.246.771	2.514.906	2.253.437	2.384.833	116.432	673.599
1917	3.683.515	2.251.558	2.477.912	2.591.934	131.332	843.724
1927	4.079.596	3.200.642	2.792.906	2.917.677	172.463	991.692

Dans ce tableau il n'a pas été tenu compte du nombre des personnes dont l'état civil était mal défini; c'est pourquoi si on ajoute le nombre des personnes dont l'état civil est spécifié on trouve un chiffre inférieur à celui donné par le recensement.

Entre 1917 et 1927, le nombre des divorcés a augmenté plus vite que celui des veufs (tableau N° 36) ; en 1917, il y avait une personne divorcée pour six veuves (des deux sexes), tandis qu'en 1927, nous trouvons cinq personnes veuves pour une divorcée. Il faut ajouter, que la proportion des veufs et des divorcés, des deux sexes, diffère profondément : il y a deux fois plus de divorcées que de divorcés, et il y a un homme veuf pour plus de huit veuves.

TABLEAU N° 35

PROPORTION DES RECENSES PAR ETAT CIVIL
SUIVANT LE SEXE

Année	Hommes				Femmes			
	célib.	mar.	veufs et div.	Total	célib.	mar.	veuves et div.	Total
1907	578	401	21	1000	451	428	121	1000
1917	585	394	21	"	454	412	134	"
1927	579	397	24	"	450	410	140	"

Le divorce est plus fréquent chez les musulmans que chez les coptes, — nous avons déjà constaté ce fait, lorsque nous étudions le taux annuel des divorces, et nous le remarquerons de nouveau bientôt —. En 1917, nous

avons 11,90/00 de divorcés des deux sexes chez les musulmans, et seulement 0,80/00 chez les coptes : la différence est énorme. Pour la même année, la proportion des veufs des deux sexes, est plus accentuée — d'ailleurs faiblement — chez les musulmans que chez les coptes ; mais, si le veuvage des hommes est plus fréquent chez les coptes, celui des femmes l'est chez les musulmans. Logiquement, en considérant la solidité des liens existant entre époux, on devrait s'attendre au résultat inverse, car si chez les musulmans la répudiation et le divorce sont fréquents, les remariages ne le sont pas moins, alors que les coptes ont rarement recours au divorce et se remarient encore moins.

TABLEAU N° 36

TAUX DES VEUFES ET DIVORCES (Pour mille habitants)

	Hommes		Femmes	
	Divorcés 0/00	veufs 0/00	Divorcées 0/00	veuves 0/00
1917	7	14	15	119
1927	9	15	17	123

L'habitude du mariage des enfants, surtout des jeunes fillettes, était très répandue dans le temps passé ; heureusement, la loi du 11 décembre 1923, fixant un âge minimum pour le mariage, (18 ans pour les garçons et 16 ans pour les filles), quoique souvent transgressée, est venue diminuer cet abus, et déjà, ses effets se font ressentir au recensement de 1927 : en 1917, les personnes mariées de moins de 19 ans, représentaient le 13 0/00 et 83 0/00 des individus mariés, hommes et femmes respectivement, ces proportions deviennent 9 0/00 et 77 0/00 en 1927. Il faut sûrement imputer à cette loi, la diminution du taux des personnes mariées en 1927, par rapport à celui de 1907.

L'attrait des femmes jeunes est plus fort chez les musulmans que chez les coptes : les épouses de moins de 19 ans représentaient en 1917, chez les musulmans 84 0/00 des femmes mariées, tandis que chez les coptes elles ne représentaient que 82 0/00, et celles âgées de 20 à 29 ans

avaient pour taux 346 0/00 chez les premiers et 336 0/00 chez les seconds.

L'existence de la polygamie chez les musulmans d'Égypte apparaît indirectement, quand on compare le nombre des hommes mariés à celui des femmes mariées, et, d'autant plus clairement que l'on sait qu'une musulmane ne peut pas légalement épouser un homme d'une autre religion, tandis que le musulman peut épouser une « kitabia », (une personne croyant à une religion écrite : une chrétienne ou une juive) ; le nombre des femmes, épouses de musulmans, est donc normalement supérieur au nombre total des femmes musulmanes mariées.

Connaissant, pour les années 1907, 1917 et 1927, le nombre des mahométans mariés, nous pouvons facilement calculer les rapports par mille des personnes mariées des deux sexes ; et, le chiffre des polygamies en 1927, ou plutôt le taux de ces mariages par rapport au nombre global des mariages musulmans, nous permettra — avec l'aide des premières données — de calculer le taux de la polygamie en 1907 et en 1917 (Voir tableau N° 37) ¹.

TABLEAU N° 37

RAPPORT DES PERSONNES MARIÉES DES DEUX SEXES
CHEZ LES MUSULMANS

	Musulmans Mariés	Musulmanes Mariées	Femmes mariées pour 1000 hommes	Taux des mariages polygames pour 1000 mariages
1907...	2.066.609	2.199.176	1062	62.2
1917...	2.144.065	2.263.447	1054	54.1
1927...	2.542.818	2.668.327	1048	48.1

En 1927 la polygamie était représentée en Égypte par : 114.247 bigames, 7.318 hommes mariés à trois femmes chacun, et 891 hommes ayant quatre épouses par personne ; il y avait donc en tout 122.456 hommes polygames

1. Ce second calcul est fait en supposant invariables, lors des recensements successifs, les proportions des hommes ayant 2, 3 ou 4 épouses.

sur 2.542.818 musulmans mariés. Ainsi, en 1927, la polygamie représentait les 48,1 0/00 des mariages musulmans. En tenant compte de la proportion des femmes mariées pour mille hommes mariés, une simple règle de trois nous donne 54,1 0/00 et 62,2 0/00 comme taux de la polygamie, pour les années 1917 et 1907 respectivement. La polygamie a donc perdu du terrain de décade en décade ; elle était en 1927 de 23% inférieure à ce qu'elle était en 1907.

Le recensement de 1927 nous donne des détails sur la polygamie ; nous constatons que celle-ci représente les 34,7 0/00 des mariages des Gouvernorats, les 36,4 0/00 des mariages de la Haute-Egypte ; les territoires limitrophes et la Basse-Egypte ont pour taux respectifs 54,7 0/00 et 61,2 0/00. La différence entre la Haute et la Basse Egypte est de près du simple au double ; elle peut être expliquée par l'influence copte : l'égyptien musulman, étant d'origine copte, a gardé dans une certaine mesure la coutume ancestrale qu'il voit encore de ses jours se perpétuer chez ses frères qui ont gardé la religion primitive ; tandis que le musulman du Delta a plus profondément subi l'influence étrangère, — notamment arabe et turque —, et a pris plus de goût pour la polygamie. Il faut ajouter aussi, que la richesse est un des facteurs principaux de la polygamie et, qu'en Basse-Egypte, on rencontre relativement plus de personnes aisées qu'au Saïd.

5. — PAR NATIONALITES.

La situation géographique du pays a facilité, depuis les époques les plus reculées, l'établissement de colonies étrangères. Les étrangers formèrent peu d'établissements à l'intérieur du pays ; rien ne les y attirait : ils n'ont jamais essayé de cultiver la terre ; ils se sont installés dans les ports, et dans les grandes villes, où ils se sont adonnés au commerce, à la banque, aux transports et à

l'industrie ; ils ont toujours servi d'intermédiaires entre l'Egypte et les autres pays ; ils ont été comme les commis voyageurs de leur propre patrie, en ce sens qu'ils ont facilité les échanges entre l'Egypte et leur pays d'origine.

La première estimation des colonies étrangères, représentant une certaine valeur, est celle de 1840 : il y avait alors 6.150 individus, dont 2.000 grecs — 2.000 italiens — 1.000 maltais — 800 français — 100 anglais — 100 autrichiens — 30 russes — 20 espagnols et 100 de diverses nationalités¹. Avec le développement du pays, l'augmentation de la richesse, et, par ricochet, l'augmentation des besoins, la présence d'un plus grand nombre de commerçants, d'intermédiaires, devenait nécessaire : c'est ce qui explique l'afflux des étrangers en Egypte, qui étaient les seuls capables pour ce travail, la population indigène, élevée dans l'ignorance, ne s'intéressant qu'à l'agriculture.

1871: nouvelle évaluation des étrangers, on en trouve: 79.696 individus, c'est un accroissement record, qui implique un taux annuel de 8,61 %. Les grecs, qui depuis l'antiquité n'ont jamais cessé d'affluer au pays, viennent en

TABLEAU N° 38

EVOLUTION DE LA POPULATION ETRANGERE

	Nombre des étrangers	Accroiss. annuel %	Rapport de la pop. étrangère à la pop. totale du pays %	Accr. pop. égypt. %	Etrangers y compris ottomans, arméniens, syriens.
1840...	6.150	—	0.13 ³	—	—
1871...	79.696	8.61	1.54 ⁴	0.36 ¹	—
1882...	90.886	1.20	1.34	2.76 ²	122.660 ⁵
1897...	112.574	1.43	1.16	2.45	157.700 ⁵
1907...	221.139	6.98	1.96	1.50	
1917...	205.949	0.71	1.62	1.29	
1927...	225.600	0.92	1.59	1.10	

1. de 1846 à 1873.

2. de 1873 à 1882.

3. par rapport à la population totale du pays en 1873 estimée à 5.250.000.

4. par rapport à la population totale du pays en 1846 estimée à 4.476.440.

5. chiffres donnés par le recensement de 1907.

1. Ministère de l'Intérieur, Statistique de l'Egypte, 1873.

tête avec 34.000 personnes; il y a en outre 13.906 italiens, 17.000 français, 6.300 autrichiens, 6.000 anglais, et 1.100 allemands¹.

Le tableau N° 38 nous montre que l'évolution de la population étrangère a suivi une courbe assez irrégulière : l'accroissement entre 1882 et 1897 est assez lent, plus petit que celui de la population totale ; entre 1897 et 1907, époque de grands changements économiques pour l'Egypte, l'argent étranger afflue en masse, et est suivi par une immigration importante : le contingent étranger augmente au taux annuel de 6.98% ; mais il ne faut pas croire que cet énorme accroissement soit réel, il est en partie fictif : les ottomans, que l'on considérait jusqu'alors comme nationaux, sont considérés en 1907 comme étrangers, et ils sont 69.725 hommes ! En tenant compte de cette façon différente de compter les étrangers, le taux annuel d'accroissement se réduit de 6.98% à 3.01% : le taux reste toujours imposant, mais il est de plus de deux fois inférieur à ce qu'il avait l'air d'être. Dans le recensement de 1907, nous avons trouvé une estimation, pour les années 1882 et 1897, de la population étrangère y compris les turcs, les syriens et les arméniens : ainsi, la population étrangère serait, pour les deux années en question, de 122.660 et 157.700 ; et par conséquent l'accroissement annuel de la période 1882-1897, serait de 1.69% au lieu de 1.43%, et celui de la période suivante, 1897-1907, serait de 3.44% au lieu de 6.98% : autrement dit, les ottomans eux-mêmes, ont augmenté très sensiblement entre 1897 et 1907.

Pendant la grande guerre, beaucoup d'étrangers partirent pour leurs pays pour y guerroyer ; quelques uns emmenèrent aussi leurs familles ; c'est pour cette raison, que nous trouvons en 1917, une population étrangère inférieure à celle du recensement précédent. En 1927, tous les étrangers étant rentrés, normalement cette popu-

1. Ministère de l'Intérieur, Statistique de l'Egypte, 1873.



lation devrait être beaucoup plus forte que celle indiquée par le recensement ; mais, les conventions de paix offraient à une partie de la population ottomane l'alternative : soit de quitter le territoire égyptien, soit d'opter pour la nationalité égyptienne (voir dans le graphique N° 10 la baisse continue des sujets ottomans) ; on remarque, dans les tableaux des recensements de 1917 et de 1927, concernant l'origine des sujets égyptiens, que les naturalisés originaires de l'empire ottoman sont de plus en plus nombreux. C'est ce qui explique, qu'entre 1917 et 1927, la population étrangère ait augmenté plus faiblement que la population totale, malgré le retour en masse de tous ceux qui avaient quitté le pays, et malgré l'immigration qui suivit la grande guerre.¹

Les différentes colonies ont évolué différemment, mais toutes ont augmenté, à l'exception de la colonie autrichienne qui n'a fait que diminuer, pour disparaître complètement, à la suite de l'Anschluss, dans les recensements à venir.

Entre 1882 et 1897 presque toutes les colonies sont restées stationnaires, à part la colonie britannique qui a fait un grand bond après l'occupation militaire du pays. Il est temps de souligner, que dans tous les recensements égyptiens, de 1882 à 1937, il n'a pas été tenu compte de l'armée d'occupation, et par conséquent, l'accroissement très fort des citoyens anglais en Egypte, provient sûrement du grand nombre de fonctionnaires anglais engagés par le Gouvernement égyptien, et des commerçants bri-

1. Le recensement de 1927 fut effectué la nuit du 18-19 Février, c.à.d. à une époque où le nombre des touristes étrangers est au maximum, et où les résidents du pays sont en plein travail (ils n'ont pas encore commencé à se disperser dans les différents centres d'estivage). Les recensements égyptiens étant des recensements "de facto" et non "de jure", le chiffre de 225.600 étrangers en 1927 est supérieur à la réalité; de combien? nous ne saurons le dire, mais nous soulignons que cette année, étant à une époque de grande prospérité économique dans le monde entier, le nombre des touristes étrangers au moment du recensement devait être important.

tanniques attirés par la perspective d'une situation privilégiée en fait sinon en droit. Quand on parle de sujets britanniques, il faut se souvenir, que quelques milliers de Maltais et de Chypriotes y sont compris.

Autre constatation ; la chute à pic du nombre des sujets ottomans depuis 1907 à 1927. Il est à remarquer que pendant la première étape, de 1907 à 1917, la colonie turque a diminué de 38.928 unités, tandis que la rubrique, que nous avons indiquée par « autres nationalités » (graphique N° 10), a augmenté entre-temps de 19.118 personnes, dont une partie est incontestablement composée d'anciens ottomans. Durant la seconde étape, de 1917 à 1927, ottomans et « autres nationalités » ont perdu respectivement 21.513 et 1.382 personnes, à cause des clauses sur les nationalités des traités de paix.

Le nombre total des étrangers n'a jamais représenté une forte proportion de la population totale ; il a atteint le maximum en 1907 avec 1,96% : taux minime, si l'on pense au pourcentage des populations étrangères dans les principaux pays du monde, et ce taux, a encore diminué entre-temps, pour ne représenter en 1927, que 1.59% de la population totale. Un pareil pourcentage ne peut pas influencer sur les questions démographiques ; c'est la raison qui nous a poussé à ne faire aucune distinction entre étrangers et nationaux, et à les considérer comme une masse compacte, formant un tout inséparable : ils sont, en réalité, deux éléments dépendant l'un de l'autre.

Le touriste qui traverse l'Egypte, a l'impression de se trouver dans un pays où les étrangers sont très nombreux ; cette illusion provient du fait que la presque totalité des étrangers est établie dans les Gouvernorats, et que le petit nombre qui se trouve éparpillé dans le pays, habite les villes et les chefs-lieux. Non seulement la majorité des étrangers habite les deux villes du Caire et d'Alexandrie, mais encore, dans ces villes, elle est groupée dans les quartiers du centre, qui sont en même temps les quartiers « à la mode » et les quartiers commerçants. Alors,

le touriste qui débarque à Alexandrie, en traversant la ville voit un afflux d'étrangers ; il poursuit sa route vers le Caire, où là aussi, les étrangers ne manquent pas, tout en étant dans une proportion moindre ; il en déduit, sans essayer de mieux voir, que l'Egypte est le pays le plus cosmopolite : non ! Il n'y a que les principales villes qui sont cosmopolites, (pas toutes dans la même mesure), tandis que le reste du pays est entièrement habité par des nationaux. Il y a un autre fait, qui induit en erreur les personnes traversant le pays ou celles qui se réfèrent aux comptes rendus relatifs à l'Egypte : c'est que la presque totalité du commerce et de l'industrie est entre les mains des étrangers, les nationaux n'ayant gardé pour eux-mêmes, et exclusivement, que l'agriculture ; le commerce d'importation et d'exportation étant accaparé par les étrangers, les commerçants des autres pays n'étant en relations qu'avec ces personnes-là, la fausse-croyance se répand que les étrangers pullulent en Egypte.

L'immigration en Egypte présente les mêmes caractéristiques que l'immigration dans les pays du nouveau monde ; l'arrivée des hommes précède celle des femmes : aux premiers temps, on y rencontre, très peu d'étrangères. Petit à petit, les nouveaux venus¹, font venir leurs familles et s'installent en permanence en Egypte. On voit la proportion des femmes augmenter de recensement en recensement, pour dépasser celle des hommes à partir de 1917, et atteindre ainsi la composition normale de la population de la majorité des pays européens. Grâce aux capitulations, les descendants des immigrants ont pu conserver leur nationalité étrangère, ce qui ne les a pas empêché d'aimer leur patrie d'adoption beaucoup plus que leur pays d'origine.

1. Les méditerranéens font très facilement souche en Egypte, tandis que les nordiques restent presque toujours célibataires, et comptent retourner dans leurs pays d'origine.

D'un auteur à l'autre s'est perpétuée la croyance erronée², suivant laquelle les étrangers ne peuvent pas se reproduire en Egypte. Pour soutenir une pareille allégation, les auteurs invoquent l'histoire et les statistiques, en oubliant les faits. Ils oublient que les premiers étrangers venus en Egypte étaient en grande majorité des soldats, c'est-à-dire des célibataires, venus pour faire la guerre ou pour tenir garnison, et non pour y faire souche ; ils oublient qu'il n'y a pas plus de cinquante ans, les étrangers, célibataires pour la plupart, venaient en Egypte avec l'intention de rester juste le temps pour faire fortune. Si l'on consulte les statistiques après 1912, date à laquelle la déclaration obligatoire des naissances fut étendue aux étrangers, on remarquera que le nombre des naissances dépasse de plus en plus celui des décès ; et, dans notre cas, on ne peut pas dire, comme nous l'avons fait pour l'Egypte entière, qu'il y ait des décès non déclarés, parce que les étrangers habitent les Gouvernorats où l'on ne peut pas se passer du permis d'inhumer pour enterrer quelqu'un. Contrairement à l'avis unanime des auteurs, nous pensons, que les étrangers se reproduisent normalement en Egypte : les naissances étaient de 11% en 1917 — alors que beaucoup de maris étaient en Europe dans les tranchées — et de 14% en 1927. Il ne faut pas perdre de vue, avant de critiquer ces taux, que *beaucoup* d'étrangers restent célibataires toute leur vie, et que certains autres, se permettent encore de ne déclarer la naissance de leurs enfants qu'à leurs consuls.

6. — PAR PROFESSIONS.

Les statistiques des professions sont très difficiles à comparer : on trouve des différences frappantes concernant certaines professions entre deux recensements successifs, différences dues aux méthodes diverses, employées

2. Mr. MARCEL CLERGET, la répète encore dans son ouvrage cité,

par les chefs des recensements, dans la classification des métiers.

Même pour l'agriculture, le métier clef du pays, les données concernant les femmes ne sont pas comparables entre elles : en 1897 on ne mentionne aucune femme travaillant la terre ; en 1907 il y a déjà 57.213 qui s'y occupent ; en 1917 nous avons 620.776, et en 1927, un peu moins, 523.932. Ces chiffres comprennent celles qui s'occupent d'agriculture, de pêche, de chasse et d'élevage. Pourquoi ces différences ? Parce qu'en 1897, on classe les 97.8% des femmes au-dessus de dix ans, comme sans profession ou n'ayant pas de métier déclaré, autrement dit comme s'occupant de travaux domestiques. En 1907, changement dans la façon de considérer les femmes s'occupant d'agriculture, tout en classant la presque totalité sous les rubriques « travaux domestiques » et « occupations improductives et inconnues ». Nouveaux changements en 1917 et en 1927 : on commence à voir d'un peu plus près la réalité, et à trouver une plus forte proportion de femmes travaillant la terre. En fait, la grande majorité des femmes aident leurs maris dans les champs : elles vaquent rapidement aux travaux domestiques, emmènent la nourriture à leurs maris, et les aident dans leur travail.

En 1897, sous la rubrique « instruction », on comprend en même temps et instituteurs et élèves ! Et si l'on s'avise à comparer 1897 à 1907 sans faire les corrections nécessaires, on trouvera que l'instruction a fait un recul impressionnant, tandis qu'en réalité c'est le contraire ! Toujours dans le même recensement, on considère que l'armée d'occupation (anglaise), l'armée égyptienne, les militaires des navires étrangers dans les ports, les gardes côtes et la police font partie de la « Force Publique ». Les artisans en boiserie et en vannerie ont été différemment comptés en 1907 et en 1917, pour être, en 1917, cinq fois moins nombreux qu'en 1907. Le paragraphe concernant les domestiques est celui qui a subi les plus grandes variations, variations qui ne sont explicables, que par le changement

dans l'acceptation du mot « domestique » chez les chefs successifs des recensements, etc. etc. Les différences de classification dans les recensements successifs, font que les comparaisons détaillées des résultats sont impossibles, seulement la fusion de plusieurs occupations similaires sous la même rubrique, permettra de faire certains rapprochements suffisants entre les données des recensements.

Les agriculteurs, ou plutôt tous ceux qui s'occupent de l'exploitation de la surface de la terre (agriculteurs, pasteurs, chasseurs) et de l'exploitation de l'eau (pêcheurs), ont augmenté d'un recensement à l'autre, sauf en 1917, où on remarque une nette régression de cette catégorie, à cause de l'emploi des laboureurs dans les travaux de terrassement et autres, nécessités par l'état de guerre¹. Il ne faut pas croire qu'en 1897, 1907, 1917 et 1927 il n'y avait, à part les femmes, que 2.049.643, 2.285.436, 2.005.930 et 3.001.274 hommes (agriculteurs) respectivement; il faut y ajouter toute une armée d'enfants tout jeunes (il y en a qui n'ont pas plus de cinq ans), qui aident les parents dans les travaux agricoles: ils conduisent dans les champs l'âne portant le fumier, ils mènent paître la buffesse, ils surveillent le buffle qui fait tourner la *noria*, etc., etc. Mais nous ne connaissons pas leur nombre.

Le chiffre des personnes s'occupant de l'extraction des minéraux, tout en étant relativement insignifiant par rapport à la population, a varié beaucoup suivant la tendance de la « spéculation »; vers 1897, on fait des prospections par tout et pour tout dans le désert arabe et la presqu'île du Sinaï: on essaye de réexploiter les an-

1. Il s'agit ici des laboureurs, hommes; à cause des remarques faites plus haut nous ne parlerons pas des femmes s'occupant d'agriculture. Peut-être, la baisse du nombre des femmes employées dans l'agriculture, de 620.776 à 523.932, entre 1917 et 1927, doit être imputée au retour dans les champs, des hommes occupés en 1917 dans les travaux de guerre, ou autres travaux urbains plus lucratifs, créés pour les besoins de la guerre: en 1917, manque d'hommes dans l'agriculture, les femmes y suppléent, en 1927 on ne sent pas le besoin du travail dans les champs du même nombre de femmes.

ciennes mines d'or et d'émeraudes des pharaons, de trouver des puits de pétrole, des mines de manganèse et de toutes sortes de métaux; l'insuccès de la majorité de ces entreprises n'empêche pas de nouveaux chercheurs de se mettre avec ardeur au travail. La guerre calme cet engouement, mais pour un moment; les recherches reprennent une fois le cataclysme passé; l'effort n'a pas été vain: on a découvert toutes sortes de mines, et surtout des mines de fer près d'Assouan qui ont, paraît-il, une forte teneur en minerai, et sont d'une grande capacité. Si ces assertions s'avèrent justes, l'aspect du pays sera changé: des hauts-fourneaux fonctionnant avec l'électricité qui sera produite par le futur aménagement des barrages d'Assouan, fourniront du travail, non seulement à 9.710 personnes comme en 1927, mais à des centaines de milliers: l'Égypte ne sera plus seulement un pays agricole, mais un pays également industriel, et trouvera dans l'industrie un nouveau débouché pour sa population grouillante.

Une des branches de l'activité humaine, qui montre clairement l'essor du pays, c'est l'industrie des transports; elle employait, en 1897, 79.703 personnes, et trente années plus tard, en 1927, 195.989 personnes; pendant cette période, le nombre des personnes occupées dans les transports, a donc plus que doublé.

Le nombre des individus au « service de personnes » (domestiques), a beaucoup varié, à cause des changements intervenus dans la classification. De 1897 à 1927 il a été successivement de 148.723, 139.158, 241.448, et 212.837. Depuis 1917 il est en diminution: c'est un bon signe pour l'avenir; les hommes, — car c'est leur nombre qui est en régression continue depuis 1907, tandis que celui des femmes augmente très sensiblement —, commencent à montrer plus de personnalité et tendent vers une plus large liberté.

Pour les autres occupations, il ne nous est pas possible de comparer les données du recensement de 1897 à celles

des autres recensements ; nous nous contenterons des résultats des trois recensements postérieurs.

Le paragraphe « service public » attire l'attention, par l'augmentation subite entre 1917 et 1927, du personnel employé qui passe de 99.986 à 189.849 : il double en dix ans ! L'explication est bien simple : comme dans tout pays en progrès, les attributions de l'Etat ont augmenté dans une certaine mesure, et d'autre part, on a classé sous la même rubrique, des catégories de personnes qu'on classait ailleurs.

La diminution du nombre des personnes classées sous la rubrique « professions libérales » est curieuse : les universités, tant égyptiennes qu'étrangères, délivrent chaque année un nombre croissant de diplômes aux habitants du pays, et pourtant, à en croire les statistiques, le nombre des personnes ayant une profession libérale diminue ! C'est une décroissance apparente. Beaucoup d'instituteurs, de « fiquis » (lecteurs du Coran), de docteurs et même d'avocats, furent considérés comme fonctionnaires en 1927, tandis qu'en 1907 et dans une moindre mesure en 1917, ils furent classés comme faisant partie des professions libérales. D'ailleurs, si l'on considère seulement le chiffre concernant les femmes, on constate que leur nombre va en augmentant d'un recensement à l'autre : en Egypte, où l'instruction des femmes est délaissée par rapport à celle des hommes, on constate pourtant une augmentation dans la participation des femmes dans les professions libérales, tandis que le nombre des hommes s'occupant de ces professions diminue. Quand on pense, que l'égyptien instruit n'est pas attiré par le commerce, mais lui préfère les professions libérales, et administratives (fonctionnariat), on ne peut expliquer cette situation, que par le changement de la classification des occupations dans les recensements.

On relève, avec un certain plaisir, l'augmentation continue du contingent des industries de transformation, qui occupe déjà la deuxième place après celui de l'agri-

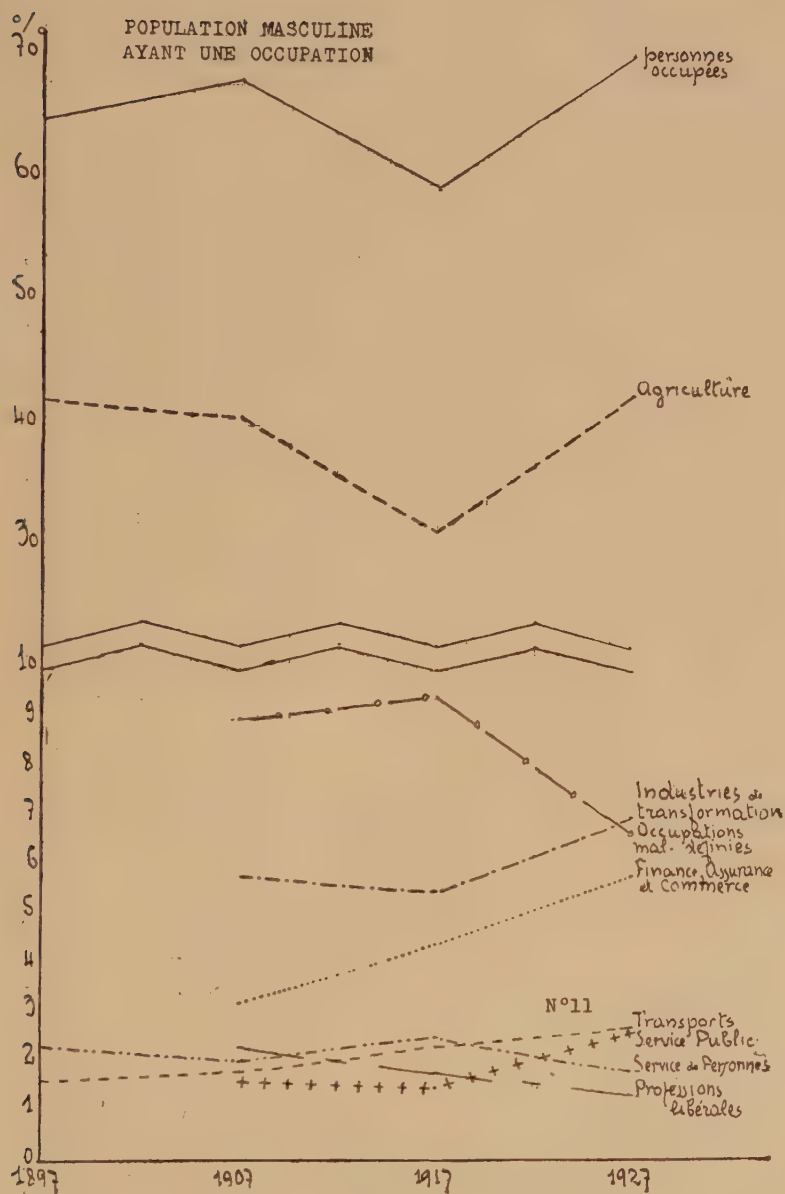
culture : c'est la branche qui a le plus d'avenir actuellement en Egypte.

Le commerce, la finance et les assurances font vivre une population de plus en plus nombreuse : l'augmentation a été plus prononcée que dans n'importe quelle autre branche, et lui a fait obtenir le troisième rang par rapport aux occupations employant le plus d'hommes.

Le nombre des personnes classées sous la rubrique « occupations mal définies, inconnues et improductives » diminue sensiblement depuis 1907 : ce fait heureux est redevable à une réelle diminution de la paresse des habitants, et surtout aux progrès de la technique du recensement.

La participation des femmes dans toutes les branches de l'activité humaine, à part l'agriculture, — pour laquelle nous considérons les chiffres la concernant comme inexacts —, est minime par rapport au nombre des hommes employés. Entre 1907 et 1927, le nombre total des femmes qui travaillent a diminué faiblement, tandis que le rapport de ce nombre à celui des hommes est en grande régression. Nous croyons que la baisse est apparente et que normalement, avec le progrès et l'émancipation du sexe faible, le nombre des femmes qui travaillent devrait être, en 1927, supérieur à celui de 1907. Le nombre des femmes qui travaillent était de 319.931, 302.722 et 315.146 en 1907, 1917 et 1927 respectivement.

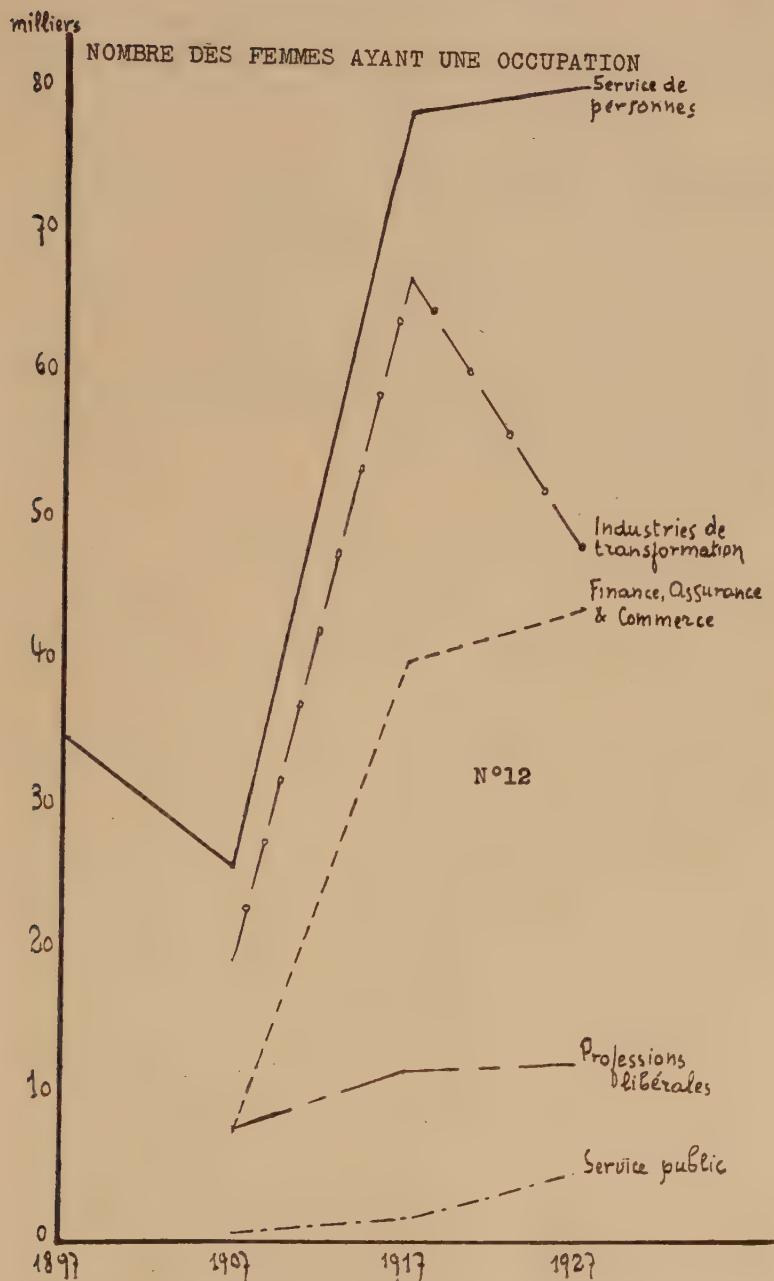
Si nous regardons d'un peu plus près les données statistiques, nous pourrions expliquer cette constatation : dans le chiffre 319.931 de 1907 il y a 258.000 femmes cataloguées sous le chef « occupations mal définies, inconnues et improductives », paragraphe qui ne possède pas toute notre confiance, parce qu'on y mentionne tout ce qui a été mal indiqué et aussi toutes les occupations « fantaisistes » ; ainsi, il ne reste que $319.931 - 258.000 = 61.931$ femmes occupant un métier en 1907. En faisant les mêmes calculs pour les années 1917 et 1927, nous



trouvons respectivement, $302.722 - 101.841 = 200.881$ et $315.146 - 122.224 = 192.922$ femmes occupées. Ce qui est normal : entre 1907 et 1917, une très forte augmentation dans le nombre des femmes occupant un métier, accroissement dû à l'état de guerre, au féminisme etc... ; en 1927, les hommes sont revenus du front, et leurs épouses et leurs filles, qui travaillaient en 1917 pour se nourrir, se retirent, puisque le chef de famille est là et peut pourvoir aux besoins de tous ; n'empêche, qu'en 1927, les femmes qui travaillent sont plus nombreuses qu'en 1907, parce que les autres facteurs qui ont facilité leur introduction dans la vie des affaires ont gardé la même acuité.

Les professions qui attirent le plus les femmes, en laissant de côté « l'agriculture » et les « professions mal définies, etc... », sont, d'après leur importance : la domesticité, les industries de transformation, les « finance, assurance et commerce », les professions libérales et les services publics. On relève, que depuis 1907, le nombre des femmes occupées ne fait qu'augmenter dans toutes les branches, sauf en ce qui concerne les industries de transformation, où on note une régression entre 1917 et 1927 (voir graphique N° 12).

Le graphique N° 11 indique les variations des pourcentages des hommes travaillant dans les diverses occupations. Le taux des hommes occupés dans l'agriculture, — pour cent hommes qui travaillent —, était de 64.5, 59.2, 52.8 et 60.0 pour les quatre recensements de 1897 à 1927 ; en laissant de côté, le taux peu sûr du recensement de 1897, nous remarquerons ce que nous avons déjà constaté, que le pourcentage des agriculteurs était en 1927 plus élevé que jamais. En Egypte, malgré l'effort industriel et commercial du pays, un nombre de plus en plus grand vit de l'agriculture ; et, il ne faut pas oublier, que les taux relatifs à l'agriculture sont en réalité plus élevés que ceux indiqués plus haut, obtenus en tablant sur les données des recensements, parce que, comme nous l'avons déjà



souligné, presque tous les enfants des campagnes de 5 à 10 ans, catalogués comme élèves ou comme sans occupation, aident leurs parents dans les travaux agricoles.

APPENDICE. — *Population active et population passive.*

On entend par population active tous ceux qui occupent un travail; et par population passive tous ceux qui ne font rien et qui vivent de leurs revenus, ou aux dépens de leurs parents. Nous tablerons seulement sur le sexe masculin : les données concernant les femmes ne sont pas très certaines, et puis, une ménagère, ne peut pas être considérée comme ne faisant rien; cette dernière remarque montre qu'il est un peu difficile de calculer la population active féminine.

A partir de 1897 la population active ne fait qu'augmenter, sauf en 1917, où nous relevons une forte diminution, qu'il nous est impossible d'expliquer (voir graphique N° 11). Nous constatons que la rubrique « personnes au-dessus de 5 ans sans occupation » s'est particulièrement enflée en 1917. Pourquoi ? La guerre pourtant avait besoin de travail; les agriculteurs ont laissé leurs champs pour les travaux occasionnés par les besoins de guerre, ou pour confectionner des objets qu'on importait auparavant, on ressentait, dans toutes les occupations, une pénurie de main-d'œuvre, et malgré tout, le nombre des hommes sans travail âgés de plus de cinq ans augmente de 905.206 en 1907, à 1.725.066 en 1917, pour retomber de nouveau en 1927 à 1.057.025 !

En négligeant les chiffres relatifs à 1917, — que nous ne sommes pas en mesure d'expliquer —, nous constatons, que depuis 1897 jusqu'en 1927, le pourcentage de la population active passe de 64.9% à 70.9%. Cette augmentation est due à la fois à la diminution de la paresse dans le peuple, à la régression du pourcentage des enfants de moins de 5 ans par rapport à la population totale, et à l'amélioration de la technique des recensements.

7. — PAR RELIGIONS.

En Egypte on rencontre toutes les religions; la religion musulmane a le plus d'adeptes, la religion chrétienne vient après, et enfin, loin derrière, la religion juive. La répartition de la population entre ces trois religions est en chiffres ronds : 91% musulmans, 8,5% chrétiens, et 0.5% juifs. Comme dans tous les pays d'Orient, les communautés religieuses forment des systèmes clos : chacune d'elles a un chef désigné par le Roi, et possède un personnel administratif et judiciaire, — leur pouvoir juridictionnel ne s'étend qu'aux affaires du statut personnel, où l'on applique des lois spéciales à chacune des communautés.

Le Gouvernement n'intervient pas dans les affaires des communautés, tant que les intérêts divergeants des trois religions ne s'opposent pas; dans ce dernier cas, il règle le différend : il joue théoriquement le même rôle que le Gouvernement central d'un Etat Fédéral.

Il est très difficile de passer d'une communauté à l'autre, et notamment d'abjurer l'islamisme. Le juif qui veut embrasser le christianisme — où le chrétien qui veut embrasser le judaïsme — doit remplir tant de formalités, que souvent il renonce à son projet¹ Toute l'activité des missions chrétiennes en Egypte s'est concentrée à la conversion des coptes, qui appartiennent à une secte chrétienne remontant au 5e siècle, — celle de l'hérésie monophysite des disciples d'Eutychès et de Jacob d'Edesse, qui croit à la nature exclusivement divine de Jésus-Christ sous l'apparence du corps humain (depuis l'incarnation), et rejette l'idée de l'Homme-Dieu — ; le chef spirituel des coptes est le patriarche d'Alexandrie qui se dit successeur de Saint Marc.

Ces trois groupes sont séparés par des coutumes rigides : le mariage entre personnes de religions différentes

1. Il est très facile de devenir musulman.

est assez rare, et est mal vu; mais, les musulmans ont depuis toujours conseillé le mariage avec une chrétienne ou avec une juive, dans un but démographique et religieux: l'augmentation des hommes et des croyants, parce que, généralement, la femme non musulmane mariée à un musulman embrasse la religion de ce dernier, et toujours, les enfants issus de pareilles unions, deviennent musulmans. Si le musulman peut épouser une non musulmane, la femme musulmane ne peut épouser qu'un musulman: c'est toujours la même idée qui a engendré cette coutume inverse: la musulmane qui épouserait un non musulman, risquerait de perdre sa croyance, et ses enfants suivraient la religion de son mari; c'est autant de personnes perdues pour la communauté musulmane. En ce qui concerne la communauté musulmane, il n'y a qu'une seule porte ouverte: l'entrée, la sortie est solidement fermée par la loi et par la coutume. Il y a à relever une habitude tout à l'honneur de la communauté musulmane: pour elle, il n'y a ni castes ni races; tous les musulmans sont frères entre eux, ce qui facilite énormément les mariages musulmans, et écarte l'idée de classes et de séparations nettes entre elles¹. Tandis que chez les juifs et chez les chrétiens, la situation sociale de l'individu et son origine sont prises en haute considération.

On distingue chez les coptes: les monophysites ou orthodoxes, les catholiques, et les protestants. Dans notre étude, nous considérerons seulement les coptes en général, sans tenir compte des diverses sectes auxquelles ils appartiennent: les données relatives à ces distinctions n'étant pas très sûres. On constate des différences énormes chez les coptes catholiques; ils étaient 4.630 en 1897, 14.576 en 1907, 31.097 en 1917 et 24.015 en 1927; quelqu'un pourrait dire, que cette forte augmentation s'explique par l'intervention des religieux catholiques,

1. Il est vrai, que la question de la dot que doit payer l'homme à sa future femme, complique parfois la situation.

qui ont réussi à convertir beaucoup de coptes monophysites au catholicisme; nous sommes tout à fait d'accord, mais pourquoi le nombre des coptes catholiques est-il en diminution en 1927? Nous ne pouvons expliquer ces changements, que par la remarque faite jadis par Mr. Nourrit, ancien missionnaire à Minya, dans une conférence donnée à Lyon: «Pour faire le recensement les recenseurs se sont adressés à l'*omdeh*, maire, d'ordinaire musulman et qui ne distinguant pas entre chrétiens et chrétiens, a inscrit comme coptes monophysites des milliers des coptes catholiques. Les protestants, plus avisés, avaient eu soin d'envoyer auprès des recenseurs de chaque village l'un des leurs qui a exigé pour ce qui les concerne l'inscription des chiffres exacts».¹ Et Mr. Nourrit, conclut, en évaluant le nombre des coptes catholiques de la Haute-Egypte pour l'année 1907 à 25.000 ! Nous croyons qu'il exagère, mais nous ne sommes pas en mesure de connaître leur nombre véritable, et, c'est la raison qui nous a poussé de ne pas faire des distinctions entre les différentes sectes coptes.

Nous allons étudier les musulmans, les coptes, les chrétiens sans les coptes, les chrétiens en général, et les

TABLEAU N° 39

EVOLUTION DE LA POPULATION PAR RELIGIONS

Religion	1897	accroissement global		1917	%	1927	%
		1907	%				
Musulmans	8.977.702	10.269.445	14.3	11.623.745	13.1	12.929.260	11.2
Coptes	609.511	706.322	15.8	834.474	18.1	946.393	13.4
Chrétiens (y compris les Coptes).....	731.235	881.692	20.5	1.026.115	16.3	1.181.910	15.1
Chrétiens (sauf les Coptes).....	121.724	175.370	44.0	191.641	9.2	235.517	22.8
Juifs	25.200	38.635	53.3	59.581	54.2	63.550	6.6
Pop. totale.	9.734.405	11.189.978	14.9	12.718.255	13.5	14.177.864	11.4

1. Cité par ARMINJON, op. cit.

juifs, et voir leurs évolutions durant les quatre recensements de 1897 à 1927 (voir tableau N° 39).

L'accroissement de la communauté musulmane a toujours été inférieur à celui de la population totale, tandis que l'accroissement de l'élément copte a toujours dépassé celui de la population totale, et par surcroît, celui de la communauté musulmane. Il est un peu difficile d'expliquer la multiplication plus rapide des coptes que celle des musulmans: rien ne milite en faveur de la première communauté, on ne peut pas dire, que la famille nombreuse soit plus en honneur chez les coptes que chez les musulmans, ou que les préceptes d'hygiène soient plus largement appliqués par les premiers que par les seconds. Le fait, que les coptes forment un milieu complètement isolé, ne recevant aucun apport de l'extérieur, tandis que les musulmans augmentent un peu grâce aux éléments étrangers, met encore plus en valeur l'accroissement plus rapide de la communauté copte. Nous avons relevé encore une autre différence entre coptes et musulmans; chez les premiers, dans tous les recensements, on constate une supériorité numérique masculine, tandis que chez les seconds, lors des deux derniers recensements, le sexe féminin l'emporte.

Les coptes sont plus nombreux en Haute-Egypte qu'en Basse-Egypte: à mesure que la religion musulmane s'étendait dans le pays, les coptes étaient refoulés vers l'intérieur et vers les terres les moins bonnes.

Dans le groupe « chrétiens sauf les coptes », nous rencontrons une majorité étrangère, c'est ce qui explique, que les courbes représentatives de l'augmentation de ce groupe et de celui des étrangers présentent les mêmes tendances: forte augmentation entre 1897 et 1907, courbe descendante entre 1907 et 1917 (beaucoup étaient partis pour faire la guerre), reprise de l'augmentation après 1917. Les chrétiens, en général, augmentent

plus vite que les coptes — sauf pour la période 1907-1917 — à cause de l'immigration étrangère ; mais, leur taux d'accroissement est inférieur à celui des juifs, exception faite de la décade 1917-1927.

L'accroissement de la communauté juive est remarquable: il est plus grand que celui des autres groupes entre 1897 et 1907; durant la décade 1907-1917, son taux d'accroissement est supérieur à celui de la période précédente, il dépasse de plus de quatre fois celui de la population entière, et de près de six fois celui du groupe « chrétiens à part les coptes »; l'époque décennale suivante voit ce taux baisser: il n'est plus que la moitié du taux d'accroissement de la population totale pour la même période. Se ferait-il que des juifs aient émigré entre 1917 et 1927? Ou plutôt, que l'immigration juive se soit complètement tarie, et que le faible accroissement enregistré ne représente que l'accroissement naturel de la communauté ?

La communauté juive, quoique composée d'une majorité étrangère (en 1927 sur 63.550 juifs il y avait 41.556 étrangers), autrement dit, quoique présentant les mêmes caractéristiques que le groupe « chrétiens sauf les coptes », n'a pas le même mouvement dans l'accroissement que ce dernier groupe. Si, entre 1897 et 1907, elle augmente comme lui, mais avec un taux plus grand, durant la décade suivante elle continuera à augmenter, et avec un taux supérieur à son taux précédant, tandis que le groupe « chrétiens sauf les coptes » ne s'accroîtra que très faiblement; et, pendant la période décennale 1917-1927, elle croîtra très faiblement à son tour, tandis que l'autre groupe aura un taux d'accroissement deux fois supérieur à celui de la population totale. Bref, pendant les deux périodes décennales 1907-1917 et 1917-1927 ces deux groupes ont des taux d'accroissement de tendance opposée.

8. — PAR INSTRUCTION.

A l'époque pharaonique, il n'y avait, en Egypte, aucune école dans le sens moderne du mot: l'enseignement, basé sur l'imitation, était donné dans les cours des temples, à un nombre restreint d'élèves. Dans les questions relatives à l'instruction, le gouvernement n'intervenait pas.

Avec les Ptolémées, grâce à l'intervention gouvernementale, l'Université et la Bibliothèque d'Alexandrie devinrent le point de mire des étudiants du monde connu: l'enseignement était à l'honneur, mais malheureusement réservé à un tout petit groupe de privilégiés.

Après la conquête arabe, on essaya de continuer et de perfectionner l'œuvre des Ptolémées: toute mosquée se transformait très vite en école de théologie; et les notables musulmans ne manquaient pas de construire des mosquées, des fontaines, et des tombeaux, avec des bâtiments annexes servant d'écoles. Le règne des Ayoubites vit toute une floraison d'écoles; sous les Fatimites, le général Gohar, construisit la mosquée de l'Azhar, qui devint la plus grande université musulmane du monde; mais, malheureusement, à partir du 15^e siècle, cette université commença à décliner, et, c'est grâce à l'intervention actuelle du gouvernement égyptien que l'Azhar redevint ce qu'elle était dans l'ancien temps: la meilleure université musulmane. Mais cet enseignement à la mode orientale, ne comportait que des études théologiques et littéraires, et était en complète décadence au début du siècle dernier.

L'introduction de l'enseignement moderne en Egypte est l'œuvre de Mohamed Aly. Mohamed Aly trouva le pays dans un état de désorganisation complète, tout allait à la dérive; il n'y avait pas de gens instruits. Il fallait, au créateur de l'Egypte moderne, des hommes capables pour former les cadres des administrations qu'il venait de créer: ceux sortis des mosquées n'étaient pas à même de fournir le travail exigé. Il envoya des étudiants en

Europe, et institua des écoles en Egypte; mais il avait vu trop grand, le pays était trop arriéré, et très peu d'écoles survécurent à l'année 1841: « L'antipathie que le paysan égyptien éprouvait à l'encontre de la conscription militaire s'étendit à la conscription scolaire, et malgré tous les avantages qu'on offrait aux parents — dont l'Etat se chargeait d'entretenir, d'élever et d'instruire les enfants — ils se montraient unanimement rebelles à profiter de ces avantages »¹. Le gouvernement est revenu à la charge plusieurs fois, mais ce n'est qu'à partir de 1904 que les crédits alloués à l'enseignement ont été de plus en plus augmentés. Aujourd'hui, tous les journaux s'attaquent aux méthodes égyptiennes d'enseignement: ils trouvent, et avec raison, qu'elles ne visent qu'à former des fonctionnaires. Le gouvernement ne pouvant employer tous les diplômés, bon nombre d'entr'eux se sont trouvés dans l'obligation de chercher du travail ailleurs... mais, les chefs des administrations commerciales et industrielles, ont constaté que ces jeunes gens n'étaient pas aussi capables que leurs concurrents sortis des institutions étrangères du pays, ou de l'étranger... Une réforme de l'enseignement est à l'étude.

En compulsant l'annuaire statistique on remarquera que le nombre des écoles primaires indigènes², des « *Kouttabs* », a augmenté d'une façon étonnante entre les années scolaires 1890-1891 et 1912-1913; il a passé de 50 à 3794; le nombre des instituteurs de ces écoles de 47 à 8.173, et le nombre des élèves les fréquentant de 1.961 à 231.376; à leur début, ces écoles, n'étaient fréquentées que par des garçons, et à partir de 1895-1896 par des fillettes aussi; en 1912-1913 il y avait une fillette pour huit garçons.

1. YACOB ARTIN PACHA: « *L'Instruction Publique en Egypte* ».

2. Ce sont des écoles tout à fait élémentaires correspondant presque aux écoles maternelles des pays étrangers.

En tablant sur de pareilles données, on est tenté de croire que l'instruction a marché à pas de géant en Egypte, ou tout au moins de déduire que l'analphabétisme a diminué d'une façon catégorique. Erreur ! Dans ces écoles on n'apprenait¹ que le Coran par cœur, et, aux élèves qui le voulaient bien, on donnait quelques rudiments *d'écriture* et *d'arithmétique*; ainsi plus des deux tiers des élèves qui avaient suivi les cours de ces écoles pendant des années, — le temps d'apprendre le Coran par cœur —, sortaient illettrés; ceux qui parvenaient à connaître par cœur tout le Coran, devenaient des « *fiquis* », et étaient de droit exemptés du service militaire; c'est ce dernier avantage qui poussait les fellahs à envoyer leurs enfants pendant des années dans ces institutions.

Maintenant, dans les « *kouttabs* », tout le monde apprend à lire, à écrire, et à calculer. Le nombre des écoles secondaires a augmenté. L'Université, fondée en 1908 par des particuliers, devint gouvernementale en 1923, et depuis lors le nombre de ses étudiants est de plus en plus

TABLEAU N° 40

Année	Population juvénile de 5 à 19 ans			Popul. scolaire ³			Taux %	
	Totaux	Garçons	Filles	Totaux	Garçons	Filles	Tot.	gar. fil
1921-22	4.382.791 ¹	2.306.896	2.075.895	511.671	412.269	99.402	11.6	17.8
1924-25 ⁴	4.734.110 ²	2.478.029	2.256.081	634.618	512.504	122.114	13.0	20.6
1927-28	id	id	id	841.711	654.782	186.929	17.7	26.4
1930-31 ⁵	id	id	id	891.682	673.517	218.165	18.8	27.1
1933-34 ⁵	id	id	id	941.760	687.039	254.721	19.8	27.7

1. données du recensement de 1917.

2. » » 1927.

3. chiffres pris dans les « *Annuaire Statistiques* »

4. nous avons calculé les taux d'après les données du recensement de 1927, et par conséquent nous avons anticipé de deux ans sur le nombre de la population juvénile, donc ces taux sont inférieures à la réalité.

5. Ici se présente le cas inverse du précédent, et par conséquent les taux ainsi calculés sont supérieurs à la réalité.

grand. Le tableau No. 40 indique que le nombre des élèves augmente chaque année régulièrement; et en 1927-

1. Actuellement on a modernisé les « *kouttabs* »

28, il y avait une forte augmentation. L'accroissement du taux de la population scolaire, par rapport à la population juvénile de 5 à 19 ans, a très faiblement augmenté depuis 1927-28; il est vrai que le tableau No. 40 indique que ce taux augmente de 1% par quatre ans, mais ces taux sont enflés à cause de la sous-estimation de la population juvénile correspondant à ces années. On constate avec un réel plaisir que le pourcentage des demoiselles fréquentant les écoles est en constante augmentation; mais quand même, la marge entre leur taux et celui des garçons reste encore très sensible. Quand les résultats du dernier recensement seront connus, on remarquera sûrement, que le pourcentage des personnes sachant lire et écrire aura augmenté plus vite que durant la période précédente: le taux des élèves fréquentant les écoles, pendant la dernière décade, est plus fort que celui de l'époque précédente (1917-1927).

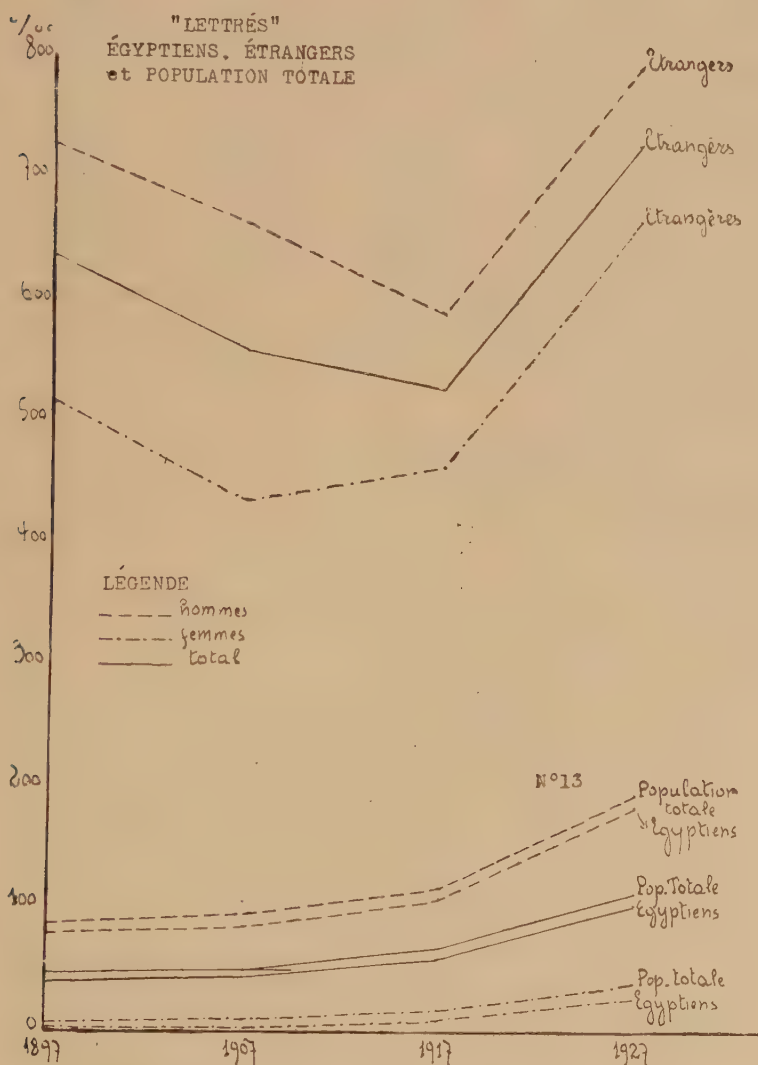
Toutes ces considérations expliquent le taux énorme de l'analphabétisme en Egypte. Le Gouvernement a fait tout pour le combattre, mais ses efforts ont été mal coordonnés, sans plan nettement défini. On assiste aujourd'hui à une situation ridicule: d'un côté chômage intellectuel à cause du mauvais système d'enseignement, de l'autre l'ignorance la plus crasse. La constitution rendit l'enseignement obligatoire et gratuit: tout dernièrement, on fit des efforts pour rendre cette loi effective, en instituant des amendes contre les parents qui n'enverraient pas leurs enfants à l'école; mais, allez obliger, un pauvre cultivateur, d'envoyer son fils à l'école, quand il a besoin de son aide pour le travail: la loi fonctionna mal, et un projet de réforme est actuellement à l'étude. Le Gouvernement actuel, prévoit aussi, l'ouverture de cours du soir pour enseigner à lire et à écrire à la masse adulte des villes: aux ouvriers, domestiques, manœuvres et autres qui n'ont pas eu le temps de s'instruire; espérons que cet essai, qui sera tenté d'abord dans les grandes villes, donne des résultats positifs, afin qu'on puisse, dans un proche

avenir, l'étendre à tout le territoire. Quant à nous, nous croyons que le seul moyen pour obtenir des résultats satisfaisants, est de commencer par simplifier l'écriture arabe qui est un véritable casse-tête : pour pouvoir lire correctement il faut connaître à fond la langue, ce qui implique un travail assidu de plusieurs années. La Turquie d'avant Moustafa Kemal Attaturk se trouvait dans la même situation que l'Egypte; le dictateur a eu le courage de remplacer l'alphabet arabe par l'alphabet latin, et les résultats ne se firent pas attendre. L'Albanie a eu la sagesse d'adopter une écriture phonétique au moyen des lettres latines, et actuellement, le pourcentage de ceux qui ne savent ni lire ni écrire est insignifiant. Mais, peut-être, c'est insensé, de demander à un pays islamique comme l'Egypte, de délaisser l'écriture dans laquelle est écrit le Coran, pour la remplacer par l'alphabet latin.

Abordons maintenant l'étude des résultats des recensements. Nous constatons, que l'accroissement du pourcentage des personnes sachant lire et écrire est lent pour les deux premières décades, et ce n'est qu'entre 1917 et 1927 que l'élan est plus précis vers un plus grand taux; tout porte à croire, comme nous l'avons déjà souligné, que cette augmentation sera plus nette durant la période 1927-1937.

En 1897, le taux des femmes sachant lire et écrire était ridiculement petit : 7 0/00; dix années plus tard l'amélioration est presque nulle (voir graphique No. 13). En 1917 on note un bon pas en avant; le taux a presque doublé en dix ans, il a passé de 10 0/00 à 18 0/00, tandis que celui des hommes n'a augmenté que de très peu; enfin, en 1927, le taux était de 39 0/00; il a plus que doublé, celui des hommes n'ayant augmenté que de 80%. Entre 1907 et 1927, l'amélioration du taux des femmes sachant lire et écrire s'est réalisée avec une vitesse plus forte que celle du taux des hommes, et tout indique, qu'en 1937, l'allure sera la même : en effet, le pourcentage des filles suivant les cours des écoles, s'accroît plus rapidement que celui

des garçons entre 1927 et 1934. Mais, malgré tout, la différence entre ces deux taux reste toujours profonde; sans parler de 1897 où il y avait quarante fois plus



d'hommes que de femmes capables de déchiffrer un livre ou d'écrire quelques lignes, en 1927 les taux respectifs

TABLEAU N° 41

EVOLUTION DE L'INSTRUCTION PAR NATIONALITES

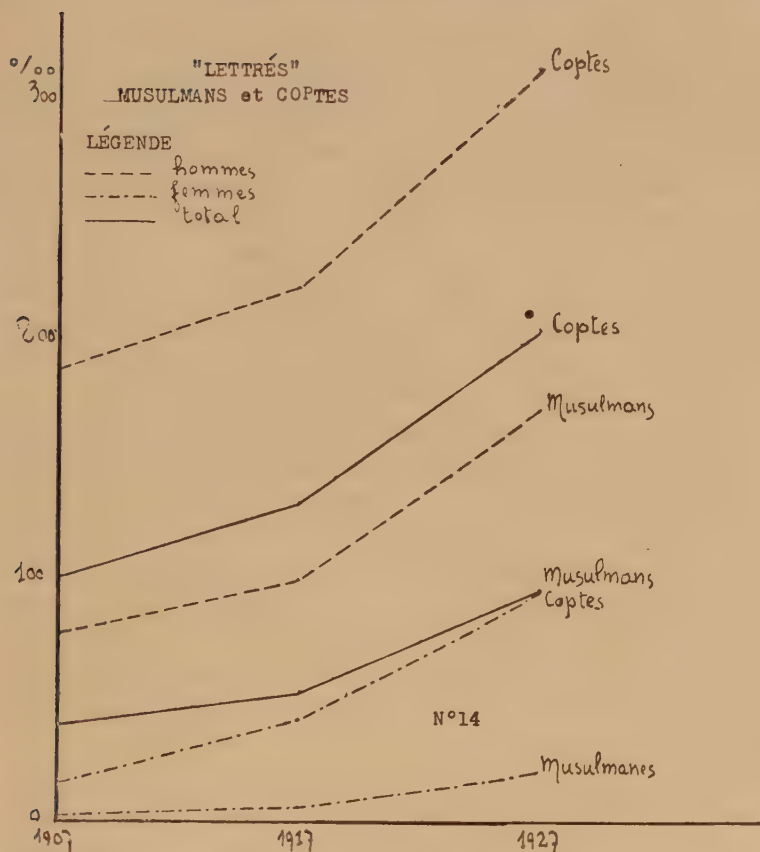
Année	Nationalités	Hommes	Femmes	Totaux
1897	égyptiens	387.407	10.269	399.676
	étrangers	46.786	24.930	71.716
	ensemble	436.193	35.199	471.392
1907	égyptiens 1)	_____	_____	_____
	étrangers 1)	_____	_____	_____
	ensemble	548.669	60.653	609.322
1917	égyptiens	688.250	66.335	754.585
	étrangers	60.444	48.177	108.621
	ensemble	748.694	114.512	863.206
1927	égyptiens	1.297.449	208.071	1.505.520
	étrangers	89.394	75.981	165.375
	ensemble	1.386.843	284.052	1.670.895

1. Cette année on n'a pas distingué l'instruction par nationalités. des hommes et des femmes étaient de 196 et 39, c'est-à-dire qu'il y avait encore 5 hommes « lettrés » pour une seule femme.

Chez les égyptiens, on rencontre de fortes différences dans l'instruction, entre musulmans et coptes. Déjà, sous Mohamed Aly, presque tous les fonctionnaires étaient coptes, et, il n'y a pas longtemps encore, la proportion des fonctionnaires coptes était beaucoup plus forte que celle des musulmans, naturellement compte tenu du nombre des adeptes de chaque religion. Les trois derniers recensements, indiquent le nombre des « lettrés » des deux religions, données qui nous ont permis de construire le graphique No. 11, où l'on voit que jusqu'en 1927 le groupe copte gagne tous les dix ans plus de points que le groupe mahométan. La même différence dans l'instruction se rencontre tant chez les hommes que chez les femmes des deux croyances.

Si nous nous rapportons de nouveau au graphique No. 13, nous constatons, que le degré d'instruction entre égyptiens et étrangers n'est pas le même ; les taux ont une très forte marge entr'eux en faveur du groupe étranger, et cette marge s'est presque toujours maintenue.

Quatre facteurs contribuent à ce que l'instruction soit



plus largement répandue chez les étrangers que chez les égyptiens :

1) une partie des étrangers vient de pays plus avancés que l'Égypte.

2) le groupe des enfants de moins de cinq ans — personnes ne sachant ni lire ni écrire — est plus faible chez les étrangers que chez les égyptiens.

3) les étrangers sont cantonnés dans les villes où ils se consacrent au commerce, à l'industrie, et aux autres métiers nécessitant une certaine instruction.

4) le fait d'habiter les centres urbains facilite l'instruction — les écoles n'étant nombreuses que dans les villes

— ; la grande majorité des égyptiens étant composée d'agriculteurs, n'a pas à sa disposition les moyens de s'instruire, d'ailleurs, « de l'aveu même d'Artin Yacoub Pacha... l'extension qu'on a donné aux kouttabs depuis quelques années s'est fait... beaucoup plus en quantité qu'en qualité; or ce sont les *seules* auxquelles ait en réalité accès le peuple des campagnes... »¹; actuellement les kouttabs sont en meilleure posture, mais, les fellahs ne ressentent pas encore l'utilité de l'instruction, et par surcroît, sont assez pauvres, pour se passer de l'aide apportée par leurs enfants, en engageant des travailleurs agricoles.

Le taux de l'instruction, chez les étrangers, n'a pas été toujours le même. En 1907 se produisit une baisse, imputable — d'après nous — à la nouvelle définition adoptée pour le terme « étrangers » : on considère comme tels les ottomans, les syriens et autres, qui possèdent un degré d'instruction inférieur à celui du reste des étrangers ; le nombre de ces « nouveaux » étrangers étant important, le taux de l'instruction baissa. Il y a encore, un deuxième facteur : le taux relatif à la population étrangère de 1907 n'est pas exact, parce que cette année, on n'a pas distingué, les égyptiens des étrangers, quant à ce qui concerne l'instruction ; dans la publication du recensement, il est mentionné, que les taux attribués aux étrangers ont été calculés en supposant les personnes de religions « juive » et « autres » comme étrangers, et en apportant quelques corrections aux chiffres ainsi obtenus².

1. RAOUL DE CHAMBERET « *Enquête sur la condition du fellah Egyptien* ».

2. Recensement de 1907 : « However, for all practical purposes it may be assumed that the moslems and copts of the 1907 census correspond to the indigenous Egyptians of 1897 and the « Jews » and « others » to the « strangers » of the previous census. With this assumption and a reduction of the figures to per mille ratios, we arrive at the following comparative figures :

Nationality	1907		1897	
	Males	Females	Males	Females
Egyptians	85	3	80	2
Foreigners	691	445	728	516

En 1917, nouvelle baisse, occasionnée aussi par un fait indépendant, — la guerre —, qui a rappelé dans leurs pays d'origine beaucoup d'hommes adultes: ils sont partis, en laissant leurs enfants en Egypte, ce qui a faussé de nouveau le taux. Ce qui nous pousse à donner les causes sus-indiquées aux deux baisses successives du taux des « lettrés » des colonies étrangères, c'est qu'en 1927, les deux éléments perturbateurs de ce taux étant éliminés (la majorité des ottomans ayant opté pour la nationalité égyptienne, et ceux qui ont eu la chance d'échapper au massacre mondial étant retournés), on enregistre un taux supérieur à *tous* les taux précédents.

Le recensement de 1927, nous donne encore, deux autres indications intéressantes sur l'instruction en Egypte: l'instruction par âge, et le degré d'instruction des habitants. On remarque, que plus on avance en âge, et plus le nombre des « lettrés » décroît, constatation à laquelle nous devrions nous attendre, l'instruction étant en progrès. Les taux des « lettrés », par mille habitants de chaque groupe, sont : 147 pour ceux âgés de 5 à 19 ans, 140 pour le groupe d'âges 20 à 49 ans, et 101 pour ceux âgés de plus de 50 ans.¹

En 1927, il y avait en Egypte 1.670.895 de « lettrés », desquels 1.573.349 étaient seulement capables de lire et écrire, 30.175 possédaient le certificat primaire, 21.958 avaient le certificat d'études secondaires, 12.299 étaient détenteurs de diplômes d'études supérieures, 13.316 possédaient divers certificats égyptiens, et enfin, 19.798 étaient diplômés par des écoles étrangères.

9. — PAR HABITAT.

Nous allons distinguer dans ce paragraphe deux parties, la première s'occupera de l'habitat urbain et rural, et la seconde de l'habitat nomade et sédentaire.

1. Il est vrai que déjà le recensement de 1907 distinguait les « lettrés » d'après leurs âges; mais se contentait de les grouper, d'une façon un peu spéciale : 1) de 0-9 ans; 2) de 10-14 ans; 3) de 15-19 ans et 4) de 20 ans et plus.

A) HABITAT URBAIN ET RURAL.

Il est très difficile en Egypte — pays de gros villages —, de distinguer la population urbaine de la population rurale. On rencontre parfois de grosses agglomérations de plus de 15.000 habitants, où tout le commerce est entre les mains de quelques épiciers, pour la plupart du temps grecs, qui sont les factotums du village : en même temps épiciers, herboristes, usuriers, marchands de coton, etc. etc. La présence de ces quelques « commerçants » ne saurait faire du gros bourg agricole un centre urbain.

TABLEAU N° 42

VILLES ET VILLAGES D'EGYPTE						
Groupe d'habitants au dessous de	1882	1897	1907	1917	1927	
200	113	44	27	47	71	
200	450	237	176	149	161	
500	776	550	467	399	367	
1.000	1.008	1.031	971	915	882	
2.000	428	568	632	653	661	
3.000	215	365	409	413	448	
4.000	105	218	261	268	296	
5.000	85	178	239	303	336	
7.000	41	91	137	171	187	
10.000	31	66	80	117	145	
20.000	8	14	18	11	9	
50.000	—	1	1	4	6	
100.000 et + ...	2	2	2	2	3	
Totaux	3.264	3.365	3.420	3.452	3.572	

Tableau pris de l'opuscule de M.M.J.I. GRAIG & BADIE Eff. HANNA « The population of Egypt », publié à l'occasion du Congrès de démographie de Rome en 1932.

Le recensement de 1882 distinguait la population *agglomérée*, celle qui est fixée « dans de nombreuses habitations dont la réunion compacte, sur un seul point, prend selon son importance le nom de ville ou de nahieh (village) », de la population *éparse*, en entendant par là la population qui occupe « des habitations isolées ou groupées en petit nombre, disséminées sur plusieurs points et qui sont distinguées sous les divers noms de

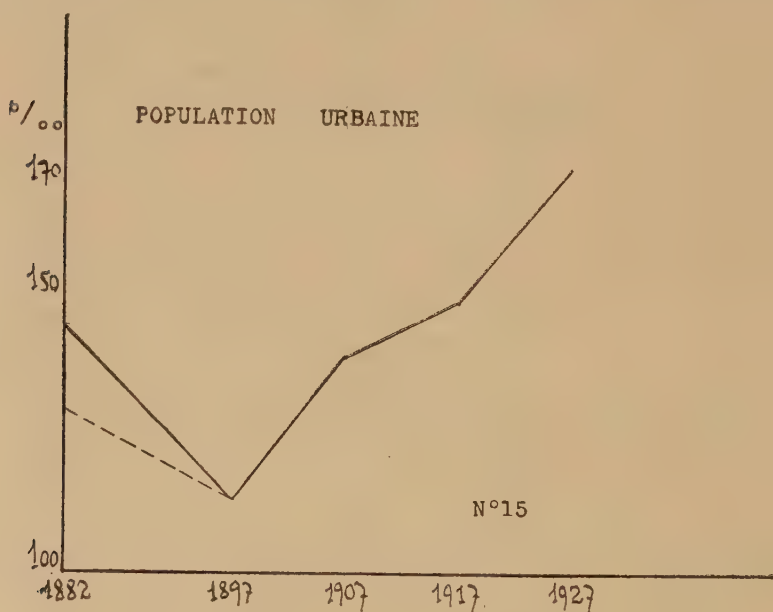
ezbehs, nazlehs, etc., (fermes, hameaux, etc.) »¹, et trouvait que la première représentait les 87% de la population et la seconde 13%. Distinction d'une utilité toute relative, et qui n'éclaircit pas notre question.

Le Tableau No. 42, ne correspond pas tout à fait avec les données des recensements, où l'on insère pêle-mêle villes, villages et fermes isolées; Mr. Craig, ancien directeur du département statistique, a soigneusement écarté le troisième facteur, et n'a gardé que les villes et les villages. Ce tableau met en relief le mouvement des campagnes vers les villes : le nombre des gros bourgs de plus de 2000 habitants augmente à mesure que la population s'accroît, tandis que le nombre des agglomérations de moins de 2000 habitants diminue. Nous relevons que le chiffre des agglomérations de plus de 10.000 habitants passe de 31 en 1882 à 145 en 1927. Mais tout cela ne prouve pas que la population urbaine ait augmenté dans la même mesure, puisque le fait d'être un bourg de plus de 10.000 habitants n'implique pas une population urbaine : il se peut, et c'est presque toujours le cas, qu'on ait à faire à une population entièrement rurale.

Jusqu'à présent, aucun recensement n'a distingué la population rurale de la population urbaine, et nous nous trouvons dans une situation un peu difficile, celle de définir ces deux populations. Nous avons vu, que le nombre des habitants d'une ville, ne peut pas servir de critérium pour cataloguer sa population dans l'une ou dans l'autre distinction, et comme nous ne possédons aucune source officielle différenciant les centres urbains des gros villages, nous sommes obligés de suivre une méthode approximative, qui, à défaut d'indications précises, donne une idée *grosso modo* de la situation de ces deux groupements; nous allons prendre le mot urbain dans le sens le plus large, celui d'une cité où la vie commerciale et

1. Définitions données par A. BOINET, « *Le recensement de l'Égypte* », in Bulletin de la Société Royale de Géographie, T.II.

industrielle prédomine nettement, et le mot rural dans la signification d'endroit où la majorité des habitants vit de l'agriculture, directement ou indirectement : pour cela, nous allons discerner, la population des chefs-lieux et des principales villes d'Egypte (Gouvernorats) du reste des habitants, — cette population représentant à peu près la population urbaine du pays —, et étudier le rapport des chiffres ainsi calculés avec la population totale. Nous aurions voulu ajouter encore quelques autres villes, mais malheureusement nous ne connaissons pas le nom-



bre de leurs habitants pour le recensement de 1927 : jusqu'à ce jour, on n'a pas encore publié le second volume de ce recensement, — attendu depuis de longues années —, où on promettait de donner les résultats détaillés, et certains tableaux comparatifs... et, comme actuellement on est en train de préparer les publications du recensement de 1937, sûrement, le second volume promis du recensement précédent, ne verra jamais le jour ! Nous allons

donc considérer, comme population urbaine, les habitants des villes suivantes : Le Caire, Alexandrie, Ismailia, Damiette, Suez, Port-Said, Damanhour, Mansourah, Tantah, Shibin-el-Kom, Benha, Sohag, Giza, Zagazig, Assouan, Assiout, Béni-Souéf, Fayoum, Minya et Quéna, soit en tout les habitants de vingt villes; et partant, les chiffres que nous allons établir pour étayer notre comparaison, seront par la force des choses, inférieurs à la réalité des faits.

TABLEAU N° 43

REPARTITION DE LA POPULATION EN POPULATION
URBAINE ET EN POPULATION RURALE

	1882	1897	1907	1917	1927
Pop. rurale	5.734.663	8.539.205	9.640.157	10.834.498	11.733.964
Pop. urbaine	971.162	1.095.547	1.549.821	1.883.757	2.443.900
Totaux ...	6.705.825	9.634.752	11.189.978	12.718.255	14.177.864

Dans ces calculs il n'est pas tenu compte de la population nomade.

Le graphique No. 15, indique la marche progressive de la population urbaine, qui augmente plus vite que la population rurale à partir de 1897. De 1882 à 1897, le pourcentage de la population urbaine, par rapport à la population totale, diminue : si, le recensement de 1882 n'est pas digne de foi en ce qui concerne le dénombrement de la population totale du pays, on peut le considérer comme assez exact quand il s'occupe de la population des chefs-lieux ; et, en supposant que la population totale de l'Egypte, en 1882, fut de 7.500.000, nous trouverions pour cette époque une population rurale de 129 personnes pour mille habitants, c'est-à-dire toujours plus dense que celle du recensement suivant. Même en admettant, qu'à cause des troubles, certaines personnes aient déserté les campagnes pour les villes, il est clair que le taux de la population urbaine de 1882 resterait supérieur à celui de 1897. D'ailleurs, on conçoit cette diminution, en se rappelant que 1882-1897 était une époque d'engouement pour la terre. Cette lente désertion des campagnes pour les

ville peut devenir le fléau de demain. Les fellahs plus instruits, dessillés, voyant la misère dans laquelle ils vivent, l'inconfort de leurs demeures, l'insuffisance de leurs profits à côté des risques économiques et sociaux qu'ils encourent, préféreront le travail urbain au travail des champs, et ce qui est pire, c'est que le travail agricole leur paraîtra bientôt d'un ordre moins relevé que le travail urbain. C'est pourquoi, le Gouvernement, avant de répandre l'instruction jusque dans les points les plus reculés du territoire, doit commencer par améliorer l'existence misérable des fellahs, pour éviter des désastres ; il doit améliorer l'éducation agricole, perfectionner les communications afin que les fellahs puissent visiter les villes et profiter des avantages de ces dernières, sans que pour cela ils abandonnent définitivement leurs terrains ; il doit enfin développer l'industrie rurale, pour en faire profiter les fellahs, et les attacher ainsi à la terre. En un mot, il faut rendre les campagnes habitables et attrayantes, pour toute une génération nouvelle plus exigeante que ses devancières, car, si la désertion des campagnes devient un fait accompli, l'expérience montre, que depuis les temps les plus reculés, l'illusion du retour à la terre, n'est qu'un rêve magnifique qui ne se réalise jamais. C'est le moment de reconnaître les efforts méritoires de ces derniers temps, des différents Gouvernements qui se sont succédés au pouvoir, pour rendre plus amène la vie dans les villages : ils ont comblé les flaques où les paysans s'approvisionnaient en eau ; ils essayent de fournir en eau potable tous les villages (le dernier programme gouvernemental prévoit la réalisation complète de ce projet dans deux ans) ; ils ont facilité l'acquisition des terres incultes du Nord aux diplômés des Facultés d'Agriculture, afin de les intéresser à la terre, et de décongestionner le chômage intellectuel des villes ; ils font tout pour améliorer l'hygiène et les communications. Il est vrai, qu'il reste beaucoup à faire ; mais avec de la persévérance et de la suite dans les idées, on arrivera à convaincre les villa-

geois que la tranquillité, la salubrité, le moindre chômage, la plus grande indépendance, etc., des campagnes, valent beaucoup plus que la vie fébrile, instable, malsaine, éner-vante des villes.

B) HABITAT NOMADE ET SEDENTAIRE.

Une faible proportion des habitants de ce pays, — les Bédouins —, mène une vie nomade. Jusqu'au début du siècle dernier, leurs hordes indisciplinées, commandées par des chefs obéis, vivaient de rapines et de commerce (commerce de transit à travers le désert) : ils étaient en même temps brigands et caravaniers ! L'organisation anarchique des mamelouks, d'un côté, leurs mœurs guerrières et rudes contrastant fortement avec les mœurs douces et tranquilles des fellahs, de l'autre, facilitaient leurs déplacements ; mais, la poigne de fer du Grand Mohamed Aly, alternant la répression vigoureuse de leurs incursions pillardes, aux faveurs et privilèges largement accordés aux chefs qui se soumettaient au Gouvernement, a remplacé l'état de guerre antérieur par des relations amicales.

Le Gouvernement a encouragé l'installation des bédouins, il les a poussés au travail de la terre, les a aidés à gagner honnêtement leur vie, les a chargés du gardiennage des digues et des cultures contre les malfaiteurs, et ainsi, — quel contraste —, l'ancien brigand est devenu gardien des objets qu'il dérobait jadis !

Aujourd'hui encore les bédouins sont l'objet de constantes sollicitudes gouvernementales : ils sont vraiment trop dépourvus, et se contentent de si peu de choses, qu'il serait criminel de se désintéresser complètement de leur sort : le désert ne peut plus les nourrir, — fini le bon temps où leurs caravanes portant toutes sortes de marchandises le sillonnaient en tous sens — ; les maigres paturages ne peuvent pas supporter de grands troupeaux,

et, par ricochet, permettre à tous les bédouins de travailler.

De cette population nomade, on n'a jamais pu avoir des renseignements précis ; encore aujourd'hui elle ne déclare ni ses naissances ni ses décès ; lors des recensements, on est obligé de se contenter des déclarations faites par les cheikhs héréditaires des différentes tribus, et même, ces déclarations sont-elles faites, parfois, quelques mois après les recensements ; et c'est pourquoi, on n'en tient pas compte dans les différentes classifications de la population totale. La population nomade a toujours été estimée, et, sa première estimation, est celle de 1800, faite par Jomard, mais, nous ne savons pas par quels moyens il est arrivé au chiffre de 130.000 hommes, et partant, nous ne devons pas faire cas de cette estimation.

En 1882 on estimait cette population à 98.196 individus, et quinze ans plus tard, en 1897, on n'en trouvait que 79.773, c'est-à-dire on constatait une diminution de 18.423 personnes.

Le recensement de 1907, révèle un accroissement annuel de la population nomade de 2,01%, accroissement supérieur à celui de la population totale. Le nombre des nomades est de 97.381.

Lors du recensement de 1917, les déserts — où habitent les nomades — tombaient dans les zones militaires. Ce fait a rendu impossible l'estimation de la population nomade. Les 32.663 personnes mentionnées sous la rubrique « population estimée » — rubrique consacrée jusqu'alors à la population nomade — ne sont pas des nomades, mais des habitants sédentaires des territoires limitrophes, sur lesquels on n'a pu obtenir aucun renseignement précis : c'est la raison pour laquelle on les a catalogués à part.

En 1927, nous ne trouvons que 40.000 nomades : leur nombre a donc diminué de 57.381 têtes en 20 ans.

Dans le chiffre de 15.904.525, donné par le tout dernier recensement comme celui de la population totale du pays,

sont compris aussi les nomades : on les a répartis par sexes et inclus dans les localités où on les a dénombrés. Pour le moment, avant la publication détaillée des résultats du recensement de 1937, nous ne pouvons pas connaître le chiffre de la population nomade.

On nous excusera de revenir en arrière pour un instant : nous avons souligné, à propos de l'accroissement de la population égyptienne, qu'entre deux recensements on trouvait, en tablant sur l'accroissement naturel de la population, un nombre de plus en plus grand de manquants. Nous avons attribué ce déficit à la non déclaration des décès, et nous avons ajouté, que le chiffre des manquants devait être en réalité plus fort que celui que nous avions calculé, à cause des naissances non déclarées. Nous revenons sur la question, pour dire, que le montant du déficit doit être encore enflé du chiffre indiquant la diminution de la population nomade, et en l'occurrence d'au moins de 40.000 personnes pour la dernière décade, 1927-1937, et de plus de 97.381 personnes pour la période 1907-1937.

Le pourcentage de la population nomade, par rapport à la population totale du pays, a toujours été insignifiant, et par surcroît a diminué de décade en décade. Il a été successivement de 14 0/00, 8 0/00, 8 0/00 et 2,8 0/00 lors des recensements de 1882, 1897, 1907 et 1927.

10. — INFIRMITES SPECIALES AU PAYS.

On nous excusera, de consacrer un paragraphe spécial, à une question qui est un peu à côté de notre sujet. Mais, tout ce qui a rapport à la population égyptienne nous intéresse, et par conséquent, nous ne pouvons pas passer complètement sous silence, ce paragraphe relatif à l'intégrité physique de cette population.

Depuis 1907, on a régulièrement dénombré certaines infirmités : les trois recensements donnent des chiffres sur les borgnes, les aveugles et les faibles d'esprit ; celui de 1907 s'occupe aussi des lépreux ; les deux suivants des

sourds-muets. Les résultats de ces expériences doivent être reçus avec la plus grande réserve, surtout quand il s'agit des faibles d'esprit : on n'avoue pas de bon cœur une pareille infirmité quand il s'agit de l'un des membres de sa famille. En 1907, on s'est alarmé, au bureau de statistique, du nombre considérable de lépreux en liberté, et on a alerté immédiatement le département de l'hygiène... Fausse alerte : la lèpre ne pouvant être facilement diagnostiquée à ses débuts, est facilement confondue avec la syphilis ou autres maladies de la peau. D'ailleurs, de pareilles expériences, ont échoué partout, et, c'est ce qui nous pousse à n'étudier que les maladies des yeux, qui sont des maladies particulières aux pays chauds et spécialement à l'Egypte ; nous parlerons aussi des sourds-muets.

Les maladies ophtalmiques sont très répandues dans le pays : les réverbérations du soleil, la saleté, les mouches que les villageois ne prennent pas la peine d'éloigner, aident à leur propagation. En 1907, il n'y avait pas encore de dispensaires dans les campagnes ; les soins les plus élémentaires étaient inconnus ; aussi le nombre des aveugles et des borgnes était-il impressionnant (voir tableau. N° 44) : il y avait 12 0/00 chez les hommes et 14 0/00 chez les femmes ; dix années plus tard, on constate déjà une légère amélioration, les deux taux se réduisent à 11 0/00 et 13 0/00 respectivement ; au recensement suivant, l'amélioration est sensible, surtout chez les femmes qui n'ont plus que 8 0/00, tandis que les hommes en ont 7 0/00.

TABLEAU N° 44

INFIRMES

Année	Aveugles			Borgnes			Sourds-muets		
	Hommes	Femmes	Total	Hommes	Femmes	Total	Hommes	Femmes	Total
1907 ...	69.027	79.253	148.280	207.423	156.279	363.702	?	?	?
1917 ...	68.932	86.579	155.511	223.574	165.183	388.757	13.253	8.373	21.626
1927 ...	51.536	58.398	109.934	162.592	103.963	266.555	13.069	8.413	21.482

Le nombre total des borgnes est de plus de deux fois supérieur à celui des aveugles. Il y avait en 1907 36 0/00 chez les hommes, et 28 0/00 chez les femmes ; ces taux ont diminué lors des recensements suivants, ils étaient respectivement 35 0/00, 26 0/00 et 23 0/00, 14 0/00 en 1917 et en 1927.

Pour les maladies ophtalmiques, il faut mentionner, que durant les vingt années, 1907-1927, le sexe féminin a enregistré une meilleure amélioration que le sexe masculin ; que le nombre des hommes borgnes a toujours dépassé celui des femmes borgnes ; et que le nombre des femmes aveugles est supérieur à celui des hommes.

Le recensement de 1927 distingue les infirmités d'après la nationalité ; on constate chez les étrangers, que pour les aveugles le taux des hommes est de 1.5 0/00, et celui des femmes de près de 1 0/00, et pour les borgnes ces deux taux sont respectivement de 3.5 0/00 et de 2.8 0/00. Si les étrangers ne souffrent pas autant que les égyptiens des maladies ophtalmiques, c'est qu'ils vivent dans les villes où les hôpitaux ne manquent pas, et qu'ils ont une notion de l'hygiène que la majorité des fellahs ne possède pas. En augmentant le nombre des dispensaires dans les campagnes, et en y propageant les notions d'hygiène, on peut réduire encore considérablement le taux de ces maladies.

Le pourcentage des sourds-muets n'est pas aussi important que celui des malades des yeux, mais il n'est pas tout à fait négligeable ; de 1917 à 1927 le nombre des sourds-muets est resté stationnaire, ce qui veut dire que le taux a diminué dans la même mesure dont la population a augmenté entre temps. Le nombre des hommes atteints de cette maladie est de plus d'une fois et demie supérieur à celui des femmes.

CHAPITRE V.

LES MIGRATIONS

1. — LES MIGRATIONS INTERNES.

L'évolution démographique des Etats capitalistes qui ont atteint un fort développement économique, surtout industriel, est caractérisée notamment par les migrations internes. Si l'Egypte ne subit pas avec intensité de pareils déplacements, c'est qu'elle n'a pas encore une grande industrie ; mais l'attrait de ses centres urbains, et la forte densité de certaines de ses provinces, obligent ses habitants, dans une certaine mesure, à aller chercher du travail hors de leur village natal.

Nous ne possédons pas des statistiques sur les déplacements saisonniers de la population ; nous savons seulement qu'à certaines époques, les travaux agricoles exigent la présence d'un grand nombre d'ouvriers, par exemple, pour la cueillette du coton ; on a recours alors aux autres provinces — qui n'ont pas ces travaux à la même époque¹ — pour compléter le nombre de mains nécessaires.

Nous ne pouvons pas calculer le nombre des immigrés ou des émigrés de chaque province, en tablant sur la différence existant, entre la population calculée en tenant compte de l'accroissement naturel, et le chiffre de cette population donné par le recensement. Nous connaissons la valeur des statistiques égyptiennes des naissances et des décès, pour nous garder bien de faire de pareilles deductions ; nous employerons cette méthode seulement pour

1. La cueillette du coton ne se fait pas au même moment dans tout le pays.

l'étude de la population des villes du Caire et d'Alexandrie, où les registres d'état civil sont bien tenus. Et puis, cette méthode, ne nous permettrait que de calculer des résultantes, — l'excédent de l'immigration sur l'émigration ou l'inverse —, et non de connaître les deux mouvements migratoires.

Nous ne disposons, pour cette étude, que des données des recensements de 1907, 1917 et 1927, sur les lieux de naissance des recensés; mais, malheureusement, les résultats du recensement de 1907 sont difficilement comparables aux autres: nous serons obligés de nous contenter de ceux des deux derniers recensements.

La connaissance des mouvements migratoires des différentes provinces peut nous éclaircir sur leur capacité en hommes: quelles sont les provinces qui peuvent en nourrir encore, et quelles sont celles qui ont atteint la densité maximum pour l'état actuel de leurs cultures (dans certaines provinces, il y a des terres en friche, qui une fois amendées, permettront l'accroissement de la densité de la population).

a) La Béhéra est une des rares provinces d'Egypte qui ait une population clairsemée; une bonne proportion de ses terres sont incultes. Sa population s'est accrue plus vite entre 1907 et 1917 qu'entre 1917 et 1927. L'immigration¹ se chiffrait par 70.077 personnes en 1917, et par 61.570 personnes dix années après. Nous avons rencontré, lors des deux recensements sous examen, respectivement 40.335 et 38.970 natifs de Béhéra dans le reste du pays. Ses mouvements migratoires se résolvent ainsi par une immigration de 29.742 et de 22.600 personnes respectivement pour les années 1917 et 1927. Gharbiya, Ménoufiya,

1. Dans tout ce chapitre le terme immigration n'indiquera pas l'immigration effective entre deux recensements, que nous ne pouvons pas connaître, mais seulement le nombre des personnes recensées nées hors du territoire sous examen. Et le terme émigration indiquera le chiffre des personnes nées dans la province et recensées dans un autre endroit.

Alexandrie et les territoires limitrophes envoient le plus d'immigrants à Béhéra ; les émigrants de Béhéra vont de préférence à Alexandrie, à Gharbiya et au Caire.

b) La Dakahliya a plus d'émigrants que d'immigrants ; les premiers sont 56.945 et 67.753 personnes, tandis que les seconds ne sont que 47.186 et 34.370 individus. La résultante de ces deux mouvements, est une émigration de 9.759 et de 33.383 personnes pour les années 1917 et 1927. Entre 1917 et 1927, l'émigration s'est fortement accentuée, sans contre-coup sur l'augmentation de la population de la province : l'accroissement ayant gardé son taux de la décade précédente ; ses émigrants vont surtout à Gharbiya, à Sharqiya, au Caire (spécialement entre 1917 et 1927) et à Alexandrie ; ses immigrants lui viennent de Gharbiya, de Sharqiya et de Damiette. Le mouvement de la population entre Dakahliya et les deux provinces de Gharbiya et de Sharqiya se résoud par un excédent d'émigrants vers ces deux dernières.

c) Le mouvement migratoire a changé de sens entre 1917 et 1927 pour la province de Gharbiya. Alors qu'en 1917 il y avait un excédent d'immigrants de $84.739 - 78.755 = 5.984$ personnes, la balance de 1927 se clôturait avec un excédent d'émigrants de $88.998 - 67.303 = 21.695$ personnes. Les travaux d'amélioration des terres n'avaient pas produit les résultats espérés, la province ne pouvait pas contenir tous ses hommes. Le trop plein de sa population se déverse vers le Caire, Alexandrie, Dakahliya et Ménoufiya : ses immigrants lui viennent de Ménoufiya, de Dakahliya, du Caire et d'Alexandrie.

d) Ménoufiya possède la plus forte densité du pays : aussi l'excédent de sa population essaye de trouver du travail ailleurs. En 1917, il y avait un excédent d'émigration de $68.831 - 32.306 = 36.525$ personnes, dix années plus tard cet excédent se chiffrait par $106.263 - 18.081 = 88.182$ personnes : sa population suffoquait sous sa densité énorme, elle émigrerait vers le Caire (surtout en 1927),

Béhéra, Alexandrie et Guiza; le peu d'émigrants que la Ménoufiya recevait, venaient du Caire, de Béhéra, de Qalioubiya, de Guiza.

e) La province de Qalioubiya est aussi très peuplée, ce qui ne l'a pas empêchée d'absorber un excédent d'immigration en 1917 de $37.440 - 35.753 = 1.687$ personnes; mais, cet excédent d'immigration se transformait, dix ans après, en un excédent d'émigration de $47.491 - 27.042 = 20.449$ personnes.

Ses habitants vont au Caire, à Guiza et à Ménoufiya; elle reçoit des immigrants du Caire, de Daqahliya, d'Assiout, de Guiza et de Guirga.

f) La province de Sharqiya présente les mêmes caractéristiques que la province de Gharbiya; ce sont les deux provinces les plus étendues du pays, et elles ont presque la moitié de leurs terres incultes; aussi leurs densités sont-elles faibles. En plus elles possèdent les mêmes mouvements migratoires; l'année 1917 s'annonce pour la Sharqiya — comme pour le Gharbiya — avec un excédent d'immigrants de $58.788 - 43.112 = 15.076$ unités venant de Daqahliya, de Gharbiya, de Qalioubiya, du Caire, d'Assiout et de Ménoufiya. Le recensement suivant fait ressortir une émigration de $51.187 - 44.184 = 7.003$ personnes vers le Caire, Daqahliya, Gharbiya et le Canal.

Après avoir étudié les migrations, dans les six provinces de la Basse-Egypte, nous allons jeter un coup d'œil sur la résultante de ces mouvements de la population, pour toute la contrée. En 1917, l'immigration l'emportait sur l'émigration de $330.526 - 323.731 = 6.795$ personnes; cet excédent d'immigration doit être imputé aux besoins nés du fait de la guerre, parce que dix années plus tard, l'émigration l'emporte sur l'immigration de $400.672 - 252.550 = 148.122$ personnes. Cette émigration est dirigée, presque en totalité, vers les Gouvernorats, et spécialement vers le Caire.

g) L'irrigation pérenne n'étant pas encore employée à

Assouan, les champs ne peuvent être cultivés qu'une seule fois par an, et la densité de la population ne peut pas atteindre le même degré que dans les provinces où on a deux ou trois cultures par an sur la même terre. L'accroissement de la population étant rapide, une partie des habitants d'Assouan est obligée d'émigrer. Il y avait en 1917 un excédent d'émigration de $28.817 - 19.491 = 9.326$ personnes, et en 1927, un excédent de même sens de $39.715 - 23.427 = 16.288$. Sa population est attirée par le Caire, Alexandrie et Quéna; ses immigrants lui viennent de Quéna. La résultante du mouvement de la population entre les provinces d'Assouan et de Quéna se traduit par une émigration de Quéna vers Assouan de $13.704 - 3.257 = 10.447$ personnes en 1917, et de $18.837 - 1.354 = 17.483$ personnes en 1927.

h) A Assiout l'émigration l'emporte sur l'immigration de plus en plus : en 1917 il n'y avait qu'un excédent d'émigration de $88.574 - 25.335 = 63.239$ personnes, dix années après cet excédent devient $102.994 - 19.025 = 83.969$. Les provinces où l'on rencontre le plus de natifs d'Assiout sont : le Caire, Minya, Alexandrie, Gharbiya et Guirga. Le peu d'immigrés qui y habitent sont originaires de Fayoum et du Caire.

i) Le mouvement migratoire de la province de Béni-Souef a changé de sens de 1917 à 1927 : de l'excédent d'immigration de $29.815 - 25.740 = 4.075$ personnes en 1917, on passe, en 1927, à un excédent dans le sens inverse de $24.724 - 22.528 = 2.196$ unités. Ses immigrants lui viennent de Fayoum, de Guirga, de Minya, d'Assiout et du Caire. Ses enfants vont au Caire, à Fayoum, à Guirga et à Minya.

j) La province de Fayoum accuse plus d'émigrants que d'immigrants; les premiers dépassant les seconds de $22.220 - 19.143 = 3.077$, et de $17.954 - 14.237 = 3.717$ individus, respectivement en 1917, et en 1927. Le Caire et Béni-Souef attirent plus spécialement les habitants de

Fayoum; et la plupart des immigrants de Fayoum viennent des mêmes endroits, mais rangés dans l'ordre inverse, quant à l'importance des contingents envoyés.

k) Guirga tient le second rang des provinces égyptiennes quant à la densité, et le premier rang en ce qui concerne le chiffre de l'excédent des émigrants. Cet excédent était représenté en 1917 et en 1927 respectivement, par les chiffres $82.691 - 13.915 = 68.776$, et $99.962 - 7.866 = 92.096$. Les émigrants allaient au Caire, à Alexandrie, à Minya, à Quéna, au Canal, à Assiout et à Béni-Souef. Le Caire et Assiout y ont quelques immigrants.

l) Le nombre des émigrants de la province de Guiza est supérieur à celui de ses immigrants; il dépasse ce dernier de $59.968 - 34.118 = 25.850$ en 1917, et de $60.879 - 40.805 = 20.074$ dix années plus tard. Elle envoie la presque totalité de ses émigrants vers la ville du Caire qui est toute proche. Qalioubiya et Ménoufiya reçoivent chacune un faible contingent. Ses immigrants sont originaires des mêmes endroits, et de Guirga, et d'Assiout.

m) Minya est la seule province de Haute-Egypte¹ où tant en 1917 qu'en 1927, le total de ses immigrants fut supérieur à celui de ses émigrants. Cet excédent était, pour les deux recensements, respectivement de $40.705 - 31.769 = 8.936$ et de $30.480 - 30.161 = 319$ personnes. Les habitants d'Assiout, de Guirga, du Caire et de Béni-Souef y vont résider; les siens la quittent pour le Caire, Béni-Souef, Assiout et Fayoum.

n) Quéna, comme la presque totalité des provinces égyptiennes, enregistre un excédent d'émigration de $43.086 - 22.119 = 20.967$ personnes en 1917, et de $61.893 - 11.922 = 49.974$ personnes en 1927. Ce courant d'émigration est dirigé vers Assouan, le Caire, Alexandrie et

1. La Basse-Egypte a Béhéra.

les territoires limitrophes. Guirga, Assouan et le Caire lui expédient les quelques immigrants qui y habitent.

La Haute-Egypte, prise dans son ensemble, a eu plus d'émigrants que d'immigrants, lors des deux recensements de 1917 et de 1927. L'excédent d'émigration a augmenté entre-temps en passant de $382.863 - 204.641 = 178.222$ personnes en 1917, à $438.282 - 170.290 = 267.992$ personnes en 1927. Cette augmentation de l'émigration ne s'est pas produite avec la même intensité dans toutes les directions : tandis qu'en 1917 la proportion des émigrants allant vers la Basse-Egypte et les Gouvernorats était de 2 à 5, dix années après cette proportion devient de 1 à 5, c'est-à-dire que l'émigration pour la Basse-Egypte a diminué de moitié en intensité; elle a diminué aussi en quantité: de 73.135 personnes qu'elle était en 1917, elle tombait à 49.658 en 1927. Bref, comme pour la Basse-Egypte, la majorité des émigrants est dirigée vers les Gouvernorats, et spécialement vers celui du Caire. Ce sont ces mouvements, qui expliquent l'augmentation de la proportion de la population urbaine par rapport à la population totale, augmentation déjà relevée au chapitre précédent.

o) Les territoires limitrophes, comme la Haute-Egypte et la Basse-Egypte, présentent un excédent d'émigrants; cet excédent a diminué de 1917 à 1927, il a passé successivement de $21.158 - 6.668 = 14.490$ personnes à $13.710 - 11.415 = 2.295$ personnes. Leurs émigrants sont attirés par Béhéra, le Caire, Alexandrie et Sharqiya; ils reçoivent des travailleurs de Quéna, de Suez et de Guirga.

p) Le Gouvernorat d'Alexandrie a trouvé un apport pour son accroissement dans l'immigration. L'excédent des immigrants, sur les émigrants se chiffrait par $82.107 - 38.179 = 43.928$ personnes en 1917, et par $137.344 - 36.034 = 101.310$ personnes dix années plus tard. Ces immigrants lui venaient de Béhéra, de Guirga, du Caire, de Gharbiya, d'Assiout, d'Assouan et de Ménoufiya. Ses habitants allaient vers le Caire et Béhéra. Si l'on tient

compte, que la ville a augmenté entre ces deux dates de 573.063 — 444.617 = 128.446 habitants, et que son accroissement naturel, pendant la même époque, n'a été que de 56,762 personnes (voir tableau No. 45), on comprendra qu'elle ait eu recours, non seulement à l'immigration venant des autres parties du territoire, mais même à l'immigration étrangère.

q) La ville du Caire est celle qui, de toutes les villes d'Égypte, compte le plus grand nombre d'immigrants. L'excédent de l'immigration sur l'émigration, pour les deux années 1917 et 1927, s'est élevé à 230.791 — 71.756 = 159.035 et à 368.691 — 65.701 = 292.990 personnes respectivement. Cet afflux lui venait de Guiza, d'Assiout, de Ménoufiya, de Qalioubiya, de Gharbiya, de Guirga de Sharqiya, et d'Alexandrie; les autres provinces y ont aussi un nombre appréciable de représentants; les gens qui quittaient le Caire se dirigeaient vers Alexandrie, Guiza, Gharbiya, Qualioubiya et Sharqiya. Cet excédent d'immigrants, est mis aussi en relief, quand on compare

TABLEAU N° 45

MOUVEMENT DE LA POPULATION DES VILLES DU CAIRE
ET D'ALEXANDRIE

Année	Caire			Alexandrie		
	Naissances	Décès	Accroiss.	Naissances	Décès	Accroiss.
1917	31442	27311	4131	17899	14156	3743
18	28047	38448	—10401	16338	19363	—3025
19	30812	32162	—1350	15700	18201	—2501
20	34613	28462	6151	19246	14402	4844
21	35792	23662	12129	18969	13041	5928
22	40223	26867	13356	22607	12299	10308
23	41332	28287	13045	24496	14216	10280
24	41467	27226	14241	23233	13892	9341
25	41180	30485	10695	23074	17603	5471
26	44352	29642	14710	24409	15010	9399
1927	46356	29169	17187	24860	15168	9692

l'augmentation des habitants de la ville, qui a été de 1.064.567 — 790.939 = 273.631 individus, pour l'époque décennale de 1917-1927, alors que l'accroissement naturel

n'a procuré au Caire que 83.235 personnes durant la même période (voir tableau N° 45). La marge existant entre l'augmentation effective de la population de la ville, et son augmentation naturelle, a été comblée tant par l'immigration venant des autres parties du territoire, que par celle arrivée de l'étranger.

r) Le Gouvernorat du Canal a une très faible émigration qui va vers les autres Gouvernorats, notamment vers le Caire, Alexandrie et Suez. Son mouvement migratoire se réduit en un excédent d'immigration très sensible, si l'on tient compte du nombre relativement petit de ses habitants. Cet excédent a beaucoup augmenté entre 1917 et 1927 : de $35.020 - 6.832 = 28.188$ hommes, il est passé à $52.515 - 7.630 = 44.885$ hommes grâce à l'apport de Damiette, de Guirga et du Caire, sans parler de l'immigration étrangère.

s) Il n'y a qu'un seul Gouvernorat, qui enregistre un excédent très prononcé d'émigration par rapport au chiffre de sa population, et c'est le Gouvernorat de Damiette. Cet excédent était de $26.884 - 1.640 = 21.244$ personnes en 1917, et de $25.305 - 3.172 = 22.127$ personnes en 1927, et allait vers le Canal, Daqahliya, le Caire et Alexandrie.

t) Enfin le Gouvernorat de Suez, grâce à la prospérité qui y règne à cause du trafic à travers le canal du même nom, voit affluer des immigrants de Quéna, du Caire et de Guirga. Le nombre des immigrants dépasse celui de émigrants de $11.954 - 5.354 = 6.600$, et de $16.702 - 3321 = 13.381$ personnes pour les deux années sous examen. Sa faible émigration est absorbée par les « Territoires limitrophes » et le Caire.

En définitive, les cinq Gouvernorats réunis, subissent une immigration venant de toutes les parties du territoire. Cette immigration atteignait les chiffres de 361.512 et de 578.424 en 1917 et en 1927 respectivement ; aux mêmes époques, le nombre des émigrants s'élevait à 149.005 et à 137.991 ; la résultante de ces deux mouvements était un

excédent de 212.507 et de 440.426 personnes, en faveur de l'immigration, pour les deux années en question. Des deux Egyptes, c'est la Haute-Egypte qui envoyait le plus d'immigrants aux Gouvernorats¹.

Les migrations internes des personnes nées au pays, pour les deux années que nous avons étudiées, s'élèvent pour l'Egypte entière à 903.347 et à 1.012.679 personnes. Ce qui représente le même taux de 71 0/00 pour les deux années, taux relativement faible par rapport à celui de la France qui était de 238 0/00 en 1921. La France, elle aussi, a une bonne proportion de cultivateurs, mais sa population est plus de trois fois plus mobile que celle de l'Egypte ; naturellement cette différence s'explique : 1) par l'existence d'une industrie florissante qui attire la main d'œuvre, tandis que l'Egypte n'a qu'une industrie naissante ; 2) par le nombre des centres urbains, proportionnellement plus grand que celui de l'Egypte, centres qui constituent une tentation pour les campagnards ; 3) par le grand développement des communications. Le français et l'égyptien ont une seule caractéristique commune, l'amour inconsidéré de leur clocher ; mais le premier a beaucoup plus d'occasions et de raisons que le second pour tenter fortune ailleurs.

Les causes, qui poussent l'égyptien à quitter le lieu de sa naissance, sont la surabondance de la main-d'œuvre agricole qui ne permet pas à tous de vivre du travail de la terre, et l'attrait des villes, — surtout du Caire et d'Alexandrie. On constate que, dès qu'une province atteint une densité très forte par rapport à l'état et à la qualité de ses terres, ses habitants commencent par émigrer vers les provinces où la main-d'œuvre n'est pas aussi abondante que chez eux, ou vers les centres urbains.

1. Les immigrants venant de la Haute-Egypte aux Gouvernorats, étaient en 1917 et en 1927, respectivement de 170.395 et de 238.703 personnes ; tandis que ceux de la Basse-Egypte se chiffraient aux mêmes époques, respectivement par 124.952 et 226.558 individus.

2. — EMIGRATION ET IMMIGRATION.

Pour l'étude de cette question, nous ne disposons pas de données statistiques : le Gouvernement a tout ce qu'il faut pour nous en informer et il ne fait rien, il laisse moisir des archives très intéressantes sans vouloir en tirer profit : le bureau des passeports possède les fiches de toutes les personnes qui sont venues ou qui ont laissé le pays, et où sont mentionnées les raisons de ces voyages, le département statistique a des machines très complètes pour les calculs statistiques, et aucune de ces administrations n'a pensé à utiliser ces documents. Veut-on connaître le nombre des émigrants, des immigrants, des touristes venant en Egypte, ou des habitants du pays qui vont passer l'été à l'étranger ? On a toujours recours aux moyens indirects pour y arriver, et les résultats auxquels on aboutit sont très approximatifs; mais à défaut de mieux on est obligé de se contenter de ce qu'on possède.

L'émigration égyptienne vers l'étranger est insignifiante: l'égyptien quittant très difficilement son village natal pour un autre, est peu enclin à s'expatrier. Il n'y a aucun moyen pour calculer cette émigration avec l'aide des données dont nous disposons; seul, le recensement de 1927, indique le nombre des égyptiens vivant à l'étranger: ils étaient, à cette époque, en tout 21.565 personnes dont 15.615 hommes et 5.950 femmes; de ces émigrants 18.383 étaient établis au Soudan, 1 264 habitaient les différents pays d'Europe et 1.918 étaient éparpillés en Asie, entre l'Arabie, la Palestine, l'Iran et la Syrie. Nous ne croyons pas, qu'entre-temps, le nombre des égyptiens vivant à l'étranger ait beaucoup augmenté : jusqu'au tout récent accord anglo-égyptien, l'entrée du Soudan était rendue impossible aux égyptiens ; l'émigration vers les pays d'Europe ne peut pas avoir été très forte à cause de la grande différence de vie, de mœurs, d'instruction, de mentalité etc., existant entre les habitants de ces pays et les égyptiens; d'ailleurs la grande majorité des 1.264 égypt-

tiens recensés en Europe, étaient des étudiants, c'est-à-dire des émigrants temporaires; il ne reste donc que l'émigration vers les pays arabes d'Asie, émigration qui ne peut pas avoir pris entre-temps un grand développement : par quoi les égyptiens seraient-ils attirés vers ces pays ?

Pour calculer l'immigration en Egypte, nous pouvons utiliser deux méthodes : ou tabler sur la différence entre les passagers entrés, et les passagers sortis du pays, ou calculer la différence entre l'accroissement constaté

TABLEAU N° 46

MOUVEMENT DES PORTS EGYPTIENS (PASSAGERS)

	Pass. débarqués	Pass. Embarqués	Excédent d'arrivés	Excédent de partis
1908	136447	125815	10632	—
09	134318	134494	—	176
10	134338	145168	—	830
11	153250	127265	25985	—
12	148466	150073	—	1607
13	161864	150095	11769	—
14	125061	125734	—	673
15	45150	43043	2108	—
16	16903	20608	—	3705
17	12448	11421	1027	—
1918	6943	6909	34	—
19	30937	37695	—	6758
20	61620	59889	1731	—
21	64351	62993	1358	—
22	72737	69690	3047	—
23	78801	73995	4806	—
24	89742	94032	—	4290
25	74372	73960	412	—
26	104814	102432	2382	—
27	207624	200167	7457	—
1928	145579	138234	7345	—
29	148487	140811	7676	—
30	135015	131978	3037	—
31	91179	89457	1720	—
32	80782	77701	3081	—
33	77706	75356	2350	—
34	82219	81679	540	—
35	88289	88023	266	—
36	90710	89228	1482	—

Il n'est tenu aucun compte dans ces données des arrivées et des départs des troupes dans les ports.

de la population étrangère entre deux recensements, et l'accroissement naturel de cette population durant la même époque.

Nous connaissons le nombre des passagers débarqués et des passagers embarqués dans les différents ports d'Egypte; nous n'avons aucune idée sur ceux venus ou partis par les routes terrestres, et par conséquent nous sommes obligés de ne pas en tenir compte.

En tablant sur les statistiques égyptiennes des ports maritimes (voir tableau N° 46), nous trouvons que l'immigration, ou plutôt l'excédent de l'immigration sur l'émigration, devait être de 44.630 personnes¹ entre 1907 et 1917, et de 10.179 lors de la période décennale suivante. Or, entre 1907 et 1917, la population étrangère en Egypte a *diminué* de 15.190 personnes, son accroissement naturel, pour la même époque, — en se basant sur les statistiques officielles qui ne sont pas complètes, puisque toutes les naissances n'ont pas été déclarées (la loi sur la déclaration obligatoire des naissances étant entrée en vigueur, à l'égard des étrangers, en 1912) —, s'exprimait par une *diminution* de la population de 4.440 personnes (voir tableau N° 47); ces données négatives, ne peuvent nous aider à conclure, si vraiment il y a une immigration de 44.630 personnes, ou si une partie de celle-ci est sortie par les frontières terrestres. Durant la période suivante, la population étrangère d'Egypte augmente de 19.651 personnes, son accroissement naturel pour la même époque étant de 6.100 — et cette fois ce chiffre doit être presque complètement exact —; donc, l'époque 1917-1927 doit à l'immigration 19.651 — 6.100 = 13.551 personnes, et nous avons trouvé, que le nombre des débarqués l'emportait sur celui des embarqués, pour

1. Peut être que ce chiffre est un peu enflé: d'après M. Dr. I.G. LEVI, « *Le tourisme et la villégiature en Egypte* », in *Egypte Contemporaine*, 1912, l'enregistrement des départs, surtout sur les lignes d'Orient, serait défectueux.

la même période, de 10.179 personnes. Nous pensons que l'immigration étrangère doit être supérieure à 13.551 personnes, parce que entre 1917 et 1927 une partie de cette population a obtenu la nationalité égyptienne : l'immigration venant des frontières terrestres s'élève à au moins $13.551 - 10.179 = 3.372$ personnes.

TABLEAU No. 47

NAISSANCES, DECES ET EXCEDENTS DES ETRANGERS
EN EGYPTÉ

Année	Naissances	Décès	Excédent des Naissances	Excédent des Décès
1907	1508	2584		1076
08	1343	2252		909
09	1607	2396		789
10	1183	2220		1907
11	1489	2159		670
12	1556	2046		490
13	1973	2164		191
14	2527	2245	282	
15	2482	2309	173	
16	2397	2130	267	
1917	2289	2085	204	
18	2001	2554		553
19	2265	2449		184
20	2800	2466	334	
21	2812	2005	807	
22	2917	1905	1012	
23	3011	1861	1150	
24	3040	1861	1150	
25	2862	1841	1021	
26	3070	1940	1130	
1927	3148	2221	927	

C'est une loi de 1912 qui a rendu les déclarations des naissances obligatoires pour les étrangers. C'est ce qui explique l'augmentation brusque des naissances à partir de cette date. Les décès ont toujours été déclarés à cause de la nécessité du permis d'inhumer.

Après 1927, le mouvement des ports maritimes nous indique une immigration annuelle moyenne de 3.055 personnes; mais il faut souligner, que cette immigration s'est presque complètement arrêtée à partir de 1934.

Nous concluons ce chapitre, avec l'espoir, qu'à l'avenir le département de la statistique s'occupera de cette question des migrations, question qu'il est impossible d'étudier convenablement avec les moyens dont nous disposons.

DEUXIEME PARTIE

**CAUSES DE L'AUGMENTATION
DE LA POPULATION**

CHAPITRE I.

CAUSES ECONOMIQUES

Les facteurs économiques qui influent sur la natalité et la nuptialité, et par conséquent sur l'accroissement de la population, sont des facteurs accidentels, car indépendants de la volonté humaine; ils ne créent donc, que des mouvements démographiques passagers, incapables de dévier l'allure normale de l'évolution de la population; ils ne font que subir certains soubresauts, dans un sens ou dans l'autre, à la courbe de l'accroissement de la population; ces facteurs, n'ayant qu'une action superficielle, ne produisent pas toujours des effets identiques. On a relevé que, par exemple, la hausse du froment ne correspond pas toujours à la baisse de la natalité; les conditions économiques influent diversement sur le mouvement démographique, suivant les lieux et les époques.

Pour que la situation économique influe directement sur la natalité, il faut qu'on ait à faire avec un peuple instruit, prévoyant¹, conscient de ses responsabilités; mais l'existence de pareilles conditions implique la propriété, l'aisance... et, le fellah égyptien, ne connaît le droit de pleine propriété que depuis 1893, quant à l'aisance on peut dire qu'il ne l'a jamais connue².

Le fellah, depuis l'époque pharaonique, a été serf de la glèbe. La Genèse, Chapitre XLVII, versets 20 à 26,

1. «...ce n'est pas l'homme en général, mais le prolétaire ou salarié qui se livre à une procréation exubérante, parce que ses gains dérisoires, variables et intermittents détruisent en lui tout esprit de prévoyance, tout sentiment de la dignité humaine ». (LORIA — *La Morphologie Sociale*).

2. Exception faite des quelques années qui ont suivi la guerre, alors que le coton se vendait très cher.

rapporte comment se fit le dépouillement de tous les cultivateurs, qui étaient alors propriétaires d'une bonne partie du territoire. Pendant les sept années de famine qui affligèrent le pays, Joseph obtint, contre le blé qu'il avait emmagasiné, tout l'argent, tous les troupeaux, et toute la terre du royaume :

« 20 — Ainsi Joseph acheta toutes les terres de l'Égypte, chacun vendant tout ce qu'il possédait, à cause de l'extrémité de la famine. Et il acquit de cette sorte à Pharaon toute l'Égypte ».

« 21 — Avec tous les peuples, depuis une extrémité du royaume à l'autre ».

« 23 — Après cela Joseph dit au peuple : Vous voyez que vous êtes à Pharaon, vous et toutes vos terres. Je vais donc vous donner de quoi semer, et vous sèmerez vos champs ».

« 24 — Afin que vous puissiez recueillir des grains, vous en donnerez la cinquième partie au Roi et je vous abandonne les quatre autres pour semer les terres et pour nourrir vos familles et vos enfants ».

Cela se passait dix-sept siècles avant Jésus-Christ. Tout nouveau conquérant se garda bien de toucher à ces lois édictées en sa faveur : elles durèrent jusqu'à la fin du siècle dernier ; « ...sous toutes ces dominations, la masse de la nation égyptienne est demeurée courbée sous la main de ses maîtres ; jamais elle n'a eu d'action elle-même sur ses propres affaires, sur ses destinées. Façonnée à la servitude, elle n'a jamais fait d'efforts pour obtenir la liberté, elle n'a jamais entrepris de lutter avec ses conquérants pour leur arracher des concessions et se placer à leur hauteur »¹.

Ainsi l'Égypte était devenue une ferme du souverain, et le fellah sa chose ; le fellah devait travailler, souvent sous la contrainte, une terre qui ne lui appartenait pas ; pourquoi se donnerait-il la peine de la soigner et d'amé-

1. CLOT BEY, « *Aperçu général sur l'Égypte* ».

liorer les cultures quand ses efforts ne profiteraient qu'aux autres ? Tout l'édifice social était construit sur lui ; il devait travailler pour nourrir ses oppresseurs dans l'opulence, et ne garder pour lui que juste de quoi subsister. Cette situation de servitude et d'oppression s'est perpétuée pendant des siècles et des siècles ; elle a formé petit-à-petit le caractère du fellah, caractère empreint d'une forte dose de résignation et de fatalisme.

Elevé dans de pareilles conditions, le fellah n'était pas capable d'initiative et de prévoyance ; il n'entrevoyait aucune amélioration à son sort, et ne concevait pas une vie meilleure ; il ne pensait pas à son avenir, pas plus qu'à celui de ses enfants ; il vivait au jour le jour : « Dieu pourvoira au lendemain ». Son horizon était restreint, il n'avait qu'une seule alternative : le travail et l'amour ; il partageait son activité entre la recherche de sa subsistance et la reproduction ; il menait la même vie que n'importe quelle créature ; il se conformait au commandement de Dieu « Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre et l'assujettissez ».

Le climat propice aux relations sexuelles à un âge jeune, la grande fécondité de la femme égyptienne, faisaient que le taux de la natalité fût très élevé. L'état économique du pays n'influit donc en rien sur le taux de la natalité.

Moïse déjà avait constaté que le pauvre est prolifique, il disait que « plus on l'affligeait, plus il croissait et multipliait » ; constatation faite plus tard par Adam Smith, qui écrivait, que la pauvreté semble encourager la fécondité au lieu de l'enrayer ; Montesquieu affirmait que « les gens qui n'ont absolument rien, comme les mendiants, ont beaucoup d'enfants ». D'ailleurs les statistiques prouvent que la fécondité des mariages est d'autant plus élevée que l'Etat est plus pauvre, et, on est presque tenté d'écrire, que le taux de la fécondité est inversement proportionnel au degré de richesse du pays. La pauvreté

au lieu de retenir la propagation du genre humain, l'encourage.¹

Si la natalité restait inchangée malgré l'aggravation de la situation économique, il n'était pas de même de la mortalité qui augmentait en même temps que le marasme des affaires. Le corps du fellah, débilité par une série de privations durant la crise, ne résistait pas aux maladies : des épidémies de peste, de choléra, etc... décimaient fréquemment la population ; les famines se chargeaient du reste ¹. C'est un fait avéré, que la pauvreté et le manque de culture, aggravent le taux de la mortalité, quoique certaines maladies soient l'apanage de la classe riche ; on peut admettre comme prouvé, que la mortalité générale augmente parallèlement à la pauvreté ; elle augmente donc par suite des mauvaises récoltes et de la vie chère. Certaines maladies, comme celles de l'appareil respiratoire et les maladies infectieuses, sont relativement plus fréquentes chez les classes indigentes que chez les classes privilégiées ; la guérison de beaucoup d'autres exige le repos, le calme, la bonne chère, autrement dit l'aisance. Toutes ces considérations, nous permettent à conclure, que pendant les années de misère, la population pauvre du pays paye à la mort une dîme supérieure à celle des autres classes. Il faut ajouter, que surtout la mortalité infantile, est forte dans les classes inférieures de la société, et qu'elle augmente en même temps que le nombre des enfants ; et les enfants, comme nous ve-

1. La peste était une maladie endémique au pays jusqu'à la fin du 19^e siècle ; d'ailleurs l'Égypte est son berceau. Ses apparitions fréquentes causaient d'horribles ravages, fauchaient littéralement la population ; depuis 1843 la peste a disparu de l'Égypte... mais en 1899 la peste bubonique des Indes a fait sa réapparition, sans jamais causer d'épidémies graves. Le Choléra a sévi dans le pays sans avoir la même intensité que la peste ; le choléra des Indes a fait de fréquentes apparitions depuis 1831, semant la mort sur son passage. La dysenterie est une maladie qui, après la peste, occasionnait le plus de décès en Égypte. Les disettes ont subsisté jusqu'au début du 19^e siècle : le Gouvernement n'intervenant jamais, les hommes tombaient comme des mouches.

nons de le voir, pullulent chez les pauvres. Il est incontestable, que souvent, la haute natalité est une conséquence d'un accroissement antérieur de la mortalité infantile; néanmoins, on ne peut pas soutenir, qu'une pareille considération ait pu influencer la natalité égyptienne qui est mécanique, automatique pour ainsi dire.

Les conditions économiques mauvaises influent indirectement sur la natalité en abaissant la nuptialité: tous ceux qui se sont occupés de questions démographiques, Quetelet, Wagner, Bertillon, Földes et autres, sont d'accord pour reconnaître les répercussions de l'activité économique sur la nuptialité, Montesquieu déjà disait : « Partout où il se trouve une place où deux personnes peuvent vivre commodément, il se fait un mariage », naturellement le sens du mot commodément est tout relatif : pour le cultivateur égyptien de tous les temps, il n'a jamais indiqué autre chose que le gîte et la pitance. Il est évident, que le mariage est en rapports étroits avec les facteurs matériels, surtout en Egypte, où les autres considérations sont tout à fait négligées ou inexistantes; on peut dire qu'ici l'idée de Malthus, qui fait dépendre le mariage presque exclusivement des facteurs matériels, a été appliquée avant la lettre depuis des millénaires; toutefois, il faut en convenir, la conception égyptienne des facteurs économiques est très large, même trop large ! Les fluctuations du taux de la nuptialité concordant avec celles de l'état économique, les fluctuations du taux de la natalité doivent suivre les mêmes évolutions, tout en subissant un certain retard. Le caractère du fellah est tout à fait indicatif sur ce point: il ne recherche la fortune que pour pouvoir se marier au plus tôt, ou s'il l'est déjà, pour courir à un nouvel hymen. Les attrait d'une belle et jeune épousée ne sont pas à dédaigner, sans oublier qu'elle sera pour lui, ainsi que ses enfants, autant d'ouvriers bénévoles, travaillant et peinant toute la journée, sans exiger autre chose, que la maigre nourriture et

le peu confortable logis. Nous atteignons ainsi le point central de notre question : l'égyptien a besoin de l'aide de ses enfants ; autrement dit, l'enfant n'est pas considéré comme une gêne et une charge très lourde, mais comme une aide et comme un apport pour le groupe familial. La famille paysanne, — cette cellule où le père est tout puissant, et considère ses descendants comme des esclaves-nés devant obéir à ses ordres et essuyer ses avanies —, recherche les enfants, car dès l'âge de 4 à 5 ans ils rendent déjà des services, et, une fois grands, ils travailleront pour entretenir les père et mère vieillissés, usés, incapables de subvenir à leurs besoins ; l'enfant est un capital pendant la période d'activité des parents, et une « assurance-vie » pendant leur vieillesse.

C'est cette situation pénible des enfants, qui les oblige à travailler dès leur tendre enfance, qui fait que la proportion des réformés pour mauvaise constitution ou pour infirmités, est considérable lors de chaque réunion du conseil de révision¹ C'est encore le travail avant l'âge, qui est la cause du nombre considérable de déchets constatés chez les jeunes : c'est à peine si le tiers des naissances arrive à l'âge adulte.

Les produits de la terre sont les régulateurs de toute la vie égyptienne, tant économique que sociale et intellectuelle ; le sort de l'Etat lui-même en dépend : qu'il y ait une mauvaise récolte, et les revenus de l'Etat diminueront dans la même mesure, et auront des répercussions fâcheuses sur tout le mécanisme gouvernemental, notamment sur les irrigations : et ici nous touchons du doigt le point vital du pays. Que les irrigations soient mal entretenues et tout ira à la dérive : l'étendue des terres cultivées diminuera, le rendement par feddan

1. Le Dr. MOHAMED KHALIL BEY GHaleb, dit dans un rapport, que 4% seulement des conscrits pour l'armée sont bons pour le service. « En 1935, 82% des conscrits avaient été trouvés inaptes. La plupart de ceux qui furent acceptés durent subir un traitement préalable. » (*La Bourse Egyptienne*, 1938).

baissera, et finalement la production nationale ne pourra plus nourrir toute la population. Qu'advient-il ? La famine et les maladies moissonneront la population : les prévisions de Malthus se réaliseront !... et il ne faut pas croire, que ce soit là une supposition gratuite, le cas s'est présenté en Egypte et ailleurs ¹.

Si les facteurs économiques n'ont eu aucune prise directe sur l'accroissement de la population égyptienne, ils ont sévi indirectement, en agissant sur la nuptialité, et sur la possibilité gouvernementale d'entretenir les irrigations. Maintenant, nous allons essayer de suivre l'évolution de la population égyptienne, par rapport à la situation économique du pays.

Sous les Ptolémées et les Romains, le Gouvernement était fort et le pays bien administré; la population en profitait et croissait, accroissement qui faisait l'étonnement des grecs.

L'Egypte Byzantine se démenait dans la désorganisation du pouvoir central : la volonté de l'empereur était contrecarrée par celle de puissants féodaux, le peuple était accablé de taxes, les luttes religieuses battaient leur plein, le pays se trouvait en état de demi-révolte, tout déclinait : la population aussi.

Au début de la conquête arabe tout marchait à souhait; mais après, les querelles intestines entre les différents chefs, empêchaient que la culture du sol se fit normalement : les rentrées diminuaient, le Nil était négligé, la population périssait.

Au 19^e siècle, l'accroissement de la population a marché de pair avec l'amélioration de la situation économique, surtout depuis l'occupation anglaise.

A partir de 1893, nous sommes devant une situation économique nouvelle, qui ne s'était pas présentée depuis

1. Il est vrai, qu'actuellement, les famines d'antan ne peuvent plus se répéter; mais la sous-alimentation qui dure des années aboutit à des résultats presque identiques.

quatre mille ans : le fellah peut devenir propriétaire de cette terre qu'il travaille depuis des générations et des générations. Les conséquences de cette innovation sur l'accroissement de la population peuvent être incalculables : il se peut, qu'avec la généralisation de la propriété, la natalité se restreigne par la crainte du morcellement de la terre, comme cela ressort des statistiques étrangères. Nous étudierons cette question plus longuement dans les chapitres suivants.

Si l'antagonisme entre l'amour et le travail ne gêne pas la procréation chez l'homme, il n'en est pas de même pour la femme chez qui, la fonction maternelle et le travail producteur, ne peuvent pas frayer ensemble. Expliquons-nous : il ne s'agit pas ici du travail agricole de la femme, travail intermittent et fourni par à-coups, mais bien du travail industriel moderne, qui accapare toute la journée de l'épouse, et ne lui laisse pas le temps nécessaire pour vaquer à ses devoirs de mère. C'est une anticipation de l'avenir, car actuellement, le nombre des femmes d'Égypte, dont les gains constituent un appoint indispensable aux budgets familiaux, est très restreint, alors qu'ailleurs, dans les pays européens, il représente un bon pourcentage des ménages. Nous avons effleuré cette question, parce que, dans les derniers recensements égyptiens, nous avons relevé une augmentation du nombre des femmes qui travaillent dans le commerce et l'industrie, quoique avec un petit recul en 1927, et que tout porte à croire que ce nombre ira en augmentant dans l'avenir.

CHAPITRE II.

CAUSES SOCIALES ET PSYCHOLOGIQUES

1. — LA LOI ET LA RELIGION.

Si nous étudions ensemble ces facteurs, c'est que nous sommes en pays musulman, où le livre saint, le Coran, est en même temps la loi civile du pays. Il est vrai, que depuis plus d'un demi siècle, l'Egypte possède ses codes laïques; mais ces codes, tant qu'il s'agit du statut personnel, suivent de très près le Coran, s'ils ne le copient pas.

Les Pères de l'Eglise, pour encourager l'augmentation des naissances, ont élevé l'institution du mariage au grade d'un sacrement; ils ont même validé les mariages conclus par les mineurs. Le prophète Mahomet a employé, dans le même but, des moyens plus efficaces: il a accordé des garanties à la mère, et lui a donné même un rang social: « le paradis est aux pieds des mères »¹

Mahomet recommanda le mariage; il se maria lui-même beaucoup. « Un certain Attaf a transmis ce petit récit : « Une fois le saint prophète me dit : Attaf, as-tu une femme ? — Non prophète de Dieu, répondis-je, je n'en ai pas. — Mais alors tu te trouves dans la catégorie des partisans du diable. Si tu étais, un moine chrétien, tu aurais raison de vivre seul, car moine et femme ne doivent point aller ensemble. Mais si tu es des nôtres, de notre foi, marie-toi. Dans nos principes à nous, on se marie, on doit se marier »².

1. Toutes les citations du Coran sont prises de la traduction de M. SAVARY

2. Cité par Dr. PERRON « Femmes arabes avant et depuis l'Islamisme ».

Le Coran prévoit toutes les situations qui pourraient intéresser la propagation de l'espèce humaine. L'homme, avant de répudier sa femme, doit s'assurer qu'elle ne soit pas enceinte : « Attendez trois mois avant de répudier les femmes qui désespèrent d'avoir leurs mois... gardez celles qui sont enceintes jusqu'à ce qu'elles aient mis leur fruit à jour ». Nous rencontrons plus loin une autre recommandation dans le même sens : « O prophète ! ne répudiez vos femmes qu'au terme marqué (après leur période mensuelle) ; comptez les jours exactement. Avant ce temps vous ne pouvez ni les chasser de vos maisons, ni les en laisser sortir, à moins qu'elles n'aient commis un adultère prouvé... » Au chapitre « La Vache », toujours dans le but de l'accroissement des hommes, il est conseillé que « lorsque la femme que vous avez répudiée aura attendu le temps marqué, ne l'empêchez pas de former légitimement un second hymen ». Le mahométan qui fait le serment de ne plus avoir de commerce avec sa femme, doit dans les quatre mois se réconcilier avec elle, sinon il est obligé de la répudier, pour qu'elle devienne libre, afin de se remarier et de procréer des enfants. Enfin, la période de continence de la femme répudiée, — pour éviter toute confusion de part —, est réduite à trois mois, tandis que les législations modernes exigent de neuf à dix mois.

La loi musulmane ne voit dans le mariage que la procréation, et partant, comme les Pères de l'Eglise, elle a encouragé les mariages précoces, et a fait de la cohabitation une prescription légale. Juridiquement parlant le mari est obligé seulement de consommer le mariage, mais les commentateurs du Coran, se basant sur d'autres passages, concluent que le mari doit s'acquitter de son devoir conjugal. Si le mari a plusieurs femmes, il doit passer le même nombre de nuits avec chacune d'elles, sans être obligé de leur témoigner les mêmes faveurs : il doit, seulement en apparence, ne faire aucune distinction entr'elles ;

mais, il ne doit pas oublier de leur faire des enfants : « vos femmes sont votre champ. Cultivez-le toutes les fois qu'il vous plaira », a dit le prophète.

La polygamie est admise par le Coran : elle a été de tous temps établie en Orient, Mahomet l'a réglementée et l'a endiguée; des huit à dix femmes que les arabes avaient coutume d'épouser, le Coran ne leur permet plus que quatre légitimes, sans compter les esclaves qui peuvent être en nombre illimité. « N'en épousez que deux, trois ou quatre. Choisissez celles qui vous auront plu. Si vous ne pouvez les maintenir avec équité, n'en prenez qu'une, ou bornez-vous à vos esclaves. Cette condition sage vous facilitera les moyens d'être justes, et de doter vos femmes... ». La cause de la polygamie n'est pas seulement physique, comme le pense Montesquieu¹, mais est aussi, et surtout, politique : d'un côté le prophète ne voulait pas trop contrarier les habitudes arabes; de l'autre il avait besoin de plus en plus d'hommes pour mener la guerre sainte; la polygamie était un moyen commode, pour faire faire à ceux qui avaient la possibilité, le plus grand nombre d'enfants.

L'esclavage était répandu à cette époque, et les guerres ont permis d'augmenter le nombre des femmes esclaves. Le Coran ne fait aucune distinction entre l'enfant issu d'une union légitime, et celui issu des relations intimes du maître avec son esclave; la femme esclave devenue mère, voit sa situation s'améliorer, et regarde son maître comme un époux. Bref, tout a été étudié de façon à permettre l'accroissement de la natalité.

1. « Les femmes sont nubiles à 8, 9 et 10 ans. Ainsi, l'enfance et le mariage y vont presque toujours ensemble. Elles sont vieilles à 20 ans. La raison ne se trouve donc jamais chez elles avec la beauté. Quand la beauté demande l'empire, la raison le fait refuser; quand la raison pourrait l'obtenir, la beauté n'est plus. Les femmes doivent être dans la dépendance, car la raison ne peut leur procurer dans leur vieillesse un empire que la beauté ne leur avait pas donné dans la jeunesse même. Il est donc très simple qu'un homme, lorsque la religion ne s'y oppose pas, quitte sa femme pour en prendre une autre, et que la polygamie s'introduise ».

Quels sont les avantages économiques qu'obtient la femme devenue mère ? D'abord les femmes enceintes répudiées ont droit à « tous les soins convenables pendant le temps de leur grossesse » et à une récompense dans le cas où elles allaiteraient les enfants. « Les mères allaiteront leurs enfants deux ans complets, si le père veut que le temps soit complet¹. La nourriture et le vêtement de la femme regardent l'époux. Il doit l'entretenir comme il convient selon ses facultés... ». Donc d'un côté on prévoit l'entretien de la mère pendant l'époque où l'enfant ne peut pas se passer de ses soins, et de l'autre on fait le nécessaire pour que l'enfant ne soit pas exposé aux maladies intestinales.

La mère a le droit de garder ses enfants en bas âge pour les allaiter. C'est le droit dit de « *hadana* », qui existe tant durant le mariage qu'après sa dissolution. Les frais d'entretien de l'enfant sont à la charge de ce dernier — s'il possède une fortune personnelle — ou à la charge de son père; la mère n'est obligée à les payer, que lorsque son fils et son mari ne sont pas en mesure de le faire. La durée du droit de *hadana* est variable suivant les rites, sans toutefois être inférieure à sept ans. En plus, les parents, aussi bien le père que la mère, peuvent exiger des aliments de leurs enfants : « Dieu... te prescrit la bienfaisance pour les auteurs de tes jours, soit que l'un d'eux ait atteint la vieillesse, ou qu'ils y soient parvenus tous deux... », et plus loin « rends à tes proches ce que tu leur dois... ».

En définitive, la femme devenue mère, est en quelque sorte assurée contre la misère pour le reste de ses jours : tant que son ex-mari, ou son enfant ont de la fortune, elle n'a théoriquement rien à craindre.

La loi successorale, elle aussi dans une certaine mesure, encourage l'enfantement : si le mari meurt sans laisser de descendance, la femme n'hérite que le quart de la for-

1. L'allaitement durait autant chez les anciens égyptiens.

tune, le reste étant dévolu aux proches parents du mari; mais si le mari laisse au moins un enfant mâle, ce dernier et sa mère, gardent toute la fortune; si le de cujus ne laisse que des filles, ses proches parents interviennent à l'héritage; néanmoins, la fille et la mère gardent plus de la moitié de la fortune. Et si, dans ces deux derniers cas, la mère n'hérite que le huitième de la fortune de son époux, au lieu du quart dans le premier cas, elle a toutefois intérêt à avoir un enfant, pour qu'ensemble avec lui, elle héritât sinon la totalité, toujours plus de la moitié de la succession.

Si nous avons parlé longuement des préceptes de la religion musulmane, en négligeant ceux des autres religions, c'est que la presque totalité de la population appartient à l'islamisme. D'ailleurs, toutes les religions ont encouragé la procréation; nous avons mentionné le système des Pères de l'Eglise; la religion pharaonique faisait « consister la prospérité générale dans la multiplication des individus »¹; sous les romains, il y avait le culte des ancêtres, de ces demi-dieux, qui incitait vers la procréation, pour perpétuer la famille, afin que les mânes des aïeux ne demeurassent errantes et misérables faute de soins.

Le Gouvernement, de son côté, ne s'est jamais départi d'encourager la multiplication de la population; les pharaons, fils des dieux, étaient forcément favorables à la procréation, puisque leur religion la conseillait; les Ptolémées avaient édicté des lois punissant les parents qui tuaient leurs enfants: les infanticides « devaient, pendant trois jours et trois nuits, demeurer auprès du cadavre et le tenir embrassé sous la surveillance d'une garde civique »²; il y avait déjà des lois d'hygiène et de police sanitaire; une autre loi décidait que l'exécution de

1. C. LUMBROSO — *« Recherches sur l'Economie Politique de l'Egypte sous les Lagides »*.

2. DIODORE, cité par C. LUMBROSO, op. cit.

la condamnation à mort, prononcée contre une femme enceinte, ne devait avoir lieu qu'une fois l'enfant accouché; il y avait même des lois contre l'émigration.

2. — LA COUTUME ET LA MENTALITE

Dans ce paragraphe, nous allons considérer toutes les causes, dérivant de la coutume locale et de la mentalité des gens, qui sont en faveur de l'augmentation de la population.

Le célibat, aussi bien chez les musulmans que chez les coptes, est considéré comme une monstruosité, aussi la jeune fille tient-elle à se marier au plus tôt afin de se prémunir contre lui, et ainsi, les mariages précoces pullulent-ils... Mais depuis la Loi de 1923, qui exige un âge minimum (18 ans pour les garçons et 16 ans pour les filles) pour pouvoir contracter mariage, on constate que l'âge du mariage a reculé, surtout chez les jeunes filles. L'espèce de la « vieille fille », si répandue dans nos pays d'Europe, n'existe pas parmi les égyptiennes; « si laide et si pauvre qu'elle soit, toute musulmane trouve un époux. Celui-ci n'exige pas de dot, il en paye une, au contraire, à la femme, tenue de fournir seulement son trousseau et l'ameublement du logis »¹.

La stérilité est considérée comme une malédiction, comme un déshonneur; aussi que ne feraient les femmes pour devenir mères; elles ont souvent recours aux charlatans pour voir leurs vœux exaucés... et, que de fois, nous lisons dans les faits divers des journaux, l'issue tragique des malheureuses qui ont suivi aveuglément les conseils des « guérisseurs », « amis des djins », ou « matrones », pour pouvoir enfin être mères! Être mère c'est le rêve de toute femme égyptienne, c'est son but dans la vie; être mère et apporter beaucoup d'enfants, surtout mâles, c'est presque se prémunir contre le divorce ! Nous disons presque, car il faut aussi d'autres conditions pour

1. NIYA SALIMA — « *Harems et musulmanes d'Egypte* ».

être sûre de ne pas être répudiée : il faut être bonne ménagère, docile... et que le mari n'ait pas trop d'argent pour se payer les frais d'un nouvel hymen¹. Le seul moyen pour la fellaha de s'attacher son mari, c'est d'avoir des enfants, l'amour pur n'existant pas chez ces âmes simples. Les fellahs ne connaissent que l'attrait sexuel, l'amour physique; amour qui dure tant que la femme n'a pas perdu sa fraîcheur, c'est-à-dire tant qu'elle n'a pas dépassé la trentaine : la vie dure, le manque de soins corporels, vieillissant les femmes avant l'âge. Avoir un enfant c'est se dispenser du travail agricole à partir du moment où l'enfant aura atteint l'âge de cinq ans². Etre mère, c'est avoir un rang social, c'est être considérée, et plus on a des enfants, et plus on prend de l'importance et de la fierté.

Quand on pense à la situation tragique des femmes du peuple qui risquent d'être répudiées à chaque instant, on ne peut pas s'empêcher de se demander « mais pourquoi ces malheureuses tiennent tellement au mariage, qui, le plus souvent, ne leur procure que des déboires? » La raison en est bien simple : ce qu'elles cherchent, c'est l'enfant, surtout le garçon, et ici ce n'est pas l'amour maternel qui est le principal instigateur, mais plutôt c'est l'instinct de conservation, l'angoisse d'une vieillesse sordide sans personne autour qui s'occuperait d'elles, qui pourvoirait à leurs besoins. « Toute la tendresse de la femme est réservée à l'enfant, à l'enfant fierté de sa jeunesse et consolation des mauvais jours; l'homme connaît de l'amour ce qu'en connaissent les mâles en pleine nature; je ne suis pas bien sûre qu'il ait beaucoup d'attachement pour ses petits »³.

L'homme aussi tient à avoir une grande famille, son dé-

1. Plus de la moitié des divorces interviennent entre époux sans enfants.

2. En principe, la femme pauvre aide son mari dans les champs, tant que le fils aîné n'a pas ses cinq ans,

3. NIYA SALIMA, ouvrage cité,

nuement ne pourrait être un empêchement à la procréation : « Dieu est grand ! » — car en Orient, si quelque chose contrarie le désir, on s'en rapporte toujours à Dieu. D'ailleurs, la religion et la morale orientales sont réglées sur le climat — si elles ne sont pas ses produits — et comportent une soumission absolue à la destinée, au bon vouloir de Dieu. Le sentiment qui incite l'homme vers une progéniture nombreuse est assez confus, les arguments économiques confinent avec les préjugés et l'amour propre. D'un côté l'homme regarde l'enfant comme une richesse, une personne qui travaillera et peinera pour lui sans demander la moindre rémunération ; de l'autre, il tient à prouver, que lui aussi, est capable d'avoir et de nourrir beaucoup de petits ; enfin il y a ce quelque chose d'indéfinissable et d'inné chez le méditerranéen, et surtout chez l'oriental, ce désir de faire le grand pacha, de se permettre la béatitude la plus complète grâce au « *dolce farniente* » tout en commandant en maître absolu et respecté. Plus l'homme gagne en âge, et plus il tient au respect : qui mieux que ses enfants le tiendra en estime et considération ? On constate, le même besoin de respect entre mari et femme : si l'homme permet à sa femme de diriger le ménage comme bon lui semble, il ne supportera jamais qu'elle lui manque de respect, par exemple, qu'elle marche devant lui dans la rue. « Ma femme m'a donné dix enfants, disait un fellah, dix enfants dont pas un ne louche ni n'est aveugle. Ils m'entourent et je me sens grand et respectable. Grâce à leur mère, leurs pieds ne les ont jamais conduits sur les routes de la honte. Elle leur essuie leur morve et les nettoie ; elle leur recommande toujours de baiser ma main au retour des champs, de se lever s'ils sont assis quand j'entre dans la pièce, de ne pas fumer devant moi, de me servir le premier... » ¹.

1. HENRI HABIB AYROUT S. J. ouvrage cité.

En Egypte le mariage est considéré comme une obligation à laquelle il faut se soumettre : aussi, les parents, cherchent-ils à marier leurs enfants de bonne heure afin que la génération ait lieu. Cette coutume de la précocité des mariages est pour beaucoup dans le grand accroissement de la population égyptienne : il est avéré, que les premières années après la nubilité, sont les années les plus prolifiques de la femme; retarder l'âge du mariage, c'est porter atteinte au taux d'accroissement : c'est d'ailleurs l'obstacle préventif auquel Malthus a déjà pensé.

Dans les villes on constate déjà un certain revirement dans la mentalité quant à la façon de concevoir la vie; on ne laisse plus tout au hasard, on essaye d'organiser plus ou moins l'avenir. Pour se marier il faut avoir les moyens de subvenir aux frais du ménage, et, dans les villes, les besoins économiques sont plus considérables que dans les campagnes.

L'habitant des villes plus instruit que son congénère compagnard, devient plus calculateur, sent les difficultés qu'il éprouvera pour nourrir une famille nombreuse, voit qu'il ne peut plus étendre son travail et qu'il n'a pas besoin d'un supplément de main-d'œuvre. Si le cultivateur n'attend aucune amélioration de sa situation, ou de celle de ses enfants, le citadin pense à s'élever à un échelon supérieur de la hiérarchie sociale, ou tout au moins à ce que sa lignée ne déchoie pas du rang qu'il occupe; si le premier n'est pas exigeant, le second a beaucoup plus de besoins et de prétentions; si l'un est imprévoyant, l'autre pense à l'avenir; toutes ces considérations font que la natalité urbaine est inférieure à la natalité rurale¹. Mais en Egypte on est loin de voir tous les citadins penser de même.

1. « Si un homme est mal à son aise et qu'il sente qu'il fera des enfants plus pauvres que lui, il ne se mariera pas; ou s'il se marie, il craindra d'avoir un grand nombre d'enfants qui pourraient achever de déranger sa fortune, et qui descendraient de la condition de son père » (MONTESQUIEU — *Lettres persanes*).

Chez l'élite égyptienne, — et par élite nous entendons les personnes ayant une certaine instruction —, on constate déjà l'influence de l'individualisme, du culte du « moi » qui pousse les hommes à vouloir s'élever toujours plus haut dans l'échelle sociale. L'individualisme détruit la famille, relâche les mœurs, émousse la croyance (la religion) ; déjà on crie à la crise du mariage ¹, et à la dénatalité. L'homme cultivé pense que sa fin est en lui-même, et emploie tous les moyens dont il dispose pour améliorer son état ; il songe à la conservation de sa santé ; il ne veut pas entraver sa liberté avec des enfants, — s'il est marié —, ou en se mariant, — s'il est célibataire —. Le progrès et l'instruction sont donc à l'origine de la restriction des naissances, mais sans cette restriction on n'aurait pas assisté à leur éclosion ; ainsi, restriction des naissances d'un côté, progrès et instruction de l'autre, sont en même temps cause et effet l'un de l'autre.

L'élite du pays commence à préférer la liberté et les commodités, à la procréation et à la gêne ; elle tient à donner à ses enfants la possibilité de « percer », d'arriver à quelque chose dans la vie ; elle suit les préceptes de Malthus, en poussant vers l'amélioration de la production, sans augmenter outre mesure le nombre de ses enfants. Mais cette évolution de l'élite du pays est à peine perceptible actuellement.

Nous avons parlé un peu longuement de « l'élite » du pays, pour montrer le processus probable, de l'évolution de la mentalité de la masse du peuple, dans un avenir... très lointain.

3. — LE GOUVERNEMENT.

Le titre de ce paragraphe peut induire en erreur : il ne s'agit pas ici d'une intervention gouvernementale en

1. Voir une enquête récente de « *La Bourse Egyptienne* » sur la crise du mariage.

faveur des naissances et de la nuptialité à la mode des pays totalitaires (Italie et Allemagne), mais de l'influence exercée par un bon ou un mauvais gouvernement sur le mouvement de la population ; autrement dit, il s'agit des répercussions de la politique sur l'accroissement de la population.

Toute la vie de l'Égypte dépend du Nil ; si la répartition des eaux est négligée le pays rétrograde ; si l'administration s'en occupe consciencieusement, la contrée est florissante. Napoléon disait : « Dans aucun pays, l'administration n'a autant d'influence sur la propriété publique. Si l'administration est bonne, les canaux sont bien creusés, bien entretenus, les règlements pour l'irrigation sont exécutés avec justice, l'inondation est plus étendue. Si l'administration est mauvaise, vicieuse ou faible, les canaux sont obstrués de vase, les digues mal entretenues, les règlements de l'irrigation transgressés, les principes du système d'inondation contrariés par la sédition et les intérêts particuliers des individus et des localités. Le Gouvernement n'a aucune influence sur la pluie ou la neige qui tombe dans la Beauce ou dans la Brie, mais en Égypte, le Gouvernement a une influence immédiate sur l'étendue de l'inondation, qui en tient lieu. C'est ce qui fait la différence de l'Égypte administrée sous les Ptolémées de l'Égypte déjà en décadence sous les Romains et ruinée par les turcs » ¹.

Le régime du Nil, avec ses inondations périodiques, a obligé les hommes à travailler ensemble afin de se protéger contre la crue et d'aménager les eaux ; il a créé la solidarité entre les habitants et leur a imposé une organisation centralisée ; il a rendu nécessaire un commandement unique pour s'occuper de la répartition des eaux avec équité et justice, et pour s'adonner avec une continuité de vues dans l'étude des perfectionnements ou des changements à apporter au système de l'inondation ; en

1. Cité par A. MORET. Op. cit.

un mot il a rendu obligatoire le régime de la monarchie absolue, centralisée et puissante. Mais, par une ironie du sort, nul pays n'a été aussi mal administré que l'Egypte pendant près de douze siècles, d'Amrou jusqu'à Mohamed Aly.

L'histoire de l'évolution de la population égyptienne, révèle une coïncidence étonnante avec celle de la situation politique du pays : nous allons essayer de suivre ces changements depuis les Ptolémées jusqu'à nos jours.

Sous les Lagides l'administration est forte, les inondations sont bien surveillées, et la population est florissante. Les romains gardent l'administration des Ptolémées sans rien changer : le pays est prospère et la population dense. Avec les empereurs de Byzance tout change, le pouvoir s'effrite au profit des grands féodaux, l'insécurité règne dans le pays, les personnes libres se mettent sous la tutelle des puissants, et leurs abandonnent tout ce qu'elles ont pour jouir de cette protection ; les taxes pleuvent sur les pauvres cultivateurs, mais les revenus ne rentrent pas dans les caisses de l'Etat, ils sont dilapidés par les gouverneurs et les favoris, et forcément les inondations sont négligées par manque de fonds ; d'autre part, à cause de l'insécurité, beaucoup de gens abandonnent leurs terres... la population périclité. Amrou conquiert l'Egypte en 641 ; pendant les premiers temps l'administration est vigilante, tout marche à souhait, la population respire et augmente. Mais bientôt sous les Ommayyades et les Abbassides, le contrôle des fonctionnaires va en diminuant à mesure que l'empire arabe s'agrandit, et que le siège du Gouvernement s'éloigne de Damas à Bagdad ; comme si cela ne suffit pas, les Khalifes changent fréquemment les gouverneurs du pays, pour contenter tous leurs favoris, car ils considèrent l'Egypte comme une province qui doit enrichir tous ses gouverneurs... aussi ces derniers agissent-ils en despotes, font saigner à blanc le pauvre fellah,

et négligent tout : une pareille situation politique n'est pas faite pour encourager l'augmentation de la population. Mais ce n'est pas tout : plusieurs gouverneurs se rendent indépendants, les Khalifes leur font la guerre, et ainsi la guerre avec ses dévastations s'installe en permanence dans le pays, car chaque changement de régime entraîne une révolution plus ou moins meurtrière. En 1516, le Sultan Sélim conquiert l'Egypte qui devient une province turque ; avec les turcs on ne compte plus les révolutions de palais ensenglantant le pays, événements malheureux qui accaparent trop les Gouvernements pour leur laisser le temps de penser aux œuvres de travail et de paix ; d'ailleurs, les turcs ne pensent qu'à la rentrée des impôts, laissant carte blanche à leurs favoris de gouverner le pays, et d'exploiter le pauvre peuple ; aussi l'intérêt personnel des dirigeants passe-t-il avant tout ; l'administration et les irrigations sont négligées ; le pays se dirige lentement mais sûrement vers la ruine. Petit-à-petit, certains gouverneurs, n'observent qu'une obéissance intermittente envers la Porte ; l'autorité s'effrite entre plusieurs personnes ; chaque ville devient indépendante ; chaque province ne voit que son intérêt ; bref l'unité politique disparaît et avec elle la paix : chaque village veut retenir l'eau à son profit au détriment des autres, il en résulte des conflits qui dégénèrent en de véritables batailles, et dont l'issue est la destruction complète du village vaincu ; les survivants des vaincus, au lieu de rester asservis aux vainqueurs, émigrent dans les provinces voisines, ou vont grossir les rangs des nomades.

Sous les dominations arabe et turque, presque tous les gouverneurs successifs du pays, ne pensent qu'à s'enrichir ; l'administration et l'irrigation sont complètement délaissées ; les canaux non entretenus inondent le Delta : les riches provinces de jadis ne forment plus que des marécages ; les épidémies ravagent le pays ; la population dépérit. L'incurie du pouvoir central devant ces fléaux est la cause de la dépopulation du pays.

Avec le débarquement de l'armée française, une nouvelle ère s'annonce pour l'Egypte : une fois les mamelouks défaits, Bonaparte commence par s'occuper de l'agriculture et surtout des irrigations ; il disait : « encore 20 ans d'une administration comme celle des mamelouks et l'Egypte perd le tiers de ses terres cultivables »¹. La paix, la sécurité, la bonne administration, l'amélioration du système de l'inondation, puis son remplacement par l'irrigation pérenne, ont une influence considérable sur l'évolution de la population à partir du début du 19e siècle. De 1800 à 1811 le pays traverse une période de transformations, d'organisation, qui finit par la prise du pouvoir par Mohamed Aly ; cette régénérescence du pays fait sentir ses effets pendant le règne de Mohamed Aly, de 1811 à 1846 ; la situation économique brillante, d'un côté, la gloire des armées égyptiennes (malgré les pertes d'hommes dans les champs de bataille), de l'autre, donnent un véritable élan à la multiplication de la population. Il faut relever que l'accroissement de cette époque est remarquable, car obtenu malgré de nombreux facteurs défavorables. Toute l'économie du pays est dirigée à coups de décrets ; le Pacha réquisitionne gratuitement des centaines de milliers d'hommes pour creuser et entretenir les canaux : les travailleurs, vivant dans des conditions déplorables, meurent par milliers ; les guerres d'Ibrahim Pacha, — fils du Vice-Roi —, font d'autres victimes. Et malgré ces avanies, les améliorations de l'administration et des irrigations suffisent pour faire revivre la population égyptienne.

Avec les successeurs immédiats de Mohamed Aly, l'autorité gouvernementale perd de sa puissance ; les fonctionnaires oppriment les paysans ; la prospérité disparaît. Ismail Pacha reprend la politique glorieuse de son aïeul ; il emprunte fréquemment à l'étranger, à des taux

1. CLOT BEY, ouvrage cité.

usuraires, pour remettre en marche la lourde machine gouvernementale ; le service de ces emprunts oblige le gouvernement à accabler d'impôts le pauvre fellah ; la situation du paysan devient intenable, et, l'accroissement de la population subit les conséquences.

L'occupation anglaise du pays, en 1882, met fin aux désordres financiers antérieurs ; fait connaître l'Egypte aux capitalistes étrangers, qui, encouragés par des garanties de stabilité et de sécurité, financent beaucoup d'entreprises en Egypte, avancent des fonds au gouvernement afin de construire des barrages et d'améliorer les irrigations.

La stabilité politique, et surtout la bonne administration, ont donc une influence prépondérante sur le taux d'accroissement de la population.

CONCLUSION

LA POPULATION DE L'EGYPTE DANS LE PROCHE AVENIR

1. — ACCROISSEMENT DE LA POPULATION DU PAYS

Dans les chapitres précédents nous avons étudié les causes qui poussent vers l'augmentation de la population égyptienne ; nous allons maintenant passer en revue tous les facteurs qui contrarient son développement, sans revenir sur les effets des causes économiques et sociales. Nous parlerons, donc, de l'hygiène.

La presque totalité du peuple égyptien manque de l'hygiène la plus élémentaire : elle ne connaît pas la propreté, et n'a aucune notion de la prophylaxie.

L'hygiène individuelle est tous les jours transgressée en Egypte ; on voit, dans la petite mare du village¹, pa-taucher ensemble bêtes et enfants ; les femmes, de leur côté, y vont laver le linge, et puisser l'eau « potable ». Dans le canal à côté, l'homme prend son bain, ou accomplit les ablutions prescrites par la religion, et en même temps il s'y désaltère ; mais ce n'est pas tout : les canaux servent encore de latrines et de receptacles à tous les déchets en immondices. On s'imagine facilement quels

1. Les mares des villages sont les endroits où les villageois ont pris la terre nécessaire pour fabriquer les briques utilisées pour la construction de leurs masures. Le Dr. BITTER (*Le choléra et la peste en Egypte*), mentionne aussi comme lieux de propagation des maladies infectieuses, les petites mares des mosquées, qui font fonction en même temps de lieux d'aisance et d'endroits pour faire les ablutions.

foyers d'infection constituent ces canaux d'irrigation, où, pendant l'étiage, l'eau est presque stagnante.

L'eau ainsi souillée peut propager toutes sortes de maladies contagieuses, comme la bilharziose, le choléra, le typhus et autres. Aussi, le Gouvernement égyptien, prévoit-il de fournir tous les villages en eau potable dans l'espace de deux ans. Il est à espérer que ce projet soit complètement terminé en 1940 afin que soit supprimé ce facteur important du grand nombre des décès.

L'hygiène des masses n'existe pas non plus : la rue, en Egypte, sert de déversoir à tous les détritits ménagers ; les ordures infestent villes et villages ; et, comme le nettoyage des rues se fait par « le balayage à sec qui soulève des tourbillons de poussières acres, riches en éléments solides dont beaucoup sont infectieux et qui vont pénétrer par la bouche, les bronches, et provoquer des maladies dont, après, on ne suspecte pas l'origine »¹, la propagation de toutes sortes de maladies se trouve fortement facilitée.

Le fellah vit dans un taudis malpropre où se trouvent entassés pêle-mêle hommes, animaux, provisions, fumier, instruments agricoles, etc. Les mouches et les parasites pullulent... On voit les petits enfants manger et jouer près du fumier et autres malpropretés ; pour les protéger du mauvais œil, les mères les laissent sales ! Que faut-il de plus pour tuer un homme ?

Les travailleurs sont, par nécessité, végétariens, leurs moyens financiers étant très limités ; ils ne mangent de la viande qu'une fois par semaine tout au plus, et à l'occasion des fêtes et des réjouissances. La base de leur nourriture est le pain sans mie, assaisonné d'un peu de fromage aigre, et de toutes sortes de crudités. En guise de dessert, et pas tous les jours, ils se régalent de quelques dattes sèches, d'une tranche de pastèque, ou

1. Professeur J. HOBBS, « *L'hygiène en Egypte* », in *Egypte Contemporaine*, 1910.

d'un morceau de canne à sucre. Sur la valeur nutritive d'un pareil régime, les personnes versées en la matière, ne sont pas d'accord: pour le Dr. Wilson¹ suivi par Mr. Cleland², ce menu est débilitant et conduit la race égyptienne vers sa ruine; le Professeur P. Schrumpf-Pierron³, au contraire, trouve cette nourriture adaptée au climat, et suffisante à l'entretien de l'homme. Il semble, en voyant la robustesse du fellah, malgré les multiples privations qu'il subit, que c'est le Professeur Schrumpf-Pierron qui ait raison⁴.

Les deux⁵ « plaies » actuelles de l'Egypte sont la bilharziose et l'ankylostomiase; ces deux maladies ont affligé le pays depuis les temps les plus reculés et ont, ainsi, empêché son peuplement excessif. L'irrigation pérenne, en élevant le niveau des eaux souterraines, a augmenté l'humidité du sol et permis la propagation de ces deux fléaux, car leurs microbes se communiquent et se développent dans l'humidité et dans l'eau. Les urines et l'eau, les selles et le sol, sont respectivement les agents de contamination de la bilharziose et de l'ankylostomiase; et comme les fellahs ne connaissent pas l'usage des cabinets, ils déposent leurs excréments partout: s'ils sont déjà malades, voilà des centres d'infection capables de contaminer tous les habitants du village. Les larves de

1. W. H. WILSON, « *Nutritive values and characters of rations issued to officials and others in different administrations of the égyptian government* », Public Health Laboratory Report No. 4, Cairo, 1921.

2. WANDEL CLELAND, ouvrage cité.

3. Prof. SCHRUMPF-PIERRON, « *La teneur en minéraux de la nourriture du fellah* », Bulletin de l'Institut d'Egypte, 1931.

4. L'abus des crudités cause les maladies intestinales qui ravagent le pays; la galette de maïs provoque la pellagre qui entraîne parfois des désordres cérébraux; mais c'est la mauvaise conservation du maïs lui-même, qui est la cause de la maladie.

5. Il y a encore la tuberculose. Mr. EL SAWI MOHAMED, écrivait dans l'*Ahram* (Septembre 1938), qu'il y aurait en Egypte un quart de million de tuberculeux... et l'unique sanatorium du pays ne contient que 450 lits, — on y trouve une place vacante par mois.

ces maladies, qui ne vivent que dans les endroits humides, pénètrent par les pores dans le corps humain ; les paysans étant toujours nu-pieds, ils attrapent la maladie très facilement.

On constate que ces maladies se rencontrent plus souvent en Basse-Egypte, car l'irrigation pérenne, qui s'étend sur tout le Delta, favorise leur expansion. L'homme est plus exposé à ces maladies que la femme, à cause des travaux champêtres ; cette remarque explique dans une certaine mesure, la différence constatée entre la Haute-Egypte et la Basse-Egypte, quant à la répartition de la population dans les deux sexes. En effet, dans le Saïd, l'irrigation pérenne n'occupant pas tout le territoire, la proportion des hommes atteints de ces maladies est plus petite que dans le Delta, et partant la proportion des morts masculines y est plus faible : d'où il résulte qu'en Haute-Egypte les hommes dépassent les femmes¹.

La bilharziose attaque ou les voies urinaires, ou les intestins (ce second cas est spécial à la Basse-Egypte) ; elle arrête le développement corporel et mental de la personne atteinte dès le jeune âge, et chez l'adulte elle détériore la capacité de travail² ; les personnes atteintes deviennent apathiques, douces et dociles³ ; et comme les 90% des fellahs souffrent de cette maladie⁴, on réalise aisément les résultats néfastes qu'elle produit sur la population égyptienne.

L'ankylostomiase est moins répandue que la bilharziose ; seulement 65% des fellahs en sont atteints... Les effets de cette maladie sont presque les mêmes que ceux de la précédente : anémie et apathie⁵.

1. Dans ce raisonnement, il ne faut pas perdre de vue, qu'il y a en Egypte 108 naissances masculines pour 100 naissances féminines.

2. Dr. MOHAMED KHALIL Bey ABDEL KHALIG, *Congrès International de Médecine tropicale et d'hygiène*, Caire 1928.

3. Dr. M. S. ABAZA, *C. Int. Méd. Trop. et d'hyg.* Caire 1928.

4. Il y a dix hommes malades pour une seule femme.

5. Dr. J. B. CHRISTOPHERSON, *Con. Int. Méd. Trop. et Hyg.* Caire 1928.

« Les conditions de salubrité dans les villages sont indignes d'un pays civilisé. L'anémie, et tout ce qu'elle entraîne après elle de misères, se propage dans les champs et dans les écoles, affaiblissant aussi bien l'effort physique que le niveau mental de la population »¹

Très peu de personnes meurent directement de ces maladies ; mais les personnes atteintes meurent jeunes : elles sont épuisées par l'anémie... Le Professeur Schrumpf-Pierron avoue avoir rencontré en Haute-Egypte des hommes très âgés « qui jouissaient d'une parfaite santé physique et morale ; ils avaient alors aussi pour la plupart, conservé leur « force virile » infiniment plus longtemps que ce n'est le cas pour les européens ; mais il s'agissait toujours d'individus qui, par hasard, avaient échappé à la bilharziose, à l'ankylostomiase et à la malaria »².

Les ophtalmies sont très répandues en Egypte : les poussières, l'éclat et l'ardeur du soleil, les saletés, les mouches, concourent à l'augmentation de ces maladies : 90 à 95% des fellahs en sont atteints, la presque totalité souffrent de trachomes ; quelques uns perdent la vue ou un seul œil : nous avons déjà remarqué, que le nombre des aveugles et des borgnes était très grand Egypte.

D'après une communication de Sir William Willcocks, faite à l'Institut d'Egypte en 1928, l'Egypte, qui par son climat devrait être décimée par la malaria, « ne l'est pas à cause de ses riches cultures en légumineuses », qui agissent sur « les moustiques comme la quinine sur les hommes ». Les moustiques immunisés contre la malaria, ne peuvent pas la communiquer aux hommes.

Si, malgré tous ces foyers de maladies dont le pays est infesté, la population n'a pas été complètement éliminée, mais seulement entravée dans son accroissement,

1. ISMAIL SIDKY Pacha, « *Le régime fiscal égyptien et les capitulations* », Egypte Contemporaine, 1926.

2. Prof. SCHRUMPF-PIERRON, « *La teneur en minéraux de la nourriture du fellah* », Bulletin de l'Institut d'Egypte, 1931.

c'est qu'il faut en rendre hommage à la robustesse de la race, et surtout au soleil, qui tue une partie des germes infectieux qui pullulent partout.

Lorsque la masse paysanne connaîtra les préceptes de l'hygiène, toutes ces causes, qui ont jusqu'à présent constitué des obstacles à l'augmentation rapide de la population, seront éliminées ; la population croîtra plus vite, à moins que « la civilisation » n'apporte avec elle, comme dans tous les autres pays, la restriction des naissances. Comment l'Egypte pourra-t-elle alors nourrir sa population ? Ceci fera l'objet du second paragraphe de notre conclusion.

2. — CAPACITE DU PAYS.

L'Egypte est un pays essentiellement agricole : près de 80% de ses habitants vivent directement ou indirectement de l'agriculture.

L'industrie du pays, occupait en 1927, près de 600.000 personnes, qui représentaient, avec leurs familles, approximativement trois millions d'habitants.

Nous essayerons d'établir quel sera le maximum de personnes que pourront occuper, l'agriculture d'un côté, le commerce et l'industrie de l'autre. Toutes nos estimations seront tablées sur le « standard de vie » actuel. standard de vie vraiment *trop bas*, étant convaincus, que dans l'avenir, le rendement du travail agricole ou industriel, marchera de pair avec l'évolution et les besoins du pays : plus le fellah s'instruira, et plus il sentira la nécessité de nouveaux besoins, mais aussi, plus il évoluera, et plus il produira, car actuellement son travail est réglé par des coutumes ancestrales, coutumes vieilles de milliers d'années, qui améliorées, mises à jour, permettront de doubler le rendement du travail. Un exemple : le blé est très mal cultivé en Egypte ; les semences ne sont ni choisies, ni triées, ni traitées contre certaines maladies (le charbon, etc.) ; la terre est mal préparée, les engrais

sont insuffisants ; la moisson et le battage des graines sont faits dans des conditions défectueuses, entraînant la perte du quart de la récolte... Avec des semences *simplement triées* on est arrivé à obtenir des moissons doubles : l'expérience est concluante, la même étendue de terre, qui actuellement fait vivoter le paysan, mieux cultivée, lui permettra de bien vivre.

A) L'AGRICULTURE

C'est en l'Egypte, que les lois célèbres de Malthus et de Ricardo, font sentir leurs effets mieux que partout ailleurs. La population s'est accrue beaucoup plus vite que les subsistances, et plus la population augmentait, plus la terre était demandée, et plus son prix haussait.

En 1897 il y avait 5.047.698 de feddans¹ cultivés, 30 ans après, en 1927, la superficie cultivée était de 5.544.361 feddans... et en 1936 il n'y avait plus que 5.361.381 de feddans sous culture. Entre 1897 et 1927 la population a augmenté de 46.3% tandis que la superficie cultivée n'a augmenté que de 9.8%, et les pourcentages relatifs à la période 1927-1937, sont de 11.9% pour la population, et de 3.3% pour l'agriculture. Bref, durant les quarante (1897-1937) dernières années, la population et la superficie cultivée ont respectivement augmenté de 63.7% et de 6.2% : c'est-à-dire que la population s'est accrue dix fois plus vite que la superficie du sol cultivé. Mais, si l'on tient compte de la superficie des cultures, — qui est supérieure à la superficie cultivée, puisque certaines terres, grâce à l'irrigation pérenne, sont cultivées jusqu'à trois fois par an —, on remarquera que les pourcentages ne restent plus les mêmes : la superficie des cultures a passé de 6.764.400 feddans en 1897 à 8.101.068 feddans en 1936, c'est-à-dire qu'elle a augmenté en quarante années de 19.7%. En définitive, même en tenant compte d'une faible amélioration dans les rendements de la terre, la population a augmenté beaucoup plus vite que

1. Un feddan = 4200 m² environ.

les récoltes. Que faire pour nourrir cette population en continuel accroissement ?

Augmenter la superficie cultivée ? C'est facile à dire, car toute la terre égyptienne, y compris les déserts, « peut être rendue à la culture si l'on peut fournir pour son irrigation de l'eau du Nil d'une façon économique... Un exemple frappant qui illustre cette manière de voir est la mise en culture de Wadi Kom-Ombo, près d'Assouan, par l'eau élevée du Nil au moyen de pompes... à une hauteur de 23 mètres »¹. A ce compte l'Egypte pourrait contenir des millions et des millions, puisque la superficie cultivée actuelle ne représente pas même la 30e partie du territoire égyptien ! Mais l'eau du Nil n'est pas illimitée : on a calculé, que le maximum qu'on pourrait obtenir, après l'aménagement de tout le cours du fleuve², suffirait à l'irrigation pérenne de 7.100.000 feddans, représentant une superficie de cultures de près de 11.500.000 feddans. Le programme du Département des Irrigations était d'atteindre ce maximum de terres cultivées en 1955, mais, malheureusement, on a déjà plus de dix années de retard sur l'exécution de ce programme. Bref, tout dépend du volume d'eau mis à la disposition de l'agriculture.

Peut-être pourrait-on augmenter la sole cultivée en utilisant les eaux du Nil souterrain³. D'après Mr. Victor Mosseri, 1.500.000.000 de mètres cubes d'eau, se perdraient inutilement dans la Méditerranée, entre Mars et Août : il suffirait, pour récupérer toute cette eau, de forer une ligne de puits parallèlement à la côte du Delta, et à une distance suffisante de la mer, afin d'éviter les

1. ISMAIL SIRRY Pacha, « *Aperçu historique sur les travaux d'irrigation et de navigation en Egypte* », 1926.

2. Aménagement des lacs Victoria et Tsana, canalisation du Nil dans la région marécageuse des Sudds où se perdent une bonne partie de ses eaux, et construction de barrages au Soudan et en Egypte.

3. La terre nilotique étant perméable, il existe une nappe d'infiltration, qui a une très grande importance pour les régions non irriguées. Les fellahs creusent des puits, et avec l'aide de « *norias* », élèvent l'eau pour arroser leurs champs.

eaux salées ; quelques usines centrales suffiraient pour distribuer l'eau dans les terres à irriguer. Il paraît, d'après les calculs, que le prix du mètre cube d'eau ainsi obtenu, ne reviendrait pas plus cher que celui de l'eau fournie par le barrage d'Assouan. Si on employait l'eau souterraine pour irriguer les « *bararis* » du Delta, on pourrait employer l'eau du Nil « visible » pour mettre en culture d'autres étendues incultes... et par ce moyen on obtiendrait plus de terres cultivées.

Il y a aussi certaines parties du territoire, d'une étendue relativement petite, qui pourraient être exploitées sans faire intervenir l'eau du Nil : la pluie qui tombe dans ces parages serait suffisante pour permettre des cultures de « *dry farming* », cultures déjà en usage dans l'ancien temps. Ces zones se trouveraient dans les terres qui avoisinent la Mer Méditerranée et la Mer Rouge.

Du temps des pharaons et jusqu'à la conquête arabe, d'après la majorité des auteurs, la sole cultivable devrait être supérieure à 6 millions de feddans. D'après Macrizi¹, une partie de la surface occupée actuellement par le lac Menzaleh, était cultivée jusqu'à la fin du Xe siècle. Dans l'antiquité les « *bararis* » étaient des plaines riantes et peuplées ; la région de Mariout était cultivée, grâce à un système spécial de puits, et nourrissait une population nombreuse.

En invoquant tous ces moyens pour augmenter la sole cultivée, nous avons voulu prouver que le plan du Département des Irrigations, qui vise 7.100.000 feddans de terres arables, n'est pas un projet chimérique, mais une idée réalisable si... on dispose des moyens financiers capables de permettre la construction de tous les ouvrages d'art (barrages, canaux) nécessaires.

*

**

Une fois l'irrigation pérenne étendue à toutes les terres

1. cité par CHARLES AUDEBEAU Bey, « *Terres de la Basse Egypte restées fertiles...* », Bulletin de l'Institut d'Egypte.

du pays, il ne faut jamais cesser la surveillance des canaux, car, mal curés, ils risquent d'inonder les terres basses du Delta, et de les réduire de nouveau en « *bararis* ». Le système de l'irrigation soumet la terre à des cultures successives qui l'épuisent vite, notamment les cultures du cotonnier et de la canne à sucre. Il faut réparer ces pertes par l'emploi d'engrais appropriés : les engrais naturels du pays, le « *sébakh des koms* » ou « *sébakh koufri* », — qui sont des substances pulvérielles, retirées des proéminences sur lesquelles des villages étaient bâtis jadis —, n'étant pas très qualifiés pour cet emploi. L'irrigation pérenne oblige à la construction d'un réseau de drains suffisamment étendu, si l'on tient à ne pas perdre d'un côté ce que l'on a gagné de l'autre, car, si l'on néglige le drainage des terres, l'infiltration des eaux en abondance empêchera le développement des racines et les asphyxiera. Comme le Delta est une plaine conquise sur la mer, les sels se trouvent en abondance non loin de la surface ; le système des bassins lavait la terre en effaçant toute trace de sel ; avec le nouveau système, si le drainage est défectueux, la terre regorgera d'eau, les sels monteront vers la surface et stériliseront le sol. Dans le Delta, terre basse et parfois au-dessous du niveau de la mer, le drainage par gravité est souvent impossible ; l'emploi des machines élévatoires est une nécessité ; d'ailleurs le Ministère des Travaux Publics a déjà installé plusieurs de ces appareils¹.

Il faut faire un choix judicieux des assolements, afin d'éviter la régression de la fertilité du sol ; il faut aussi éviter la culture du coton dans les terrains à drainage médiocre, car cette culture est épuisante.

1. Beaucoup d'ingénieurs agronomes préconisent le drainage par conduits souterrains en poterie, à la place du drainage à ciel ouvert employé généralement en Egypte. Les avantages de ce nouveau système, quoique plus coûteux, seraient : 1) économiser les frais de curage ; 2) augmenter la surface cultivée ; 3) permettre, au besoin, l'emploi des machines agricoles ; 4) effectuer un drainage plus poussé.

On doit transformer l'économie rurale du pays pour le mettre à l'abri des dépressions économiques qui l'atteignent lorsque le marché du coton est mauvais. Il faut encourager la culture du lin, qui étant une culture d'hiver n'empiète pas sur la sole cotonnière, et permet ainsi d'augmenter les revenus du fellah ; mais elle permet en plus l'éclosion d'une industrie fort intéressante, capable d'occuper beaucoup d'ouvriers. Le riz et le blé doivent prendre plus d'extension, au détriment de la culture cotonnière, pour faire en sorte que le pays ne reste pas toujours sous le régime de la monoculture, régime dont le grand défaut est de faire dépendre toute l'économie nationale des marchés étrangers. Les fellahs doivent porter plus d'intérêt à la culture des fruits, des légumes et des primeurs ; déjà le commerce des aurantiacées a pris une grande extension au cours de ces dernières années ; le Gouvernement a fait venir un expert américain, Robert Hodgson¹, pour étudier cette question sur place ; l'expert a conseillé la production des oranges en vue de l'exportation, et a déconseillé l'exportation des mandarines qui sont un fruit délicat et partant difficile à exporter. La production des dattes suffit à peine pour la consommation locale : on pourrait faire une culture intensive de ce produit à Wadi Natroun² afin de permettre l'exportation. Il faudra aussi penser à l'exportation des bananes.

Les Khalifes Fatimites, au XI^e siècle, plantèrent de vastes forêts à la lisière du désert... mais elles ne durèrent pas longtemps, la négligence des personnes chargées de leur garde, la cupidité des gouverneurs des provinces, facilitèrent leur disparition. Une dernière tentative pour leur conservation fut faite au XIV^e siècle : les résultats furent négatifs³. Maintenant, pour permettre la mise en

1. voir Revue d'Egypte Economique et Financière, 1937.

2. Conseillée par S.A. LE PRINCE OMAR TOUSSOUN, « *Note sur les déserts de l'Egypte* », Bulletin de l'Institut d'Egypte.

3. Pour plus de détails voir ALY Eff. BAHGAT, « *Les forêts en Egypte* », Bulletin de l'Institut d'Egypte, 1900.

culture des terres en bordure du désert, d'après les experts, il faut replanter les anciennes forêts ; c'est, paraît-il, le seul moyen d'empêcher l'envahissement par les sables des terres nouvellement cultivées ; cette politique d'afforestation fournirait le combustible nécessaire aux besoins domestiques, et empêcherait l'emploi du fumier dans ce but ¹.

*
**

Nous avons indiqué toutes les précautions que nous pensons nécessaires pour l'exploitation intensive de la terre égyptienne. Une fois ces conditions remplies, nous croyons, que le pays pourrait supporter la même densité, que la densité actuelle de la province de Ménoufiya. La Ménoufiya est la province la plus fertile d'Egypte, la presque totalité de son sol est sous culture ; en 1936 elle avait 334.381 de feddans cultivés, et le recensement de 1937 lui donne une population de 1.157.433, ce qui revient à 3,46 personnes par feddan cultivé. Nous avons dit, qu'après la captation de toutes les eaux du Nil, l'Egypte pourrait facilement avoir 7.100.000 feddans de terres cultivables ; en supposant que ces feddans puissent contenir le même nombre d'individus que les terres de Ménoufiya, la population de l'Egypte atteindrait $7.100.000 \times 3,46 = 24.566.000$ d'hommes. Et ce n'est pas tout : à ce chiffre il faudrait ajouter au moins la population actuelle des Gouvernorats (2.241.478), et ainsi la population de l'Egypte pourrait atteindre le maximum de près de 27 millions d'hommes. Ces calculs, impliquent, que l'industrie et le commerce progressent avec la même allure que l'agriculture.

En supposant que le taux d'accroissement de 1,10% par an se maintienne, l'Egypte aura ses 27 millions en l'an 1986.

1. Le fumier mélangé avec un peu de paille est transformé en pains ronds — appelés « *guilah* » — que l'on laisse sécher au soleil. Ces pains servent de combustible.

Mais tous ces calculs sont chimériques ; ils supposent que la sole cultivable du pays aura la même fertilité partout ; ils supposent que la crue du Nil ne sera jamais déficitaire ; ils supposent enfin que le standard de vie restera toujours très bas : il est vrai que nous avons opiné qu'on pouvait améliorer les rendements des différentes cultures, mais n'importe quelle amélioration, à moins de transformer l'Egypte en jardin maraîcher, ne pourrait faire contenir à la terre égyptienne une pareille population.

B) LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE

L'augmentation de la production agricole a une limite qui ne peut pas être dépassée, tandis que l'augmentation de la population est théoriquement illimitée. Les efforts déployés par le Gouvernement pour répandre l'hygiène et combattre les maladies, faciliteront l'accroissement de la population. Il faut aussi prévoir une amélioration dans le « standard de vie » de la population paysanne. Dans ces conditions les moyens de subsistance deviendront insuffisants ; comment remédier à cet état de choses ?

Il n'y a qu'une seule solution : l'industrie ; l'Egypte doit fatalement devenir un pays industriel ; d'ailleurs, dans tout Etat progressif, la population nombreuse finit par créer l'industrie. Elle doit produire elle-même beaucoup des marchandises qu'elle importe actuellement ; elle doit aussi produire en vue de l'exportation.

L'industrie est la seule planche de salut du pays. Elle permettra d'occuper l'excédent de la population, et cette catégorie de personnes qui se refusent à s'adonner au travail de la terre ; elle permettra aussi de remettre à flot la balance commerciale qui est à la merci des marchés cotonniers ; elle permettra enfin la production de cultures industrielles, qui pallieront au danger de la monoculture.

Mais est-ce que l'industrie pourra s'implanter dans le pays ? Pourquoi pas ? Déjà l'ancienne civilisation égypt-

tienne, nécessitait la contribution de l'industrie, pour pouvoir nourrir tous les habitants, et même la production industrielle était telle, qu'une partie des produits étaient exportés.

La tyrannie des turcs et des mamelouks a ruiné et le pays et son industrie. C'est à Mohamed Aly que nous devons la renaissance industrielle de l'Egypte: il a créé de toutes pièces différentes fabriques travaillant pour son compte; c'est au Khédive Ismail que nous devons l'industrie sucrière; c'est la dynastie du Grand Pacha qui a toujours encouragé cette branche de l'activité égyptienne. Il faut se rappeler que les industries du sucre et des cotonnades, qui représentent la grande industrie du pays, sont des entreprises plutôt anciennes. Le manque de capitaux a entravé l'industrialisation rapide du pays; mais, durant ces dix dernières années, on a assisté à la création de nombreuses petites industries pour la fabrication des objets les plus divers.

Malgré le régime douanier, qui n'accordait aucune protection à l'industrie nationale, malgré le manque de main-d'œuvre spécialisée, et malgré toutes sortes d'obstacles¹, l'industrie égyptienne a fait d'importants progrès: déjà en 1927 elle employait 600.000 ouvriers, et la valeur de sa production équivalait celle de la production agricole du pays². Actuellement, le gouvernement accorde toute son attention à l'industrie locale, et la protège par tous les moyens: « Le programme du développement industriel auquel l'Etat se montre favorable, ne vise point à concurrencer l'industrie étrangère, mais tout simplement à encourager les entreprises viables indépendamment de toute aide exagérée de l'Etat »³.

D'aucuns peuvent objecter que le manque de combus-

1. Il faut tenir compte de la période de guerre qui a incité les égyptiens à produire certains objets qu'ils importaient auparavant.

2. Dr. I. G. LEVI, « *L'industrie Égyptienne. Préjugés et errements* », l'Egypte Industrielle, 1929.

3. Déclaration de S.E. ISMAIL SIDKY Pacha au correspondant du « *Giornale d'Italia* », rapportée par l'Egypte Industrielle, 1929.

tible rendrait impossible la création de la grande industrie; objection sans fondements, car le barrage d'Assouan pourrait fournir l'énergie électrique nécessaire; on pourrait aussi employer la dépression d'El Kattana, qui se trouve à 134 mètres au-dessous du niveau de la mer, pour obtenir de la force motrice¹. Mais la réalisation de ces projets exige de fortes sommes d'argent, et cet argent manque.

Nous avons déjà mentionné l'existence d'importantes ressources minières qui pourraient occuper une partie des habitants du pays.

L'industrie des conserves de légumes et de fruits pourrait prendre une extension inespérée.

*
**

L'Egypte pharaonique connut un commerce florissant de transit; avec les Ptolémées elle devint aussi un pays exportateur de blé; la découverte de la route des Indes par le Cap de Bonne Espérance, la culture du Café au Brésil², l'anarchie dans laquelle se trouvait le pays depuis les mamelouks, entraînèrent la chute du commerce égyptien³. Vers la fin du siècle dernier, la venue de capitaux étrangers, permit la renaissance du commerce égyptien, qui depuis va en croissant.

*
**

De pareilles données ne nous permettent pas d'estimer le maximum d'individus que pourraient employer l'indus-

1. Une conduite de 66 kilomètres, dont 20 kilomètres de canal ouvert et 46 kilomètres de tunnel, apporterait l'eau de mer qui actionnerait les turbines. Il se constituerait ainsi un lac de 13.500 kilomètres carrés, qui, grâce à l'évaporation de l'eau, resterait toujours à 50 mètres au-dessous du niveau de la mer. Cette masse d'eau ferait monter la nappe aquifère souterraine des régions avoisinantes, et ferait augmenter les pluies : c'est-à-dire permettrait certaines cultures dans ces endroits. Pour plus de précisions voir : S.A. LE PRINCE OMAR TOUSSOUN, « *Note sur les déserts de l'Egypte* », Bulletin de l'Institut d'Egypte.

2. L'Egypte exportait le café d'Arabie.

3. voir P. ARMINJON, ouvrage cité.

trie et le commerce; ce nombre est en fonction des disponibilités monétaires de ces deux branches de l'activité humaine : si l'industrie et le commerce disposaient de fortes sommes d'argent, elles pourraient obtenir des résultats remarquables, car l'Egypte leur offre tout ce qu'il faut pour réussir : une main-d'œuvre abondante et bon marché, des matières premières, et un climat favorable.

3. — VERS UNE SOLUTION DU PROBLEME.

Il y a deux théories sur l'accroissement de la population : une théorie biologique et une théorie sociale¹.

La théorie biologique, suppose des changements de base dans la nature humaine, qui occasionnent des variations dans la croissance de la population. Cette théorie est concentrée dans la formule « logistique », et admet que toute population a un « cycle » de vie.

La théorie sociale, que nous avons admise dans le cours de notre exposé, est la théorie acceptée par la majorité des auteurs. Elle explique toutes les variations de la croissance d'une population, par les facteurs d'ordre économique et social existant dans le pays au moment étudié.

L'instruction et l'industrialisation du pays, transformeront la façon de vivre, et la mentalité des gens; elles augmenteront le nombre de leurs besoins, et amélioreront leur « *standard of life* ».

D'un côté, elles contribueront à améliorer l'hygiène publique et à diminuer la mortalité, et de l'autre, elles in-

1. On ne peut pas dire qu'il y ait une *seule* théorie sociale sur l'accroissement de la population. Mais nous entendons par là toutes les théories qui font cas des facteurs sociaux.

2. « Dans un Etat social comme le nôtre où tous les individus, hommes et femmes sans exception, sont appelés à la culture intégrale, au plus haut développement personnel possible, il est inévitable que le penchant à la restriction ou à la suppression de la fécondité, qui était spécial à l'aristocratie intellectuelle, esthétique ou politique, ait une invincible tendance à s'universaliser ». (ARSENE DUMONT. « *Dépopulation et Civilisation* »).

fluenceront directement ou indirectement la natalité, en poussant les gens vers la restriction des naissances.

Les gens des classes moyennes, ne songeront au mariage que lorsqu'ils se créeront une situation leur permettant de subvenir aux frais d'une famille, car la classe bourgeoise a pour principale vertu la prévoyance. Cette façon de concevoir la vie diminuera directement la natalité, sans parler de la restriction volontaire des naissances qui est en usage dans ces milieux.

Depuis 1893, nous nous trouvons devant une situation nouvelle, qui pourrait avoir une influence sur la baisse de la natalité, ou plutôt sur la restriction volontaire des naissances : le fellah peut acquérir la « libre propriété » de cette généreuse terre d'Egypte qu'il aime tant¹. La petite propriété entraîne inévitablement la dénatalité, du jour où chaque individu prend conscience de ses intérêts particuliers; la crainte du morcellement du petit lopin de terre, entraînera la restriction des naissances : c'est une constatation de tous les pays, et de toutes les époques.

Il y avait en 1900, en Egypte, 761,337 personnes possédant des propriétés d'une superficie inférieure à 5 feddans; plus des deux tiers de ces propriétaires avaient des champs de moins d'un feddan. Ces 761.337 personnes possédaient 1.113.411 feddans, ce qui fait une moyenne de 1,46 feddans par propriétaire. En 1935, le nombre de ces propriétaires est devenu 2.205.726, la superficie possédée 1.817.316 feddans, et la moyenne 0,82 feddan par propriétaire². Il en résulte un émiettement de plus en plus grand de la terre.

1. « L'Egyptien est cultivateur dans l'âme, une longue hérédité l'attache à la terre, et sa fierté, son ultime ambition est de posséder une parcelle toujours plus importante de ce noble sol ». (S.E. MOHAMED ALY Pacha, « *Le problème du Wakf* », l'Egypte Contemporaine, 1927).

2. Ce que nous donnons comme nombre des propriétaires représente en réalité le nombre des domaines d'une superficie inférieure à cinq feddans, car, dans les statistiques, tout propriétaire figure autant de fois que le nombre des villages dans lesquels il possède des terres.

Si ce morcellement ne déclanche pas la restriction des naissances, il influencera toujours indirectement sur elles, car ces petits domaines deviennent insuffisants à fournir la subsistance à une famille nombreuse. Cette division de la terre en des champs de plus en plus petits, ne permet plus au cultivateur d'améliorer les méthodes de culture, et entraîne la diminution des rendements. On peut en conclure, que l'émiettement de la sole cultivable, entraîne directement ou indirectement la diminution de la natalité.

Avec l'évolution des mœurs, le travail des femmes devient une constatation de tous les jours; l'extension et l'aggravation de ce travail ont des répercussions néfastes sur l'activité reproductrice; et le travail des femmes se propage en Egypte...

En résumé, l'extension de l'instruction et des industries, avec toutes leurs conséquences : le réveil de l'intérêt personnel, l'augmentation des besoins, le désir de ne pas « déclasser » ses enfants, l'amour du plaisir, les obstacles pécuniaires, le travail des femmes, le morcellement de la terre, la suppression de toute vie intérieure (désertion du foyer), etc..., concourent à la limitation des naissances, vers la prophétie de l'économiste Joseph Garnier : « Le jour viendra où les classes salariées auront cette conviction que la morale réclame, que le bien-être exige, la limitation volontaire et préventive de la population; où le blâme atteindrait les hommes imprévoyants qui mettraient plus d'enfants au monde qu'ils ne pourraient en nourrir » ¹

Mais il faut des années, pour que la population égyptienne atteigne ce stade où la limitation volontaire des naissances s'impose, et en attendant sa population augmente. D'ailleurs, il n'est pas dit que le Gouvernement n'interviendra pas à temps, pour enrayer la restriction des naissances, si jamais elle commence par se faire sen-

1. cité par S. KRICHEWSKY, « *La croissance de la population; ses facteurs et ses conséquences* », l'Egypte Contemporaine, 1925.

tir, car si un pays veut être fort économiquement et politiquement, s'il veut s'imposer aux autres nations, il doit veiller à l'augmentation de sa population¹. C'est la politique des pays totalitaires de l'heure présente, de l'Allemagne et de l'Italie.

Nous sommes devant une population agricole augmentant assez vite, dans un territoire dont la superficie cultivable ne peut pas augmenter avec le même rythme. Nous avons vu que pendant la dernière décade, la terre cultivée a même diminué d'étendue. Nous ne sommes plus vers 1870, alors qu'on pensait faire venir des coolies chinois, pour suppléer au manque de main-d'œuvre agricole; maintenant, il nous faut trouver un débouché pour les habitants du pays.

Durant ces dernières années on a beaucoup fait pour l'irrigation : on a terminé la troisième surélévation du barrage d'Assouan, et la construction du barrage de Gebel el Awlia. On pourra bientôt donner du travail aux fellahs en surnombre. Mais l'Égypte possède une vaste contrée, capable d'absorber l'accroissement actuel et futur de sa population, et même de soulager certaines de ses provinces surpeuplées. Cette contrée, le Soudan, offre de vastes possibilités : la colonisation du Soudan résoudrait en même temps des problèmes très ardues, elle servirait d'exutoire à la population très dense du pays, et permettrait d'affirmer et de consolider la souveraineté de l'Égypte sur cette province.

La colonisation du Soudan doit être vue d'un bon œil, car, c'est le seul endroit où la population égyptienne pourrait émigrer; il ne faut pas penser à l'émigration à destination d'autres contrées, où l'égyptien se trouverait

1. L'intérêt de la race est identique à l'intérêt de la nation; la race aussi tient à se conserver, à être plus nombreuse que les autres... Mais souvent l'intérêt économique et social, ne concorde pas avec l'intérêt national et racial. Notons enfin, que si l'intérêt national exige un plus grand nombre de citoyens, l'intérêt humain est plutôt contraire : il tient plus à la qualité des hommes qu'à leur quantité.

complètement dépaycé, tant au point de vue du travail qu'au point de vue social, (différence de langue, de coutumes, de religion, de mœurs etc.). Le Soudan constitue la suite naturelle de l'Egypte; rien ne différencie les deux pays; même travail agricole, presque mêmes mœurs, même religion; le fellah égyptien ne se sentirait pas en exil, mais se croirait chez lui; en plus, le Soudan est tout indiqué pour l'émigration égyptienne, puisque sa population est clairsemée¹.

1. Avant la révolution de MAHDI le Soudan avait plus de dix millions d'habitants : population qu'il est loin d'avoir actuellement.

Vu :

Le Doyen,
G. RIPERT.

Vu :

Le Président de la thèse,
R. MAUNIER.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,
G. ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES GENERAUX

- BLANCHARD, G. — *Cours d'économie Politique*, 2 vol.
BOUTHCU, G. — *La population dans le monde*, 1935.
DUSSCOURD, J. — *La dépopulation rurale dans le département de l'Allier*, 1931.
GEMAHLING, P. — *Statistiques choisies et annotées*, 1926.
GIDE, Ch. — *Cours d'Economie Politique*, 2 vol.
GIDE, Ch. et RIST, Ch. — *Histoire des doctrines économiques*.
GONNARD, R. — *Histoire des doctrines économiques*.
GONNARD, R. — *Histoire des doctrines de la population*, 1923.
GRANDIN, A. — *Bibliographie générale des sciences juridiques, politiques, économiques et sociales*, 1926.
JAUBERT, P. — *Dépopulation et interventionnisme*, 1935.
JCUMIER, P. — *Le principe de la population et les doctrines démographiques contemporaines*, 1932.
LANDRY, A. — *La révolution démographique*, 1934.
LEROY-BEAULIEU, P. — *La question de la population*, 1913.
LIESSE, A. — *La statistique, ses procédés, ses résultats*, 1902.
MAUNIER, R. — *Bibliographie économique, juridique et sociale de l'Egypte moderne*, 1918.
MAUNIER, R. — *Introduction à la sociologie*, 1929.
MOHAMED. — *Le Coran*, traduction de SAVARY.
PELLETIER, M.-J. — *Des variations de la population de la Loire-Inférieure*, 1935.
PIGANIOL, G. — *Le mouvement de la population dans le département du Gers*, 1928.
SIMIAND, F. — *Statistique et expériences, remarques de méthode*, 1922.
TRUCHY, H. — *Cours d'Economie Politique*, 2 vol.

OUVRAGES CONCERNANT L'EGYPTE

- ABD EL SALAM ZOHNY. — *Le coton égyptien : son importance dans la vie économique, son rôle dans la vie sociale de l'Egypte*, 1921.
AMICI, F. — *L'Egypte ancienne et moderne*, 1884.

BIBLIOGRAPHIE

- ARMINJON, P. — *La situation économique et financière de l'Égypte. Le Soudan Égyptien*, 1911.
- BAROIS, J. — *Les irrigations en Égypte*, 1911.
- BITTER, Dr. H. — *Le choléra et la peste en Égypte*, 1903.
- BRUNHES, J. — *L'irrigation, ses conditions géographiques, ses modes et son organisation, dans la péninsule ibérique et dans l'Afrique du Nord*, 1902.
- CHAMBERET, R. de. — *Enquête sur la condition du fellah égyptien*, 1909.
- CHELU BEY, A. — *Le Nil, le Soudan, l'Égypte*, 1891.
- CLELAND, W. — *The population problem in Egypt*, 1936.
- CLERGET, M. — *Le Caire, Etude de géographie urbaine et d'histoire économique*, 2 vol.
- CLOT BEY, A. B. — *Aperçu général sur l'Égypte*, 2 vol., 1840.
- CRAIG, J. I. et BADIE EFFENDI HANNA. — *The population of Egypt*, 1932.
- CRESSATY, Le Comte. — *L'Égypte d'aujourd'hui*, 1912.
- Comptes rendus du Congrès International de Médecine Tropicale et d'Hygiène*, Caire Décembre 1928; publiés par M. KHALIL.
- Description de l'Égypte*. — Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française: T: IX, XVII, XVIII, 1829.
- L'Égypte*. — Ouvrage publié sous les auspices de Sa Majesté le Roi Fouad Ier, par la Compagnie Universelle du Canal Maritime de Suez, à l'occasion du XIVe Congrès International de Navigation (Le Caire Décembre 1926), sous la direction de S.E. JOSEPH CATTAL PACHA.
- EID, Dr. A. — *La fortune immobilière de l'Égypte et sa dette hypothécaire*, 1907.
- FEI SAYED HASSAN. — *Essai sur une orientation nouvelle de l'économie égyptienne*, 1928.
- HABIB BOUSTANI. — *Pour l'agriculture égyptienne*, 1920.
- HABIB BOUSTANI. — *L'agriculture et la mise en valeur des terres en Égypte*, 1911.
- HAMONT, P. N. — *L'Égypte sous Méhémet Aly*, 1847.
- HANCTAUX, G. — *Histoire de la nation Égyptienne*, 5 vol.
- HARCOURT, Le Duc d'. — *L'Égypte et les égyptiens*, 1893.
- HENRY HABIB AYROUT S.J. — *Mœurs et coutumes des Fellahs*, 1938.
- ISMAIL SIRRY PACHA. — *Aperçu historique sur les travaux d'irrigation et de navigation en Égypte*, 1926.
- KASSEM-AMIN. — *Les Égyptiens*. Réponse à M. le Duc d'Harcourt, 1894.
- LECARPENTIER. — *L'Égypte moderne*, 1920.
- LEFEUVRE-MEAULLE, H. — *Situation économique de l'Égypte, Importation, exportation*, 1911.

BIBLIOGRAPHIE

- LORIN, H. — *L'Egypte d'aujourd'hui. Le pays et les hommes*, 1926.
- LOZACH, J. et HUG, G. — *L'habitat rural en Egypte*, 1930.
- LUMBROSO, G. — *Recherches sur l'Economie Politique de l'Egypte sous les Lagides*, 1870.
- MASPERO, G. — Conférence donnée au Club Ramses sur « les liens qui rattachent les populations modernes de l'Egypte avec ses populations attiques » 1908.
- MASPERO, G. — *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, 1897.
- METIN, A. — *La transformation de l'Egypte*, 1903.
- MOKBEL GUIMEI. — *Le crédit agricole en Egypte*, 1930.
- MORET, A. — *Le Nil et la civilisation égyptienne*, 1926.
- MCUSTAFA SEDDIK EL NAGGAR. — *Essai sur le fellah et le travail manuel en Egypte*, 1913.
- NIYA SALIMA. — *Harems et musulmanes d'Egypte*.
- PAPASIAN, E. — *Etudes financières. L'Egypte économique et financière*. T. I. 1922-23; T. II 1924-25.
- PERRON, Dr. — *Femmes arabes avant et depuis l'islamisme*, 1858.
- PRINCE OMAR TOUSSOUN. — *Mémoires de l'Institut d'Egypte. Mémoire sur les finances de l'Egypte depuis les Pharaons jusqu'à nos jours*, 1924.
- REGNY, E. de. — *Statistique de l'Egypte d'après les documents officiels*, 1872.
- REYNIER, L. — *De l'Egypte sous la domination des Romains*, 1807.
- THERY, E. — *L'Egypte nouvelle au point de vue économique et financier*, 1907.
- WILLCOCKS, Sir W. — *The Nile Projects*, 1919.
- YACOB ARTIN BEY. — *La propriété foncière en Egypte*, 1883.

DOCUMENTS OFFICIELS ET STATISTIQUES

- Recensements* de 1882, 1897, 1907, 1917, 1927.
- Annuaire Statistique*, depuis 1909 jusqu'à 1935.
- Quarterly Return of Births, Death, Infections, Diseases, Marriage and Divorce*, de 1933 à 1937.
- Annuaire Statistique de la Société des Nations*, de 1929 à 1935.
- Ministère de l'Intérieur. — Statistique de l'Egypte*, 1873.

PERIODIQUES

- Bulletin de l'Institut d'Egypte*, Le Caire.
- Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Egypte*, Le Caire.
- L'Egypte Contemporaine*, Le Caire.
- L'Egypte Industrielle*, Le Caire.

BIBLIOGRAPHIE

- L'Economiste Egyptien*, Alexandrie.
L'Informateur, Alexandrie.
La Revue d'Egypte Economique et Financière, Le Caire.
La Semaine Politique et Financière, Alexandrie.
Revue du Commerce Egyptien, Alexandrie.
Journal de la Société Hongroise de Statistique, Budapest.
Revue Hongroise de Statistique, Budapest.
Revue de l'Institut International de Statistique, La Haye.
Revue Internationale du Travail, Genève.
Journal de la Société de Statistique de Paris. Paris
L'Economiste Français, Paris.
Revue d'Economie Politique, Paris.
The Near East and India, Londres.
The Economist, Londres.
-

TABLE DES MATIERES

LA POPULATION DE L'EGYPTE

INTRODUCTION. — L'Egypte et ses Habitants	1
1. L'Egypte... ..	1
2. Ses habitants	7
a) Les Egyptiens	7
b) Les Etrangers	16

PREMIERE PARTIE

LA POPULATION DE L'EGYPTE

CHAPITRE I. — Evolution de la Population de l'Egypte ...	19
1. Des Pharaons à la conquête arabe... ..	19
2. De la conquête arabe à l'occupation française	22
3. De l'occupation française à nos jours	24
CHAPITRE II. — Mouvement de la Population de 1882 à 1937	31
1. Natalité	31
2. Mortalité... ..	41
3. Accroissement de la population	53
4. Densité	62
5. Mariages et divorces	68
CHAPITRE III. — Mouvement de la Population des différentes parties du Territoire entre 1882 et 1937	75
1. Haute-Egypte... ..	76
2. Basse-Egypte... ..	78
3. Gouvernorats... ..	80
4. Provinces... ..	83
5. Territoires limitrophes... ..	86

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE IV. — Répartition des Recensés	89
1. Par sexes... ..	90
2. Par âges... ..	95
3. Par famille	101
4. Par état civil... ..	102
5. Par Nationalités	106
6. Par professions	113
APPENDICE : Population active et population... ..	122
7. Par religions... ..	123
8. Par instruction	128
9. Par habitat	137
a) rural et urbain	138
b) nomade et sédentaire... ..	143
10. Infirmités spéciales au pays	145
CHAPITRE V. — Les Migrations	149
1. Migrations internes	149
2. Emigration et immigration	159

DEUXIEME PARTIE

CAUSES DE L'AUGMENTATION DE LA POPULATION

CHAPITRE I. — Causes Economiques	165
CHAPITRE II.— Causes Sociales et Psychologiques	173
1. La loi et la religion	173
2. La coutume et la mentalité	178
3. Le gouvernement	182
CONCLUSION : La Population de l'Egypte dans le proche avenir	189
1. Accroissement de la population du pays	189
2. Capacité du pays... ..	194
a) agriculture	195
b) le commerce et l'industrie	201
3. Vers une solution du problème	204
BIBLIOGRAPHIE	209

